

# Histoires de Rue

Témoignages de travailleurs sociaux de rue de par le monde

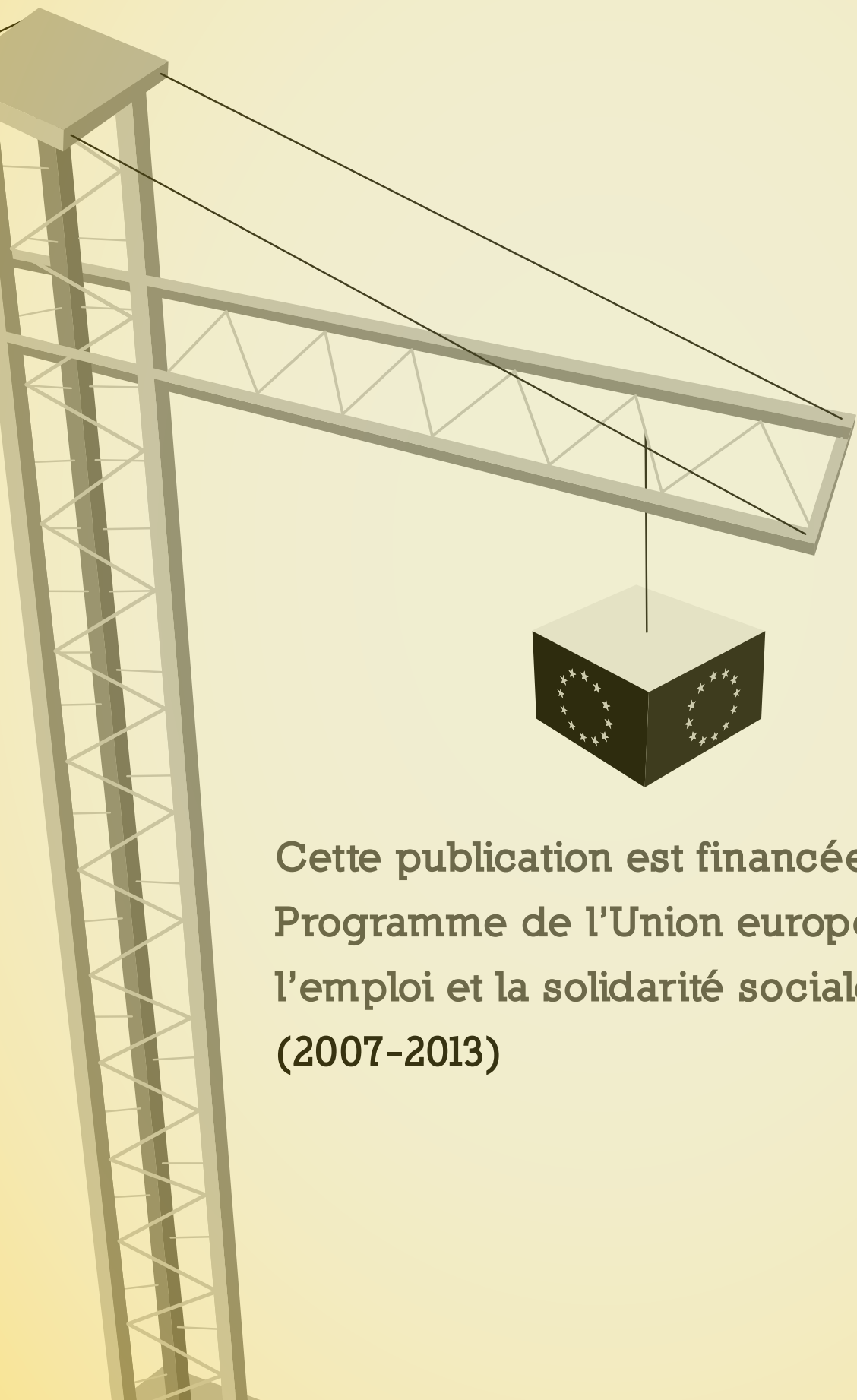
DYNAMO  
INTERNATIONAL





# Histoires de Rue

Témoignages de travailleurs sociaux de rue de par le monde



**Cette publication est financée par le  
Programme de l'Union européenne pour  
l'emploi et la solidarité sociale (PROGRESS  
(2007-2013))**

# Table des matières :



Introduction p.5

Droit p.6

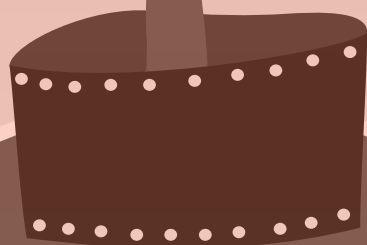
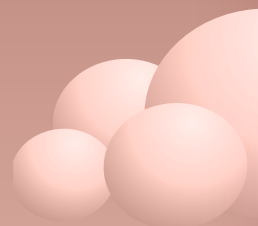
Emotion et relation p.28

Solidarité p.46

Résilience, empowerment p.52

Violence p.60

Remerciements p.67





# Introduction:

Depuis plusieurs années, les travailleurs sociaux de rue membres de Dynamo International – Street Workers Network se sont engagés dans la rédaction de plusieurs outils méthodologiques<sup>1</sup>. La rédaction de ces outils se fait sur base d'un large processus « bottom-up » de collecte d'expériences de terrain. Cette expérience quotidienne, qui est celle de plusieurs centaines de travailleurs de rue agissant un peu partout dans le monde, est particulièrement riche. Il nous a dès lors semblé important de partager en partie cette richesse avec d'autres personnes.

5

A travers cette publication, il s'agit de reprendre des anecdotes, des questionnements, des émotions. Les témoignages ont été regroupés par thématiques telles que le droit, l'émotion, la solidarité, la résilience et la violence.

Certes, les quelques témoignages repris ici ne sont pas représentatifs de ce qu'est réellement la réalité du travail social de rue au quotidien ici et ailleurs. Mais ils donnent un aperçu et des arrêts sur image particuliers, singuliers et qui interpellent parfois.

## **Bonne lecture !**

de Boevé Edwin

Directeur de Dynamo International- Street Workers Network

1. <http://travailderue.org/fr/publications/publicaciones-red/>

# Droit:



Les droits humains doivent être respectés quelle que soit la situation économique, sociale, culturelle des individus. Les personnes en situation de rue n'échappent donc pas à cette règle: elles ont le droit d'exister, d'être connues. Les travailleurs sociaux de rue œuvrent pour le respect des droits de ces personnes et l'accès à la justice pour les faire valoir. Les actions de sensibilisation et l'effectivité du droit à l'éducation pour les enfants sont essentielles. Les droits des travailleurs sociaux de rue doivent également être respectés : le droit de ne pas subir de violence, le droit de préserver une certaine vie privée et familiale dans un métier « borderline » où le secret professionnel se heurte à d'autres lois et impliquant un investissement humain énorme que les amis, les proches ne comprennent pas toujours.

## 🌀 Droit à l'éducation

La mission du programme est le soutien à l'éducation scolaire et un programme de sensibilisation pour les parents, les enseignants et la communauté.

J'ai débuté dans le programme il y a 4 ans auprès d'une communauté musulmane. Leur culture était différente. Ils avaient l'habitude d'envoyer des enfants à Madarasa (leur propre école culturelle) où les enfants ne suivent que l'école primaire. Ils arrêtent ensuite d'étudier. Les filles ne peuvent pas sortir librement et ne suivent pas d'études et si c'est le cas, elles n'étudient que 2 ou 3 ans. Nous avons ensuite démarré progressivement notre programme, des enfants ont été admis à l'école de l'Etat. Nous avons mis en place un programme de sensibilisation familiale. Les familles ont été sensibilisées à l'importance de l'éducation, les droits de l'enfant et ceux des femmes, la participation, les abus sexuels sur enfants. Ils ont estimé que c'était un bon programme et participèrent régulièrement et des évolutions sont apparues.

Quand nous sommes allés parler avec la communauté à propos de notre programme et de notre soutien, au début la population ne nous répondait pas mais nous avons insisté : nous avons parlé avec des enseignants, des leaders de la communauté, des autorités politiques, et finalement ils ont donné leur accord. Nous utilisons divers supports comme des docudrames, des documentaires, des courts-métrages, des posters, brochures, drames de la rue, etc. (...) Si nous réalisons ce type de programme, nous sommes satisfaits.

Nawaraj Pokharel (Népal)

7

## 🌀 Droit à exister, à être connu

Il est dommage que, dans un pays qui fait la promotion de l'hospitalité, il n'y ait pas d'emplois qui m'intéressent. De plus, personne ne peut apprendre comment soutenir une personne en se basant uniquement sur des ouvrages volumineux. Les connaissances réelles sont dans la rue. Le contact réel, ce sont les yeux et les mots de ces enfants. Si l'on se sent une âme de sociologue, il doit s'imprégner de la société et ne pas uniquement « lire » à son sujet.

Maria-Monica (Grèce)





S. est un jeune âgé de 13 ans, de nationalité bulgare. Nous l'avons rencontré dans le cadre de nos permanences de quartier sur le territoire de la commune de Schaerbeek.

Comme de nombreux jeunes du quartier, S. est un primo-arrivant. Très rapidement, nous nous sommes rendus compte qu'il n'était pas scolarisé. A plusieurs reprises, nous avons essayé de rencontrer ses parents afin que ceux-ci fassent le nécessaire pour l'inscrire dans un établissement scolaire. Après discussion avec ses parents, nous nous rendons compte que cette famille vit dans une extrême précarité et que dans ces conditions, la scolarité de l'enfant n'est pas une priorité. En effet, cette famille composée de 6 personnes, habite dans une cave sommairement aménagée en appartement. De plus, cette famille ne bénéficie d'aucune aide sociale et cela, en raison de la situation administrative dans laquelle elle se trouve. Enfin, cette situation est encore aggravée par la situation médicale de la maman qui souffre de graves problèmes de santé.

Dans un premier temps, les parents ne sont pas désireux d'inscrire les enfants dans une école mais formulent des demandes ayant trait à des problématiques d'adultes. Tout en rappelant le cadre dans lequel nous nous situons, cadre AMO donc au bénéfice des jeunes de 0 à 18 ans et de leur famille, nous tentons de répondre aux demandes formulées tout en conditionnant la continuation de notre aide à l'inscription des enfants à l'école.

Des mois passent, nous rencontrons à plusieurs reprises S. lors des tournées de quartier et lui rappelons l'importance d'une scolarité et l'impact que l'absence de celle-ci pourrait avoir sur son futur : analphabétisme, absence de diplôme, risque accru de ne pas trouver un emploi, ... Après de longues négociations, nous parvenons à rassembler la famille et à leur faire accepter d'inscrire S. et sa sœur dans une école. Démarre alors un parcours du combattant pour trouver un établissement qui accepte d'inscrire ces enfants, alors que l'école est dans l'obligation d'inscrire tout enfant quel que soit son statut administratif, à une époque avancée de l'année scolaire. Outre cette question, les parents nous font également d'autres demandes relatives principalement à leur situation administrative, la famille est en séjour irrégulier, à la recherche d'un logement salubre, aux soins de santé de la famille, ... Ne pouvant répondre à toutes ces questions, nous leur avons proposé de prendre un rendez-vous avec un avocat spécialisé afin de faire le point sur leur situation, ce qu'il accepte.

Toutefois, le jour du rendez-vous, les parents ne se sont pas présentés. Nous n'avions pas rappelé ce rendez-vous la veille

aux parents et ceux-ci avaient oublié. En effet, la réalité vécue au quotidien par cette famille fait que la notion du temps n'est pas la même que pour n'importe quel citoyen vivant dans des conditions décentes. Nous n'avions pas assez mesuré cette difficulté. Nous fixons un second rendez-vous chez l'avocat où se rend la famille. Nous réalisons que sans domicile, toute démarche administrative est vouée à l'échec. Aujourd'hui la famille de S. s'est fait expulser de son « logement » par le propriétaire de l'immeuble. Aucune solution n'a été trouvée pour les reloger et depuis cette expulsion, nous n'avons plus de nouvelles de S. ni de sa famille.

Nous craignons qu'aujourd'hui cette famille se retrouve soit en errance, soit dans un centre fermé. En effet, un retour en Bulgarie n'était pas envisageable pour cette famille car selon les propos tenus par la maman lors de notre premier entretien, leur situation serait encore plus désastreuse qu'en Belgique. Nous nous sentons extrêmement frustrés, tout le travail fait en amont avec cette famille a été réduit à néant. Nous craignons que S. et sa famille se retrouvent dans une situation encore plus précaire. En effet, les enfants ne sont plus scolarisés et aucune aide adéquate n'a pu être proposée à cette famille.

Les conditions dans lesquelles sont plongées ces familles, n'offrent pas à leurs enfants les mêmes droits dont bénéficient d'autres enfants en séjour légal. Les pistes de solutions pour ces familles sont extrêmement minces et les moyens mis à notre disposition pour les sortir de la précarité sont quasiment nuls. En effet, les droits les plus élémentaires tels que le droit au logement, aux soins de santé, à une scolarité, ... etc. sont totalement bafoués pour ces familles.

L'Etat belge n'est-il pas censé donner les mêmes chances et droits aux enfants quel que soit leur statut administratif ? Pour ces enfants et de nombreux autres qui fréquentent notre service, ce n'est manifestement pas le cas !!!

Gaëtan (Belgique)





## 🌀 Combat permanent pour le rétablissement des personnes dans leurs droits

Nous faisons du travail de rue dans le quartier de Varna (ville au bord de la Mer Noire, proche de la Bulgarie) appelé "Vladislavovo", dont la plupart des habitants étaient Roms. L'objectif était de réunir un groupe informel de personnes de cette communauté et de discuter autour des thèmes de la violence domestique et de l'éducation des enfants. Étant donné que les gens nous connaissaient déjà, nous avons pu former ce groupe et nous étions tous invités chez l'un des participants. Certaines femmes étaient venues avec leurs jeunes enfants et bébés.

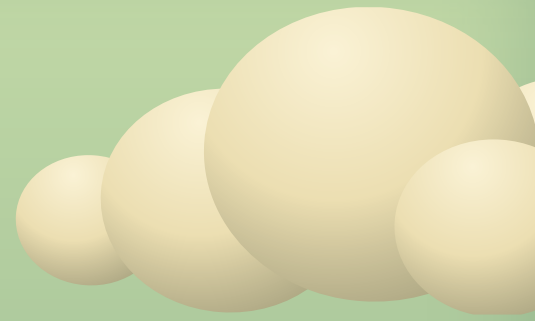
Trois hommes ont témoigné au sujet de la violence familiale qui, selon eux, est essentiellement une violence physique. Ils ont admis qu'il leur arrive de gifler leurs enfants et leurs femmes mais qu'il ne s'agit pas d'une habitude. Au cours de la conversation, il est devenu clair que les châtiments physiques sont blessants et que les parents devraient davantage dialoguer avec leurs enfants.

Des femmes courageuses ont partagé le fait qu'elles ne se sentaient pas bien lorsqu'elles étaient frappées. Puis, le dialogue entre les participants hommes et femmes s'est instauré et ils se sont tous accordés sur la nécessité de réduire au maximum les disputes accompagnées de violence physique. Tous ont estimé que la cause principale de la violence est la pauvreté et le manque d'éducation. Deux femmes ont dit qu'elles avaient des problèmes avec leurs conjoints, mais seulement lorsqu'ils boivent. La plupart des scènes de ménage sont liées au manque d'argent. Certains participants se sont déliés et ont soutenu qu'ils trouvaient ça normal et acceptable. Nous avons parlé de la loi qui protège les personnes de la violence et des centres d'accueil pour les personnes qui en sont victimes. Les femmes participant à la discussion avaient honte de partager leurs problèmes personnels. Elles se dissimulaient en parlant à la 3ème personne, mais il était évident qu'elles parlaient d'elles-mêmes. Elles ont visiblement peur de parler, à cause des enfants et de leur dépendance financière vis-à-vis des hommes. À la fin de la réunion, elles exprimèrent leur satisfaction générale d'avoir eu la possibilité de partager certains problèmes personnels.

Les personnes parlèrent ensuite de questions les préoccupant sur le moment, comme la difficulté d'avoir de la nourriture et le fait qu'elles se sentent discriminées par les institutions. Un homme avait préparé des documents pour obtenir une aide sociale mais ils n'ont pas été acceptés. Une femme a témoigné qu'elle allait quitter son emploi de femme de ménage en ville car les conditions sont dures et le salaire, très bas, ne lui permet même pas de payer les trajets. Une autre femme relata que pour démontrer qu'elle avait un handicap pour obtenir une aide sociale, elle devait présenter un rapport médical et passer des examens très onéreux et qu'elle ne pouvait pas assurer cette dépense. Deux femmes n'ont pas pu acheter des médicaments en urgence pour leurs enfants. Les travailleurs de rue ont pris la décision d'acheter ces médicaments, d'aider l'homme avec ses documents pour l'aide sociale et d'aider l'autre femme à trouver un nouvel emploi.

Gergana Encheva (Bulgarie)





Si dans toute la région de l'ancien royaume du Danxomè les communautés locales sont demeurées réticentes au sujet du respect et de la promotion des droits des enfants depuis la date de la ratification par le Bénin de la Convention relative aux droits des enfants en 1991, elles s'accordent cependant à ne pas considérer comme un sacrilège toute violation des traditions, des rites, des cultes par les enfants. (...)

10

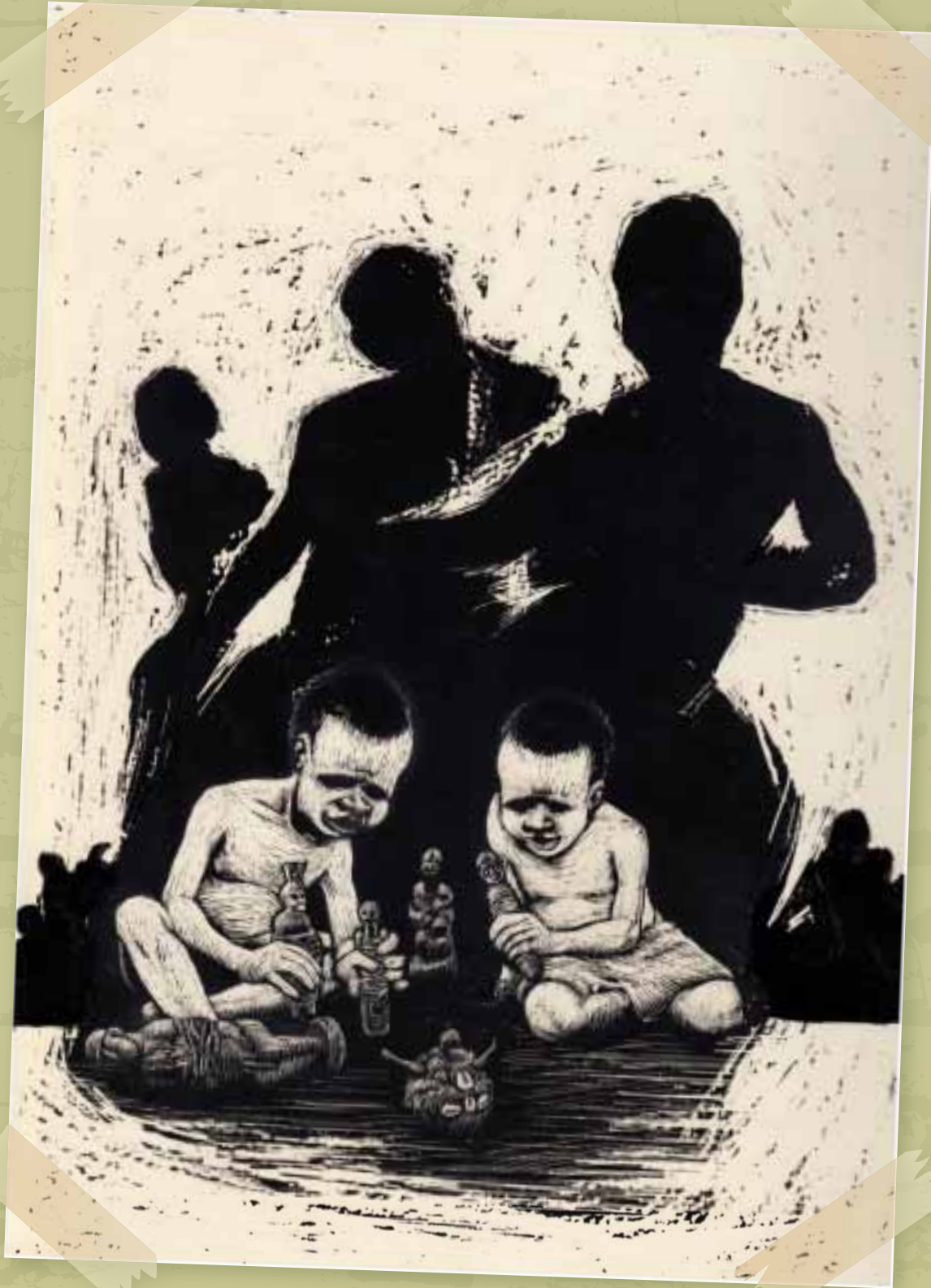
A la rencontre des enfants âgés de 6 à 14 ans dans ce petit hameau qui abrite le centre dénommé la Maison des Enfants (ME), l'équipe des travailleurs de rue suivant l'accompagnement méthodologique est surprise et en même temps très fascinée par les faits et gestes des enfants livrés à eux-mêmes toute la journée. Dispersés en petits groupes d'animation, de séances récréatives libres, ils ne tardent pas à mettre en spectacle toutes les traditions fétichistes dont les secrets sont séculièrement détenus par leurs parents. Considérés comme les tout premiers interdits de la communauté, l'imitation de rites sacrés, de cultes et danses rituels, a toujours été fatale pour le profane, qu'il soit natif ou non du milieu. Pourquoi pas les enfants ? Les avis et réponses varient mais convergent vers une seule réalité, à savoir : la socialisation, l'auto socialisation des générations montantes. Ainsi, pour un dignitaire religieux interrogé, « les enfants n'imitent que ce qu'ils ont vu. Il y a des aspects sacrés des cultes qu'ils ignorent. Lorsqu'un adulte le fait, c'est de la provocation ou un challenge volontaire... ». Pour un autre, adepte du fétiche « Sakpata » « c'est dans l'imitation que l'enfant apprend, apprend tout. Lui interdire d'imiter provoque son étonnement, c'est pourquoi nous le laissons ».

Ainsi, tous les mercredis après-midi de 14 heures à 18 heures, dans le village Saclo, plusieurs groupes d'enfants se retrouvent pour des séances collectives et éparses d'animation récréative basée sur l'imitation des rites et cultes liés aux religions endogènes comme par exemple le « hwèdè », un rythme attaché à la divinité « heviosso » destiné aux manifestations culturelles préparant des veillées cérémonielles exécutées par des enfants dans la photo ci-dessous en annexe. C'est dire que les enfants ont le droit à l'imitation des rites et cultes traditionnels, contrairement aux adultes pour qui des sanctions communautaires s'imposent.

Nous n'avons donc pas fini d'explorer les capacités endogènes de nos communautés à promouvoir et à respecter les droits des enfants.

Laetitia Akplogan et Roger Ouensavi, « Le droit à l'imitation du sacré : un droit communautaire reconnu aux seuls enfants » (Bénin)





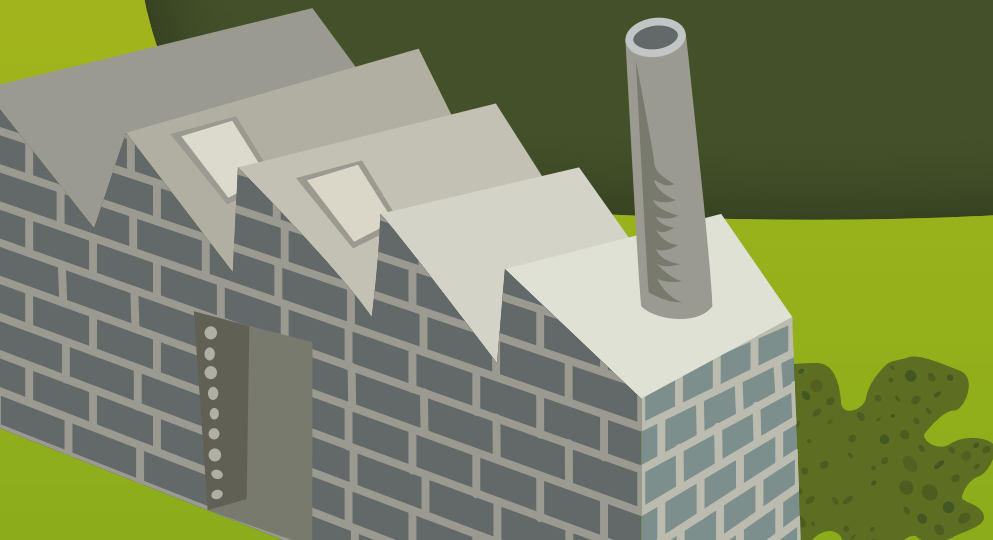
Nous apportons un soutien social, légal et psychologique. Nous les consultons, nous leur donnons de nouveaux vêtements, de la nourriture et un lieu sûr pour découvrir leurs talents. Notre préoccupation principale est d'informer les enfants et leurs parents à propos des droits des enfants. Ceci n'est pas simple mais c'est un défi et un grand risque à prendre.

Maria-Monica (Grèce)

12

Le 12 juin (Journée mondiale contre le travail des enfants), l'équipe de travailleurs de rue s'est postée à quelques points centraux de la ville pour organiser des activités pour les enfants (jeux, musique, peinture) et sensibiliser les adultes sur la question du travail des enfants. De nombreux enfants qui travaillent dans la rue ont participé aux activités, soit parce qu'ils passaient par hasard, soit parce que nous les redirigions vers nos stands. Ils ont lâché leur boîte d'objets à vendre et sont venus jouer et dessiner avec les autres. Je me suis approchée d'un enfant absorbé dans son dessin, et j'ai essayé de discuter avec lui. Je lui ai posé des questions sur l'école, mais il n'a répondu qu'un mot, a changé de sujet et ne m'a plus prêté attention. Il n'avait que 12 ans, mais je décidai de lui parler de la journée mondiale contre le travail des enfants. Je lui demandai s'il savait quel jour c'était. « Mercredi », il a répondu. Je lui ai alors expliqué, aussi simplement que possible, la signification de cette journée. J'ai d'abord cru que ça ne l'intéressait pas, puis il s'est arrêté de dessiner, m'a fixée et, en se montrant du doigt, a demandé : « Alors, c'est ma journée à moi ? » Ce fut extrêmement difficile de lui expliquer que ce jour n'était pas simplement pour lui, mais plutôt consacré à la lutte contre le travail des enfants dans les rues. Il y avait tellement de jeux et d'attention portée sur ces enfants que je me demandai si ces derniers considéraient cette journée comme une fête qui les mettait sous les feux des projecteurs de la société. Cette journée servant à attirer l'attention sur le travail des enfants, ce n'est évidemment en aucun cas une fête...

Allessandra Matou (Grèce)





Il est 16h, j'ai rendez-vous à la petite épicerie de la rue du F. où le tenancier K., originaire du Sri Lanka, conçoit sa boutique comme un lieu social où passent de nombreuses personnes dont diverses communautés africaines. J'ai l'habitude d'y faire un saut pour prendre une boisson et entretenir le lien avec des populations, notamment celles sans titre de séjour régularisé, à la recherche de « l'Eldorado ». K. m'a appelé une demi-heure avant face à la tristesse et à la détresse de jeunes adultes nigériens. Un de leurs proches s'est noyé la veille dans le lac à proximité. Je les accompagne au cimetière où se recueillent une trentaine d'autres compatriotes. L'angoisse et la colère se lisent sur leurs visages. « Connaisseur » (présence de rue et projet collectif développé ensemble) la plupart d'entre eux, je suis très vite introduit dans leur espace de recueillement. Progressivement, et à l'issue de discussions en anglais ou dans leur langue de tradition, l'incompréhension est de mise et le ras-le-bol transpire dans le ton de leurs propos et dans l'intensité de leurs regards. Ils sont fâchés car la noyade est survenue pendant un contrôle de papier. Selon les témoins présents, le jeune homme, ayant bu quelques bières et ne sachant pas nager, aurait couru et sauté dans l'eau pour éviter la confrontation avec la police.

Dans le cimetière, quelques-uns se dirigent soudainement vers l'un de leurs compatriotes, V., installé au pied d'un arbre en le tenant pour partie responsable de cette situation. Ce dernier est installé ici de longue date et, à la différence des 99% des personnes présentes, détient un permis de séjour en cours de validité. Il a auparavant connu une période sombre durant laquelle il s'adonnait au deal de coke et a fait un séjour prolongé en milieu carcéral. Depuis, sur le mode de la repentance, il a monté un projet à travers lequel il prétend en finir avec le deal de drogue chez ses compatriotes du Nigeria. Il a participé à la réalisation d'un film amateur dans lequel il montre le Nigérien dealer et, à la recherche d'une forte reconnaissance, médiatise autant que faire se peut sa personne et l'étendue de son projet. Pour les autres membres de la communauté, il représente le traître qui affirme haut et fort que les Nigériens sont surtout des dealers de coke. Face à ces propos, V. exprime à son tour sa colère, son incompréhension, affirme vouloir le bien pour sa communauté et devient à son tour très agressif verbalement et physiquement. Des bouteilles de bière en verre pètent et des débuts de bagarres éclatent. « Connaisseur » les protagonistes, il m'est offert la possibilité de séparer certains d'entre eux et d'échanger avec les plus « révoltés » dont l'un finit, dans un désespoir absolu, par s'écrouler dans mes bras. La tristesse est grande. Au milieu des discussions ou des disputes, je propose haut et fort un retour au calme et me lance, de manière spontanée et sans savoir précisément ce que j'allais dire, dans un bref et solennel (coutumier dans leur communauté d'origine) discours

où je fais appel à la mémoire du jeune défunt A. caractérisée par le calme et les relations conviviales avec son entourage. L'attention de toute la communauté est alors soudaine. V. revient parmi nous plus calme.

De ce discours s'ensuivent un certain nombre d'autres discours dans lesquels chacun témoigne à sa manière de ce qu'il vit au travers cette expérience qualifiée pour les uns comme une possibilité d'apprendre et pour les autres comme le signe d'un harcèlement policier de trop où le défunt est avant tout victime de brutalité policière. Diverses organisations des droits humains sont mentionnées ainsi que l'envie de dénoncer haut et fort ce qui s'est passé devant la presse et les médias en général. Nos échanges finissent par aborder des questions d'ordre organisationnel où V. rappelle la nécessité de se concentrer sur le rapatriement du corps au Nigéria. Il ne souhaite pas de contact avec la presse ou les médias et se propose comme volontaire pour représenter la communauté nigérienne mais certains lui font clairement sentir qu'ils n'ont pas besoin de lui. Il parle fort et cherche à convaincre l'assemblée de passer par lui pour tout. Je profite de ce nouveau mouvement de crise pour tenter de (re) donner la parole au plus grand nombre, à chacun d'entre eux. De manière solennelle, des récits poignants sont relatés et des priorités sont esquissées. D'abord le rapatriement du corps, ensuite l'expression de résistance et de promotion des droits humains fondamentaux considérés comme bafoués à leur égard. Des échanges se poursuivent avec certains d'entre eux qui ne comprennent pas l'attitude des policiers et sont prêts à en venir aux mains pour montrer leur agacement et leur révolte. Dans ce présent désarroi et après de longs échanges qui font place à la confrontation d'avis convergents et divergents, la colère semble s'être quelque peu estompée. Des remerciements sont solennellement exprimés et plusieurs de mes cartes de visite sont distribuées à la demande d'un certain nombre d'entre eux.

V. et un de ses amis sont venus me remercier en aparté et quittent le lieu de recueillement les premiers. Nous restons encore un moment et sortons du cimetière en groupe. Devant la sortie, certains montrent du doigt un couple de policiers en civil posté sur un banc devant l'entrée du cimetière. Les personnes (une quarantaine) en tête du groupe choisissent de passer devant le poste de police à proximité comme pour rappeler ou montrer qu'ils ne sont pas indifférents ou dupes à tout ce qui vient de se passer.

Je les accompagne encore un bout et nos chemins se séparent au centre-ville.

Vincent Artison (Suisse)

Ce matin, rendez-vous avec Léon pour aller à un service juridique. J'espère que Léon n'a pas oublié le rendez-vous. Je lui téléphone et il n'a pas oublié mais il sera en retard. Je téléphone au juriste pour le prévenir. Il est important pour Léon qu'il soit là, parce que pour obtenir un autre rendez-vous, il faut attendre minimum deux semaines. J'espère aussi que ça va bien se passer. Léon parle beaucoup, il a beaucoup de soucis et pas beaucoup de patience. Par expérience, je sais que certains assistants sociaux ou juristes n'ont pas beaucoup de patience... Léon raconte sa vie et après cinq minutes je lui demande quelle est la question qu'il a à soumettre au le juriste...

Je me promène dans le quartier et Joseph m'appelle. Je ne me rappelle pas son nom. Ça faisait au moins huit mois que je l'avais aidé dans la recherche d'un logement où il

puisse se domicilier, sans résultat positif, mais maintenant il a enfin trouvé un logement, je l'accompagnerai dans les démarches administratives.

Je vais au resto social ou je trouve quelques jeunes de l'équipe de foot. Je les préviens de ne pas oublier le prochain entraînement. Pas facile de trouver une salle de sport libre à Bruxelles. La plupart de ces hommes sont sans papiers. Pour eux, il est très important qu'après l'entraînement, ils puissent prendre une bonne longue douche. Grâce à la compétition foot du BXL R CUP, j'ai eu des bons contacts avec ce groupe de gens sans papiers ; ils sont reconnaissants et toujours contents de me voir.

Kris Blervacq (Belgique)

## 🌀 Le travail de rue, métier « **borderline** », le travailleur de rue comme référent dans le quartier

14

### Qu'est-ce que la rue ?

La rue n'est pas qu'une simple juxtaposition de maisons, de trottoirs et de routes. Elle est vivante. Elle vit à travers ces passages cloutés, ces regards croisés, ces enfants à jouer sur la place, sur le terrain de foot, ces jeunes à papoter sur un banc, devant un café, devant l'école. La rue ne se définit pas. Elle n'a pas d'identité. Elle est composée de l'identité de chacun qui l'arpege, s'y arrête, y court ou y joue, les enfants, les jeunes, les moins jeunes, les vieux, les habitants, les passants, dans ce subtil mélange de cultures, d'histoires, de vécus éphémères, à mi-chemin entre l'intérieur et l'extérieur, ou ni dans l'un ni dans l'autre. La rue bouge, vit, sourit, pleure, chante, danse, crie. La rue n'est pas humaine mais elle est à son échelle. Elle n'est pas sérieuse, tant bien qu'elle voudrait l'être car, ce qui vit n'est pas sérieux.

Et c'est peut-être là toute la difficulté qu'ont certains à considérer le travail social de rue comme étant une activité professionnelle « sérieuse ». Où est le cadre ? Où les règles sont-elles écrites ? Si le code de la route existe, où se trouve le code de la rue ? Des trottoirs ? Des espaces publics ? Qui sont ces jeunes ? Où sont-ils ? Où vont-ils ? Comment justifier notre présence et notre absence ? Habitant du quartier sans l'être, acteur passif, passeur actif, d'informations, d'idées, de conseils, d'écoute, d'accompagnement. Accompagnement...ce mot-valise qui contient tellement que peu importe la taille de la valise, il ne pourrait y entrer. Accompagner pour un bout de trottoir ou pour un kilomètre, accompagner vers soi ou vers l'autre, accompagner en étant de bonne compagnie, parfois, souvent, seulement, pour créer un lien et peut-être devenir une personne de confiance, un noyau solide et véritable pour l'un, un électron libre pour l'autre.

Anonyme (Belgique)

En Grèce, non seulement le travail social de rue est méconnu, mais il est aussi, d'une certaine façon, inexistant. Ce n'est pas un travail réglementé comme le sont les autres professions, ce qui signifie qu'on ne peut pas discuter des salaires, des assurances ou des formations. Ce qui a été accompli jusqu'à présent est le fruit de longues luttes menées par très peu de gens. Ce n'est pas toujours plaisant d'avoir une profession que les autres méprisent ni d'être confronté à des enfants qui vivent dans des conditions sordides ou qui sont maltraités. Certains jours, on se sent désespérés et l'on en vient à se dire qu'on se donne bien du mal pour rien. Mais le sourire des enfants nous donne la force de continuer, même si notre travail ne profite qu'à la plus petite partie de la société. Bien que l'on puisse se sentir presque impuissant face à un problème de cette envergure, ça vaut la peine de se battre pour ses convictions. Même la personne la plus insignifiante peut changer le cours de l'histoire...

Les habitudes et la routine permettent de surmonter nos craintes, et l'on commence à voir le travail de rue comme un jeu, même s'il faut toujours rester vigilant ! On ne sait jamais ce qu'une situation peut cacher. Quel que soit son niveau de préparation, tout est possible, et les retournements de situation peuvent arriver à tout moment !

Pipera Eleni et Koutsina Maria (Grèce)

Ces personnes vivent dans des conditions de grande pauvreté et ont tellement de problèmes qu'il est très difficile de trouver une solution mais je pense qu'elles ont surtout besoin de quelqu'un à qui confier leurs besoins sans être jugées et sans les opprimer.

Antoniya Chilikova (Bulgarie)


15

J'ai trouvé du travail en tant que travailleur social de rue. J'ignorais en quoi le travail consistait, mais ma devise, c'est de n'avoir peur de rien. Le travail de rue m'a permis de m'en sortir en temps de crise. Je ne sais pas si j'ai aidé des milliers de gens, ou si je me suis aidé moi-même en les aidant. Je suis toujours aussi passionné par mon travail et j'adore les personnes que je rencontre. Dans mon équipe, j'ai recruté des gens qui pouvaient apporter quelque chose aux jeunes qui avaient un vécu intéressant. J'aime autant travailler dans le centre que dans la rue, et je me forme également au travail en ligne. En dehors de mon travail, j'écris, je forme de nouveaux collègues, je suis vérificateur qualifié des comptes de l'association tchèque des travailleurs de rue et je dirige plusieurs équipes en externe en République tchèque. Je suis toujours ouvert à de nouvelles méthodes de travail. L'impulsion qui m'a permis de m'en sortir dans la vie m'aide également à avancer, tant dans ma vie privée que professionnelle.

Martin Holis (République tchèque)








L'après-midi, je me rends dans le premier quartier. Là-bas, les garçons jouent au football tous les jours, et aujourd'hui, ça ne déroge pas à la règle. C'est un groupe de garçons âgés de 11 ou 12 ans. Ils discutent du match de foot du week-end dernier. Au loin, je vois Kris s'approcher de nous en vélo. Kris est un garçon de 14 ans qui porte souvent de vieux vêtements miteux. Il dit souffrir d'hyperactivité et de trouble du déficit de l'attention, et c'est pourquoi il est inscrit dans une école spécialisée. Ça fait bizarre de le voir fumer en public, car d'habitude, il fume en cachette pour que ses parents ne le voient pas. « Kris, tu fumes en public ? » je lui demande. Il me répond que sa mère sait qu'il fume maintenant, et qu'il peut donc fumer en public. À ce moment-là, il reçoit un SMS et file sur son vélo en criant : « J'ai un truc à régler ! »

Je me dirige alors vers le deuxième quartier, au Café Paro. Le Paro est fermé le mardi, mais je sais que certaines personnes traînent dans ce coin. À mon arrivée, je vois deux voitures. Il y a deux types que je connais ainsi que d'autres hommes un peu plus vieux que j'avais déjà vus une ou deux fois, mais jamais avec les deux plus jeunes. Je m'approche d'eux et leur serre la main. Leandro commence à parler de manière incompréhensible. Il est sous héroïne. Je savais qu'il en prenait, mais je ne l'avais jamais vu dans cet état. Les autres types rient.

Je demande à Yasser ce qu'il fait dans le quartier. « D'habitude, tu restes dans le 1er quartier », je lui dis. Il me répond qu'il attend quelqu'un et que ça l'amuse de voir Leandro délirer comme ça. Yasser est un jeune homme marocain de 19 ans. Pour le moment, il ne fait pas grand-chose. Il a abandonné l'école et ne cherche pas activement de travail. Alors que Leandro raconte des histoires sans queue ni tête, je demande discrètement à Yasser s'il a toujours arrêté de fumer de l'herbe. Quand on s'était vu la dernière fois, il m'avait dit qu'il avait arrêté de fumer, car il se sentait déprimé. Maintenant, il m'avoue avoir fumé le week-end dernier. « C'est dommage », je réponds. « Tu n'avais plus fumé depuis longtemps. » Il me dit qu'il avait arrêté pendant deux mois et demi, et que ça ne lui manquait pas. « De toute façon, je fume du shit, maintenant. Ça, ça m'endort, alors que la weed me rend parano. » Le groupe commence alors à discuter du week-end à venir. Khalid arrive à l'improviste et arrête sa voiture. Il baisse la vitre et demande si quelqu'un voudrait acheter un truc sympa. Quelques types jettent un œil dans sa voiture pour voir ce qu'il propose. Je vois des t-shirts, des portefeuilles et des ceintures. « Tu veux acheter un truc cool pour ton copain ? » il me demande. Je refuse poliment et ajoute en souriant que mon copain a déjà bien assez de bazar comme ça. Apparemment, il n'y a rien d'intéressant dans la voiture et personne n'achète quoi que ce soit. Khalid nous salue et s'en va. Je m'abstiens de poser des questions sur ce qu'il vient de se passer pour qu'ils ne croient pas que je me renseigne sur la petite « affaire » de Khalid. Je lui parlerai directement une fois que j'aurai appris à le connaître. Leandro embrasse tout le monde. Les autres le regardent traverser le parking. « Il est complètement défoncé », remarquent les types en souriant. Inquiet, je leur demande s'ils s'imaginent aller dans la même direction. « Non ! T'es dingue ? », ils répondent. Ensuite, ils m'expliquent pourquoi ils ne toucheront jamais à l'héroïne. Ils me proposent même un marché : s'ils se retrouvent dans la même situation dans 20 ans, j'aurai le droit de leur mettre un pain. « Marché conclu ! » je réponds énergiquement. On rigole puis on se remet à discuter du week-end.

Cis Dewaele-Vlastrov (Belgique)



Je me rends à la place communale aux alentours de 16h. Là, je vois Diego dans le parking. C'est un jeune que je connais très bien. Il a 19 ans et souffre de retard mental doublé de troubles du comportement. Il se trouve près d'un véhicule entouré d'un groupe de jeunes. Je les observe et crains qu'il s'agisse des jeunes qui ont brûlé gravement Diego avec un briquet la semaine passée. Je prends l'initiative de téléphoner à sa maman pour le lui signaler. Elle me demande de passer le téléphone à son fils pour s'assurer qu'il n'est pas près de ses agresseurs. Je m'approche du groupe et salue Diego en lui tendant le GSM. Là, les jeunes m'interpellent en m'informant que Diego doit se faire aider, il cherche à fumer des joints avec eux. Je profite de cette demande pour me présenter et les informer de mon accompagnement auprès de Diego et parler de son handicap. Là, ils me donnent un retour positif et semblent apprécier une présence éducative dans leur milieu de vie. Je les informe également que certains jeunes profitent du handicap de Diego pour abuser de sa crédulité. Ceux-ci le reconnaissent, mais me rassurent sur le fait que ce n'est par leur cas. A ce sujet, la maman de Diego me le confirme également par téléphone. Je le quitte et vais m'installer sur la place. Il fait beau et quelques familles profitent de l'espace avec leurs enfants. Il y a beaucoup de monde sur la place, principalement des adolescents qui attendent le bus, des jeunes du quartier qui se regroupent... Je remarque également beaucoup de circulation et des voitures mal stationnées, notamment pour se rendre chez le Paki.

Je remarque également qu'un jeune adulte m'observe. Il s'interroge sûrement sur ma présence. Un peu plus tard, il vient s'asseoir près de moi et entame une discussion. Il est Kosovar et parle peu le français. Il aimerait communiquer avec moi et me demande si je parle anglais. Je lui réponds que non. Il me fait cependant comprendre qu'il cherche un appartement, mais c'est difficile. Il me demande ce que je fais sur la place. Je tente de lui expliquer mais il ne semble pas comprendre. Il me demande aussi si je suis mariée, je lui réponds que oui.

Kevin, 13 ans, vient me saluer à sa descente du bus. Je le rencontre souvent sur la place. Il habite le quartier. Il connaît beaucoup de jeunes et me présente ses amis. On discute de l'école, du sport... Il me dit aussi que son frère aîné vient de se faire voler son scooter... Il me quitte car il voit son cousin garé sur la place avec une voiture rouge. Je les observe et vite un petit groupe se rassemble autour du jeune conducteur de 18 ans. Je reconnais la fille du restaurant d'à côté. Elle traîne beaucoup dans le quartier et pourtant elle est encore très jeune, environ 10 ans. Elle semble très libre et monte dans la voiture du cousin. Ça m'interpelle aussi. Un jeune homme en Mercedes m'appelle. C'était un des jeunes rencontrés précédemment sur le parking. Il félicite à nouveau ma présence en rue et ma proximité avec les jeunes du quartier. Il me complimente également en me disant que je suis jolie. Je lui souris et le remercie, non sans une note d'humour.

Kevin me rejoint à nouveau, accompagné de deux adolescentes, le petit frère d'une d'entre elles et la gamine du restaurant. On discute et une des ados lui demande si je suis sa mère... ben oui, j'ai 40 ans ! Je l'informe que je suis le travailleur de rue du quartier. Elle me dit qu'elle habite avec son père dans un appart sur la place depuis seulement un mois et demi. Ses parents viennent de se séparer. Elle m'en parle longuement. Elle m'informe de ses études dans une école de Liège. Elle aimerait être assistante médicosociale. Je lui confirme que son école est réputée pour bien préparer à ce métier et l'encourage pour ses examens. Kevin m'invite chez lui pour saluer sa maman. Je réponds à son invitation et l'accompagne à son domicile.

Bernadette (Belgique)

Marc est un jeune homme âgé de 24 ans tombé dans la délinquance à 15 ans. Ses fréquentations l'amènent à côtoyer des toxicomanes et, peu de temps après ce premier contact, il plonge à son tour dans ce monde de substances illicites.

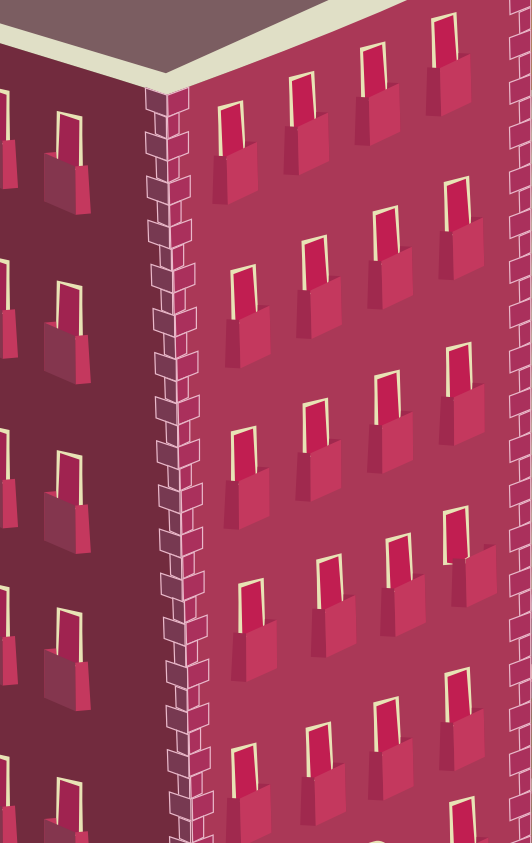
Il passe régulièrement par notre centre, juste pour prendre du matériel et quand son état alcoolisé ou de défonce le permet, il se confie à nous. Il est très souvent triste et abattu quand il nous parle de sa famille, qui le renie depuis deux ans déjà. Toutes les démarches entreprises pour le réinsérer restent vaines. Tout n'est que refus. Pourtant, il dit que nous sommes sa seule famille et que sans nous il ne saurait comment faire. Il parle régulièrement de suicide mais, à force de le dissuader, il dit préférer la prison et qu'il va faire son possible pour être incarcéré. Peu de temps après cette confession, deux travailleurs du CLIP font une rue et le croisent en train d'exploser des rétroviseurs de voitures. Une dizaine de véhicules étaient déjà passés entre ses mains. Il nous dit faire son possible pour être attrapé par la police afin d'aller en prison. Ce qui devait arriver arriva. Marc comparut devant un tribunal dans les 48 heures et comme c'était la neuvième fois qu'il comparait pour différents larcins et dégradations et qu'à chaque fois les peines étaient commuées en sursis, la comparution immédiate lui valut 6 ans fermes.

Les trois premiers mois de son incarcération furent marqués par un silence total car il n'avait pas le droit de téléphoner durant cette période. Son premier appel fut pour notre centre, qui reste son seul contact téléphonique avec l'extérieur. Il nous appelle régulièrement afin de rester toujours en contact avec nous. A ce jour, Marc est en prison depuis 6 mois et notre ASBL vient d'obtenir le droit d'aller le visiter en prison.

Jean Philippe (Belgique)



18



J'ai rencontré une jeune fille dans la rue sur une place dans un petit village. Au fur et à mesure, un lien s'est créé et j'ai pu l'écouter et l'accompagner dans son histoire. Ses parents habitent tout près de la place et un jour, elle me dit que je suis la bienvenue. Les tensions avec ses parents s'étant calmées, elle m'emmène chez elle. Ses parents sont alcooliques mais ils gèrent relativement leur consommation. Ce sont des gens qui aident volontiers leurs voisins et du coup il y a pas mal de passages de gens qui n'investissent pas forcément la rue et que je n'aurais certainement pas rencontrés dans le travail de rue. Cependant, ce sont des personnes qui ont souvent des histoires difficiles dans le domaine familial, consommation, mais surtout solitude et isolement. Les parents de Marie ont aussi un rôle d'écoute par rapport à eux et n'hésitent pas à leur parler de mon travail, de l'écoute et de l'aide éventuelle que je pourrais leur apporter.

J'ai rencontré une jeune fille dans la rue sur une place dans un petit village. Au fur et à mesure, un lien s'est créé et j'ai pu l'écouter et l'accompagner dans son histoire. Ses parents habitent tout près de la place et un jour, elle me dit que je suis la bienvenue. Les tensions avec ses parents s'étant calmées, elle m'emmène chez elle. Ses parents sont alcooliques mais ils gèrent relativement leur consommation. Ce sont des gens qui aident volontiers leurs voisins et du coup il y a pas mal de passages de gens qui n'investissent pas forcément la rue et que je n'aurais certainement pas rencontrés dans le travail de rue. Cependant, ce sont des personnes qui ont souvent des histoires difficiles dans le domaine familial, consommation, mais surtout solitude et isolement. Les parents de Marie ont aussi un rôle d'écoute par rapport à eux et n'hésitent pas à leur parler de mon travail, de l'écoute et de l'aide éventuelle que je pourrais leur apporter.

L'autre jour, lors d'une visite, une femme était là. Je l'avais déjà croisée ivre dans la rue l'année d'avant et elle m'avait traitée de pute. N'étant pas rancunière, je m'installe à table et je fais semblant de rien. Elle a bu, elle me regarde avec insistance et participe un peu au bavardage. Quand je me lève pour partir, elle me demande si je peux la raccompagner. Je saute sur l'occasion car c'est une personne que j'avais difficile à aborder quand je la croisais dans la rue. Je lui dis que je vais la tenir, soutenir, car elle a du mal à marcher. Le trajet est court, mais sur le chemin, elle me fait part de la dureté de la vie, de sa vie. Que son compagnon boit beaucoup et la frappe tous les jours depuis quinze ans. Elle me tient fermement et me dit qu'à part avec cette famille-là, elle ne parle avec personne, qu'elle ne quitte pas le village ... je lui dis que mon travail c'est aussi parler, bavarder avec les gens ... on arrive devant sa porte, elle me dit que son compagnon est parti travailler et

qu'elle ne sait pas quand il rentre. Elle me demande en me tenant le bras si je veux prendre un café avec elle. Je lui dis ok en me disant qu'un café lui ferait aussi du bien.

On s'installe, elle a un regard soutenu et me raconte une partie de son calvaire. Je lui explique un peu mon travail et les missions de notre service. Une de nos missions est d'accueillir des victimes de violences conjugales mais elle me répond qu'elle ne va jamais en ville, qu'elle n'a pas de téléphone, qu'elle ne peut pas ... je la sens complètement coincée ! Je lui dis mes horaires et mes disponibilités. Elle me dit avoir besoin de parler et je lui réponds que je suis là quand elle le désire pour partager un café avec elle.

Soudain, son compagnon arrive, je ne m'y attendais pas ! Il semblait surpris de me voir là et j'ai dû improviser une réaction. Je me suis bien gardée d'expliquer les missions du service et me suis limitée à dire que j'étais éducatrice pour jeunes dans la rue et que j'avais rencontré P. dans la rue. Etant lui-même éducateur, nous avons parlé du métier. J'ai tenté comme j'ai pu de le mettre « dans la poche » mais n'étais pas très à l'aise. Ensuite, il est parti. J'ai demandé à P. si quand il allait rentrer cela n'allait pas poser de problème que j'étais là. Elle me dit que de toute façon elle va s'en prendre plein la gueule ... je dois partir ...

Mon travail est, entre autres, de pouvoir offrir une écoute, un soutien, mais jusqu'où? ... les risques liés à mon intervention à domicile et les conséquences dans un contexte comme ça ; c'est aussi de décoder le contenu latent d'un discours mais surtout de renforcer les gens positivement, souligner leur courage et leur capacité, reconnaître leurs difficultés et parfois leur place de victimes, transmettre la conviction de leur valeur. Ces interventions à domicile peuvent parfois me mettre à une place de pompier face à la demande, aide, soutien et parfois se limiter à tenter d'amener un mieux-être mais surtout solliciter un mieux faire avec ... La reconnaissance de leurs souffrances et l'intérêt porté à l'Autre a déjà un effet immédiat. Tenter d'énoncer leurs histoires ou dénoncer ... offrir des possibles, sans priver les gens de leur trajet et des épreuves de la vie donc d'une prise de conscience.

Laurence (Belgique)



Dès ma première rencontre avec Justine, j'avais déjà senti qu'on allait souvent se voir et que ce serait une bonne « cliente » ! Très extravagante, souvent vulgaire, violente, sans limites, caractérielle, çdélinguante, grossière ... tant de caractéristiques qui lui furent collées ... moi je dirais simplement qu'elle était « extra » ordinaire !

Je l'ai connue, elle avait 11 ans. Elle en a 16 maintenant. Le courant est tout de suite passé. J'adorais les tournées de quartier avec elle, il se passait toujours quelque chose. Les intervenants sociaux avaient peur de Justine et de sa maman (c'était la même que Justine mais en adulte)... PMS, écoles, centre de guidance, juge, délégué SPJ... Elles connaissaient énormément de travailleurs sociaux mais elles avaient surtout confiance en nous. C'était une relation très intense qui me demandait beaucoup d'énergie...

Après maintes exclusions d'écoles, violences en famille, mises en danger par son côté provocant avec des hommes plus âgés, la juge de la jeunesse fut soulagée de pouvoir mettre Justine en IPPJ pour un simple vol de GSM « afin de la protéger car elle se mettait en danger ». Elle raconta lors de notre visite en IPPJ, qu'elle ne comprenait pas pourquoi elle était dans la même structure qu'une fille qui avait tué quelqu'un. Après l'IPPJ, elle fut placée en hôpital psychiatrique et raccrocha à une école. Elle continuait à venir nous dire bonjour le week-end. Maintenant, elle vit dans une autre région avec sa famille et on continue à se donner des nouvelles. Son départ a installé un vide dans le quartier, les tournées n'avaient plus la même saveur, le même piquant, la rue me paraissait fort calme.

Je pense sincèrement avoir été une personne adulte de référence et de confiance pour Justine tout au long de ces années. Je suis convaincue que c'est le fait d'avoir été présente au quotidien, de manière régulière en rue, en plus des visites en famille, des nombreux accompagnements (SPJ, IPPJ, Psy, ...) et des quelques sorties et camps (mémorables !), qui ont créé cette relation très proche et particulière propre au travail de rue.

20

Anonyme (Belgique)


J'ai rencontré Koen il y a plus ou moins six ans lors d'une tournée de quartier, il devait avoir 13 à 14 ans. Il m'a été présenté par une de ses amies. Nous avons fait connaissance et échangé quelques mots ... je me suis directement identifié en tant que travailleur social de rue. Dès ce jour et durant un an, je l'ai rencontré régulièrement, nous discutons de tout et de rien sans jamais que Koen ne formule une demande.

Peu après, Koen disparaît de la circulation et, par un de ses amis, j'apprends que sa maman est fort malade et qu'il est actuellement placé dans un service d'aide aux jeunes. J'apprends le décès de sa maman quelques mois plus tard... Je connais peu le jeune mais il me semble important de l'appeler pour le soutenir. Il semble surpris de l'appel mais le prend bien. J'ai fait cet appel car je sentais Koen fragile et j'ai pensé qu'il était important à ce moment de maintenir le lien. Pendant deux ans et jusqu'aux 18 ans du jeune, nous ne le voyons pratiquement plus mais quand il passe dans le quartier, nous prenons de ses nouvelles, nous bavardons. Quelques mois plus tard, il croise ma collègue alors qu'il est en crise et spontanément il exprime une demande d'aide très claire pour

la première fois. Il a bien identifié le service, une aide se met en place, logement, CPAS... On partage des moments assez forts en émotions. Beaucoup d'affection se crée entre nous et le jeune. Des solutions sont trouvées mais sont précaires. Après quelques mois, Koen se retrouve en prison ... pour des faits légers. Soucieux de maintenir le lien, nous lui rendons plusieurs visites à la prison. Une fois de plus nous discutons autant du foot que de son avenir ou de ses amours.

A sa sortie, c'est la galère ... il revient régulièrement vers nous avec des demandes ou pas. Nous tentons de l'aider mais nos « bricolages associatifs », car les vraies solutions sont rares, ne lui conviennent pas souvent. Il a l'art de déconstruire très rapidement ce que nous mettons en place ... c'est des fois dur à encaisser mais l'acceptons sans jugement. Il vivote actuellement, il vit une fois ici, une fois là-bas. Nous le croisons de temps en temps, nous prenons toujours le temps d'être à son écoute, de nous rendre disponible s'il en a besoin.

Anonyme (Belgique)



Mardi, premier jour de la semaine - 16h. Ce mardi de printemps il fait enfin beau ! On a terminé la réunion hebdo assez tôt, on se met en route rapidement avec mes collègues pour pouvoir profiter plus longtemps d'une fin de journée ensoleillée sur la place Flagey, on verra sûrement du monde ! 17h : on arrive place Flagey, c'est étrange. Il y a la foire depuis deux jours mais l'ambiance n'y est pas, on fait un tour et on comprend. En face de l'arrêt de tram, tous les jeunes sont assis en silence, parfois bouche ouverte : ils regardent le « spectacle » entre les nombreux véhicules stationnés sur la place même. Brahim me dit : « c'est encore plus fort que dans un film ». Trois bus 71 et deux trams 81 sont en attente car aujourd'hui tout le monde y passe, c'est le jour du contrôle de la STIB. Personne n'y échappe : à chaque nouveau bus qui arrive, un contrôleur rentre par chaque porte et deux attendent dehors pour vérifier les titres de transports des personnes qui sortent. Ils sont au moins 20 contrôleurs. Mais ce n'est pas tout, pour chaque individu qui ne montre pas de titre de transport valable, il y a encore 40 policiers qui attendent entre les bancs et l'arrêt pour procéder à un contrôle d'identité. Je ne savais pas que la STIB et la police travaillaient ensemble.

Il y a cinq fourgons et trois voitures dont deux de la brigade canine. Je ne sais pas ce qu'ils cherchent mais ils impressionnent. Mon collègue et moi-même choisissons donc de rester là et on fait comme tout le monde, on regarde, on est témoins ou spectateurs. A chaque nouveau bus, quatre ou cinq personnes se prennent une amende et il y a déjà deux personnes dans un fourgon. Je me demande quel sera leur sort... Ça ressemble plus à une recherche de fugitifs qu'à un contrôle. D'ailleurs, plus personne ne monte dans les trams, tout le monde s'arrête, regarde, intègre, pose des questions aux autres. Trois jeunes que je connais se sont déjà fait contrôler sans ticket, un 4ème sort du bus. Je le reconnais, c'est le grand frère de Saloua, il est toujours sans papiers, je suis inquiète. Je reste attentive, je ne veux pas m'en mêler et leur mettre la puce à l'oreille. Il rencontre d'abord les contrôleurs, il a un ticket mais il ne l'a pas poinçonné. Il discute ensuite pendant 20 minutes avec les policiers, il ne veut pas donner son adresse, sans doute pour ne pas faire de problèmes à sa famille. Les policiers insistent, ils lui disent : si tu ne nous dis pas où tu habites, on t'embarque, en plus t'as pas tes papiers sur toi. Sur un bout de papier je griffonne vite le numéro de son avocat, au cas où. Il finit par leur donner une adresse, je ne sais pas si c'est la bonne mais ouf !

Ils ont l'air satisfaits, il reçoit une grosse tape sur l'épaule et un signe qu'il peut s'en aller. Je souffle de soulagement. Ça me pose question sur la mobilité en Belgique. On n'arrête pas de proposer des initiatives pour encourager les jeunes à bouger, à sortir de leur quartier, à se décoisonner... On n'arrête pas non plus d'augmenter les tarifs des tickets pour se déplacer en ville. On n'arrête pas non plus d'augmenter le nombre de contrôles dans les transports (sans parler des amendes qui sont vraiment de plus en plus chères) et maintenant on les intensifie en plus par des contrôles d'identité. Je suis alarmée. Des collègues d'une autre asbl s'arrêtent, ils nous posent aussi des questions. L'un d'entre eux va demander aux policiers pourquoi ils sont si nombreux. On lui répond que c'est pour un contrôle anti-émeute. Je me demande si les gars qui attendent bien calmement dans le fourgon avaient menacé l'ordre public, ou s'ils sont connus pour leur participation active dans de nombreuses émeutes !

Un peu plus tard voilà Roméo, ce petit gars-là, il a 10 ans, il est l'un des nombreux enfants de la famille Demiri que l'on croise si souvent. Ses parents m'ont dit la semaine passée qu'ils avaient reçu un deuxième ordre de quitter le territoire. Ils sont très anxieux à l'idée d'être rapatriés en Serbie. Romeo est tout seul et il a l'air très fier. Il tient un trophée dans ses mains. Il arrive près de la police en vainqueur et leur montre un grand sac en plastique : j'ai trouvé ça dans le lac ! Il y a une radio de police et un badge dedans ! Le policier lui répond avec un accent flamand : - Comment tu t'appelles ? - Romeo. - Tu es tout seul ? - Oui. - Tu dois me donner ton adresse pour que je voie tes parents, où est-ce que tu habites ? - Euh là-bas. Mais je ne peux pas dire. - Ça ça ne va pas hein, il faut me dire où tu habites hein. Mon collègue qui voit la scène, s'interpose en disant qu'il est éducateur de rue et qu'il connaît Romeo. Le policier le repousse directement : Je suis occupé avec ce garçon, Monsieur. Sa collègue demande à Romeo de les suivre pour lui montrer où il a trouvé le sac. Je les suis et leur explique plus loin que je suis travailleuse sociale dans le quartier et que je connais très bien Romeo, que je les suis pour vérifier que tout va bien. Romeo leur montre un endroit dans l'eau, sous un saule. La policière se penche et dit d'un air inquiet : ce sont des algues hein ? Oui oui, ce sont des algues je pense. Elle a dû avoir peur de retrouver le corps d'un de ses collègues... Le policier recommence à interroger Romeo : - Maintenant il faut que tu nous dises où tu habites. - Je ne sais pas, je viens de déménager je ne sais pas comment ça s'appelle. - Alors il faut nous montrer,



sinon je dois te garder au commissariat. Le visage de Romeo change du tout au tout, il réalise qu'il a fait une bêtise, sa mère lui dit souvent qu'il ne peut pas dire où il habite. Il me tient la main très fort. On l'embarque dans le fourgon, Roméo demande si je peux l'accompagner, ils acceptent heureusement ! Je me demande comment on va faire pour calmer les choses. C'est la première fois que Roméo entre dans un fourgon, il regarde tous les détails et il pleure de stress en même temps. J'essaie de le rassurer mais je ne dois pas être très convaincante, je suis inquiète aussi. On fait un tour dans le quartier, les policiers lui disent qu'il a bien fait mais ils n'ont pas l'air de comprendre pourquoi il est si nerveux. Pour lui changer les idées, je lui demande s'il a été pêcher avec son père le week-end dernier, le policier aussi aime bien pêcher. C'est bien, ils ont trouvé au moins un terrain d'entente. Il montre la maison délabrée dans laquelle il habite. - C'est pratique, c'est à côté du ALDI ! lui dit un des vieux policiers dans le fourgon. On arrive au commissariat et le policier demande à Roméo comment s'appelle sa mère. Evidemment elle n'est pas domiciliée à cette adresse, il est toujours dans l'embarras pour mettre un nom sur son PV.

Après 15 minutes de réflexion, je lui propose de mettre mon nom sur le PV en suggérant que j'étais avec le gamin quand il a trouvé le fameux sac. Le policier réfléchit, il va discuter avec sa collègue et puis il finit par dire oui. Je vois Roméo qui sourit et se détend, moi aussi je suis soulagée. Pffffff... La pression redescend. Roméo a droit à une visite du commissariat, il est présenté en héros, en futur collègue. Quel contraste, quel revirement de situation. On nous ramène à Flagey en fourgon, sur le retour il sourit et se tient bien droit, aujourd'hui il a rendu service ! On sort du fourgon et ils redémarrent, on se regarde et on rigole nerveusement, avec Romeo on a vécu une aventure aujourd'hui, on s'en souviendra, c'est certain. Il me serre dans

les bras d'une force ! Je pleure presque aussi. Je lui dis qu'on se voit demain, et qu'il doit faire attention. Sur la place, Orlando nous a repérés, c'est un jeune Marocain de 19 ans, il dit à Roméo : - T'es un fou toi ! Quand on n'a pas les papiers, on ne parle pas à la police, jamais ! Eux ils sont là pour te renvoyer ! La prochaine fois, si il n'y a pas Dynamo, tu viens chez moi ok ? Roméo n'écoute plus, il a très envie de rentrer chez lui, je pense !

Quand il est parti, on le regarde courir sur la rue Malibran entre les passants et Orlando me dit : j'ai vu quand tu l'as suivi, je voulais le faire aussi mais j'avais trop peur pour moi. Je me promène encore 10 minutes avant de rejoindre mon collègue au café, je me dis que c'est surréaliste comme après-midi, sur la place, les enfants sont dans la foire, ils s'amuse, l'arrêt de tram est libéré, tout a repris son ambiance habituelle, comme si de rien n'était. J'ai été témoin de beaucoup de violences aujourd'hui. Et puis j'ai pris un rôle dans une situation insolite parce que j'étais là. Je me dis que dans le travail de rue, c'est à force de présence et de longues heures sur le terrain qu'on finit par faire partie du décor et surtout on finit par voir ces moments de violences flagrantes ou invisibles parfois. Par partager des moments de vie quotidienne ou des moments forts qui sortent tout droit d'un film. Avant de rentrer dans le café, je me dis que je dois écrire, transmettre, qu'en tant que travailleur de proximité, en fait on a une sorte de devoir de mettre en lumière ces réalités que vivent tellement de jeunes, de familles, de personnes parmi les autres.

Anonyme (Belgique)





## 🌀 A la rencontre des travailleurs sociaux de rue et de leurs publics ...



J'ai demandé aux travailleurs sociaux de rue, membres de Traces de rue, de pouvoir partager pendant quelques heures leurs quotidiens et ainsi me rapprocher des réalités de leurs terrains. Ce fut une expérience très enrichissante et je vous livre ici mon témoignage.

C'est mardi, il fait beau, je suis invitée par trois travailleurs sociaux de rue à faire une tournée de quartier. A la sortie d'une école d'enseignement spécialisé, un groupe de jeunes propose un match de foot, ils m'intègrent et je me retrouve gardien de but. Je mets tout mon cœur à la tâche et arrête quelques shoots, cris de joie, tape dans les mains et leurs regards reconnaissants, une heure de foot et déjà du partage, des richesses et des liens... La tournée continue, rencontres avec des jeunes, la parole est fluide et la relation authentique. Quelles belles qualités humaines et professionnelles habitent ces travailleurs sociaux de rue qui co-construisent au quotidien avec les jeunes un espace-temps où s'exprime l'intérêt de se reconnaître mutuellement en confiance. Prendre des nouvelles d'un jeune, on sonne, sa mère l'appelle, c'est pas la grande forme mais il viendra peut-être à la prochaine activité, il remonte. Sa mère nous propose un café, elle sort les chaises, biscuits, café et papote, échange dans le milieu de vie, grande richesse pour le tissu social du quartier.

C'est avec un grand enthousiasme que je me rends à la Place Flagey pour rencontrer les travailleurs sociaux de rue qui m'ont invitée. Ils passent quelques coups de fil à des jeunes pour dire qu'ils sont disponibles pour le suivi de leurs situations. On remonte la rue, on croise une jeune, besoin de parler et de trouver des solutions à la situation complexe et difficile qu'elle traverse. Elle demande à être accompagnée dans ses démarches car elle se sent fragile émotionnellement. Elle part avec une travailleuse de rue et elles reviendront avec des pistes et des choses à faire.

Un autre travailleur de rue a rendez-vous avec un jeune mena, en fait ex-mena depuis qu'il a franchi la frontière, cauchemardesque pour lui, d'un lieu de droits à un espace-temps de non droits, pour avoir 18 ans. Il se pose tellement de questions ... tellement d'incertitudes ... et du courage et de la dignité. Je les accompagne au bureau d'aide juridique du tribunal de la jeunesse, fermé ! On se rabat sur un service d'aide juridique, longue attente et finalement le juriste ne viendra pas car il est pris dans une réunion sur le démantèlement de l'aide juridique ... évidemment c'est important d'organiser une pression sur le gouvernement. On revient et ce n'est que partie remise ... On tourne dans le quartier, Tulipe – Matongé, quelques jeunes et personnes rencontrées, la soirée se termine et on débriefe avec l'équipe. Être là, disponible, à l'écoute et répondre à la demande d'aide de ces jeunes. Lutter au quotidien pour maintenir du lien social.

Liège, 21h, dans le quartier où prostitution et toxicomanie sont le lot quotidien de personnes en souffrance, distribution de préservatifs, gel, échange de seringues et de matériel, la réduction des risques est primordiale. Rencontrer ces personnes avec une travailleuse de rue, à leurs côtés depuis plus de 20 ans, est une expérience unique. Il est sorti de prison ce matin et a déambulé toute la journée pour se retrouver ce soir « chez lui » dans ce quartier témoin de son vécu. D'ailleurs a-t-il un autre « chez lui » ? Je le sens sous pression, un trop-plein de violence bouille en lui, cette violence qui lui est faite de le larguer en rue sans argent et sans perspectives. Il la remercie d'être simplement là à ses côtés, il peut parler à quelqu'un qui le connaît, le comprend et ne le juge pas. Rencontre avec un jeune « clean » comme il dit et c'est important pour lui. Ce quartier, il le connaît bien et d'ailleurs si ce soir, il est là c'est qu'il s'est disputé avec sa copine et qu'il a rencontré la travailleuse de rue qui le connaît mieux que sa propre mère et ça fait du bien de se retrouver « en famille » un soir comme celui-là. Il me parle de lui, ses copines, ses enfants, ses galères et son désir d'en sortir, d'ailleurs il s'en est sorti grâce à sa copine actuelle mais après une formation d'un an, il ne trouve pas de boulot, il va s'accrocher, me dit-il !

Nous croisons des femmes africaines et bulgares, elles demandent des préservatifs et du gel, se plaignent que la nuit est calme et la police qui tourne sans cesse plombe le travail. Les femmes bulgares en ont marre, elles ont refusé plusieurs clients qui leur demandaient « sans préservatif » et ça c'est pas envisageable pour elles, mais certaines acceptent ... A Paris il y avait plus de travail, mais à Liège ce n'est pas terrible, elles partiront peut-être pour Reims... Nous les accompagnons à leur hôtel.

Il est 2h, un dernier tour du quartier et derniers échanges. Pratique d'alliance entre une travailleuse de rue et son public face à un système dont le fonctionnement produit des situations inacceptables au regard du respect de la dignité humaine.

Véronique Martin (Belgique)

« Je ne pourrais pas faire ça, je n'ai pas la patience. »

« J'admire votre travail. » « Comment évaluez-vous vos réussites ? Arrivez-vous à remettre ces enfants sur le droit chemin ? » « Votre boulot est super cool. Vous jouez au bowling, vous allez au cinéma, vous allez prendre des glaces... » « C'est chaud ! » « J'aimerais faire ce genre de boulot, mais je ne suis pas doué pour ça. » « Tiens, vous portez une robe ? Je pensais que vous portiez toujours des survêtements. » « Je ne vais jamais dans ce quartier. C'est trop dangereux, il y a un fort taux de criminalité. » Voilà ce que j'ai pu entendre sur mon métier. De la part de mes amis, de gens que j'ai rencontrés. D'automobilistes qui m'avaient prise en stop, de travailleurs du secteur public et privé, de barmen... Ils prennent des congés pendant les jours fériés. Ils préparent leurs vacances pendant des mois. Ils paient leur appartement par carte de crédit, ils louent des voitures ou partent en voyage organisé. Les femmes portent des talons et se maquillent tous les jours. Ils ne sont pas tous comme ça, bien sûr, mais la plupart...

Une fois, mes amis ont été surpris de me voir porter une robe. Ça n'arrive pas souvent, car je porte généralement des vêtements de sport. Je me déplace à vélo plutôt qu'en bus ou en métro. Je porte des baggy et des baskets plutôt qu'un tailleur et des talons. J'ai un sac à dos plutôt qu'un sac à main. Dans mon sac, je transporte un jeu de société, de l'eau minérale, des dés et un jeu de cartes.

Je m'approche d'une arrière-cour. C'est un bâtiment délabré, désaffecté. Des chiens aboient. Quelques types un peu plus âgés boivent du vin bon marché. Le reste du groupe arrive ensuite. Ils portent des vêtements sales et usés, leurs chaussures sont trouées. Ils m'attendaient, assis sur le toit d'un garage décrépit. Ils courent vers moi et me tope la main. « Alors, où est-ce qu'on va, aujourd'hui ? », ils demandent. « Où vous voulez aller ? », je réponds. Ils me disent qu'ils veulent aller manger une pizza. Les activités de la journée ont déjà été payées. Sur le chemin de la pizzeria, ils me parlent des voitures qu'ils ont volées récemment, et du pauvre type qu'ils ont tabassé. Ils ramassent une cigarette sur le trottoir et la fument discrètement. Dans une poubelle, ils trouvent un pistolet en plastique. La partie commence. Ils se ruent dans tous les magasins du quartier comme s'ils allaient les braquer. Puis ils s'enfuient en rigolant. Dans le magasin aux petites banderoles, le commerçant leur offre des bonbons. On arrive enfin à la pizzeria. Ils savent déjà ce qu'ils veulent, ne regardent même pas le menu et refusent d'essayer un nouveau plat. Je les pousse à commander quelque chose de différent. Je leur montre le menu et leur lis les plats. « OK, on va tenter la pepperoni super épicée. » Le garçon arrive. « Bonjour, que prendrez-vous ? » « Une grande pepperoni super épicée. » « Et comme boisson ? » « Des cocas avec des pailles. Les pizzas arrivent quand ? »

Et ça recommence. Ils rotent, s'envoient les pailles au visage, lancent les glaçons... Je guette la réaction des autres clients de la pizzeria, mais personne ne s'indigne. Aujourd'hui, la pédagogie sociale ne marche pas. Au bout d'un moment, je sors le jeu de société de mon sac et on entame une partie. Ils trichent, changent les règles du jeu à leur avantage, mais on poursuit la partie jusqu'à ce que les pizzas arrivent. Ils comptent d'abord le nombre de parts. Trois par personne. Ils commencent par poser leurs parts dans leurs assiettes afin qu'elles soient équitablement distribuées. Pendant tout le repas, ils se disputent au sujet de la sauce. Enfin, il est temps de partir. « Allez, on va jouer au foot », ils lancent. En chemin, ils continuent de se lancer habilement les pailles au visage. Ils m'apprennent même la technique. On arrive dans la cour pour jouer au foot. Un bon match, style « FIFA Street ». Ça veut dire qu'on peut tricher. Il commence déjà à se faire tard. « À demain, les mecs. C'était sympa de se voir, aujourd'hui. Vous serez là à quelle heure, demain ? » « On te tiendra au courant », ils répondent. Ils me topent tous

la main, puis je repars à vélo. Je fais quelques boutiques pour récupérer les factures des activités précédentes.

Ce boulot ne me garantit pas une retraite en fin de carrière. Mon salaire ne me permet pas d'acheter des vêtements ou des produits de beauté coûteux. Je ne fréquente pas les bars chics et je n'ai pas les moyens de m'acheter une nouvelle voiture. Je vis au jour le jour, de « mission en mission », et ma situation financière ne me rassure pas. Mais c'est un choix professionnel que j'ai fait en toute conscience. Je fais ce qui me plaît et ce en quoi je crois. Mon équipe de travailleurs sociaux de rue est géniale, et même si le travail est dur par moment, ça peut être le meilleur boulot du monde. Comme quand les gamins oublient tout, même leurs problèmes, pendant ne serait-ce qu'une minute, et redeviennent des enfants.

Paula Wozniakowska (Pologne)

## 🌀 Vie privée, nécessité de se protéger

25

Yen et moi, nous nous y sommes rendues il y a quelques années pour rencontrer le jeune homme L. que nous voyons souvent sur le quai du ferry. Il s'appelle L. et ses amis nous ont dit qu'il était malade. C'était au crépuscule. Les fenêtres et les portes des maisons étaient toutes fermées. Comme le sentier est étroit, nous descendons de la moto et marchons. Au fur et à mesure que nous nous approchons de la petite chaumière où loge L., les lumières à l'intérieur des logements s'éteignent. Les chiens aboient. Le quartier devient de plus en plus sombre. Nous frissonnons à ce moment-là, nous nous rappelons que ce quartier est un repaire du commerce de la drogue et des travailleurs du sexe. Même si notre moto n'a que peu de valeur, une fois vendue, elle pourrait fournir quelques jours de drogue à tout un groupe. En plus, nous ne sommes que deux filles...

Nous commençons à avoir peur, nos jambes tremblent. Retenant son souffle, ma collaboratrice essaie d'appeler L. Une fois, deux fois. Personne ne répond. Un silence inquiétant règne. Nous avons l'impression que des centaines de regards méfiants se fixent sur nous. Nous pensons nous sauver de cet endroit mais la peur nous fige sur place. Tout d'un coup, une lueur apparaît, la fenêtre s'ouvre et L. nous dit qu'il va mieux et qu'il allait dormir. Sans cacher notre soulagement, nous décidons de rentrer et de le revoir le lendemain.

Bien que ce ne soit pas la première fois que nous venons visiter des quartiers aussi sensibles pour rencontrer des jeunes, c'est la première fois que nous nous sommes senties en danger. Nous travaillons pour le bien des jeunes en situation vulnérable, certes, mais sommes-nous obligées de nous mettre en insécurité à ce point ?

Le Thi Thu Thuy (Vietnam)



« N. vivait avec son copain au sein d'un groupe de jeunes dormant sous un pont. Ils avaient choisi cet endroit pour être à l'abri des ramassages réguliers de la police vis-à-vis des gens errant dans la rue. N. était séropositive et enceinte à l'époque. Comme les autres jeunes avec lesquels je travaille, N. connaissait l'endroit où habite ma mère et venait de temps en temps lui demander de l'aide. Un jour, très tard dans la soirée, elle frappe à la porte de chez ma mère. Elle est comme dans une "mare de sang". Ma mère l'a prise en main et m'a appelé. J'arrive juste à temps pour emmener N. aux urgences. L'enfant est né sain et sauf et la mère aussi est sauvée.

Cependant, après que tout se soit bien passé pour la jeune fille et son bébé, je me suis rendue compte dans quelle mesure je mettais ma mère en danger en secourant une fille séropositive pleine de sang. Dans cette affaire, ma mère, en effet, risquait d'être contaminée par le virus HIV. Depuis cet incident, le remords me ronge tout le long de ma carrière. »

Il faut que les travailleurs de rue songent à se protéger et à protéger leur famille. Une séparation est nécessaire entre leur vie professionnelle et leur vie privée.

Tran Bach Yen (Vietnam)

26

En restant proche de ce quartier de Lagalkhel, ils m'y voient souvent. Leur comportement incorrect me blesse, me rend triste/timide. Quand je me promène dans la rue avec ma famille, des amis, ils me demandent : « où travailles-tu ? », « Pourquoi ces enfants t'interpellent avec de tels mots ?/t'insultent ? »

Salikram Archarya (Népal)

J'ai eu plusieurs conversations avec mon conjoint sur ce nouveau travail et ce que cela me fait vivre, ce fut bien. (...) Les conversations avec mon amoureux m'ont fait du bien. Il s'intéresse à mon travail, ce qui me rassure car cet aspect m'inquiétait un peu.

Monic Poliquin, « Les tout débuts du travail de rue se ressemblent-ils tous ? Pour tous ? » (Québec)

Mes visites m'ont permis d'établir de petits contacts, d'être vue, d'intriguer un peu l'entourage. (...) Pourtant, en me relisant, je m'aperçois que je me sens un peu comme sur une corde raide, je suis très très prudente, je reste un peu à distance.... Je ne cherche pas à savoir si c'est bien ou mal mais plutôt pourquoi ces sentiments? Une peur? De quoi?? Cette prudence est probablement nécessaire pour intégrer un nouveau monde... Monic Poliquin, « Les tout débuts du travail de rue se ressemblent-ils tous ? Pour tous ? » (Québec)

Au début, on ne se sentait vraiment pas en sécurité, car on n'est couverts par aucun cadre juridique en Grèce. Nous ne sommes pas protégés contre les accidents ni contre les attaques des individus qui exploitent les enfants. Les premiers jours, on craignait les incidents et les agressions verbales ou physiques. D'autant que notre équipe n'est constituée que de femmes ! Au fil du temps, on a appris à surmonter nos craintes, mais on ne les a pas oubliées. Dans certains cas, on subissait les foudres des trafiquants (ceux qui exploitent les enfants), ou des passants. On était aussi accueillies avec méfiance par les enfants et ceux qui les entouraient.

(...) On doit se mettre à la place des groupes cibles, sans pour autant s'attacher émotionnellement ni prendre leurs problèmes trop à cœur. En fait, il faut savoir montrer de l'empathie et non de la compassion... !!!

Pipera Eleni et Koutsina Maria (Grèce)

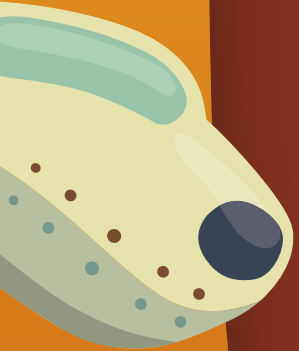
Etre une femme en rue en milieu rural.

Pas toujours simple de concilier féminité et travail de rue. Tout est affaire de style et look vestimentaire. Il faut pouvoir se sentir soi pour être efficace dans son travail.

Pour ne pas être perçue comme « la blonde », je travaille toujours mon look. Je porte toujours un pantalon et je veille à ce que mon décolleté ne soit pas plongeant. Le gros avantage à être une femme en rue est justement la douceur qu'une femme représente dans ce milieu parfois hostile. Certains vont pour m'aborder jouer des compliments, séduction que je ne casse pas mais que je cadre pour que cela ne dépasse pas les limites que je me suis fixées et que les personnes commencent à percevoir de par la régularité de ma présence. Par contre, il faut veiller à ne pas éveiller de jalousies qui peuvent faire entrave au travail. Il faut veiller à ne pas être perçue comme une rivale. Par exemple, je discutais avec un monsieur qui m'expliquait son vécu et sa femme avait toujours un œil sur nous. Je me suis arrangée pour discuter avec elle et prendre de ses nouvelles pour éviter toutes confusions.

Etre une femme en rue c'est un subtil mélange de douceur et fermeté, un dosage de souplesse et de cadre, un look étudié et une bonne dose de franchise et de bonne humeur, le tout mélangé avec une grande disponibilité.

Marie (Belgique)



# EMOTION ET RELATION :



Faire du travail social de rue, c'est contrôler en permanence la relation avec autrui, ses émotions et faire avec celles des autres. La confiance tout comme la méfiance sont des aspects essentiels de l'approche des personnes en situation de rue : observer un quartier, s'identifier auprès de ses habitants..., sont autant d'étapes clés qui marqueront les relations futures des travailleurs de rue avec les individus, groupes et communautés côtoyées. Le travail de rue se caractérise également par une nécessaire flexibilité et adaptabilité face aux nombreux imprévus pouvant survenir lors des tournées de quartier, d'activités. Les défis à relever, notamment lorsque les travailleurs font leurs premiers pas dans la rue, sont nombreux et de taille. Quel travailleur de rue ne s'est pas senti perdu par rapport à cette arrivée sur le terrain ? Quel travailleur ne s'est pas interrogé sur la gestion de ses émotions, des sentiments de joie mais aussi de l'injustice et de la colère ressentie lors de drames ?



## 🌀 Confiance, méfiance

Si nous nous engageons sur quelque chose avec les enfants et que finalement nous ne faisons pas ce que nous avons dit, les enfants ne nous parlent plus.

Raju Dulal (Népal)


Les enfants des rues n'aiment pas être trop proches des travailleurs sociaux et n'ont pas le temps de parler avec eux. Ils marchent, passent d'un endroit à un autre et courent pour collecter de l'argent. Ils ne veulent pas entendre de leçons de morale, des lectures et théories.

Arjun mohan Bhattarai (Népal)

Leurs premiers regards en arrivant, assis dans la grande salle à manger, observent en analysant tout, avec précaution, avec curiosité. Ils se protègent quand nous leur tendons la main pour les saluer ou les embrasser. Mais la magie de la cohabitation en harmonie avec leur groupe de pairs les fait sentir membres d'une communauté avec des objectifs communs, vers une vie meilleure. En quelques semaines, ils rient déjà et se laissent embrasser (ce merveilleux moment où ils s'approchent en courant).

Fabrizio Caciano Serrano, (Pérou)





Il était une fois un garçon qui s'appelait João<sup>1</sup>. Il avait 13 ans mais il en paraissait 9 ou 10. La première fois que je l'ai vu, en 1999, c'était dans le quartier Vilinha de Santa Felicidade<sup>2</sup>, à Maringá, une ville de plus de trois cent mille habitants de l'Etat du Paraná, au Brésil. (...) Notre première rencontre eut lieu à une occasion particulière, c'est pour cette raison sans doute que, après tant d'années, je me souviens avec clarté de ce qui s'est passé ce jour-là. Alors que nous jouions avec les enfants, je remarquai qu'un garçon que nous ne connaissions pas encore nous observait à distance. Son regard fixe et attentif dénotait de l'intérêt pour nos jeux. Je m'approchai de lui. Je lui demandai la permission de m'approcher un peu plus. Je l'invitai à jouer avec nous, à participer à la grande invention de cette après-midi-là : le jeu du « touche-touche bisou ».

Un timide sourire à la bouche, João accepta. Pendant un moment, nous avons interrompu le jeu pour l'introduire et lui expliquer les règles qui avaient été décidées. Il s'agissait de courir librement dans l'espace et de simultanément fuir et poursuivre les autres. Chacun essayait de toucher les autres. Les touchés devaient instantanément s'immobiliser, comme transformés en statues. Pour récupérer notre liberté (de courir, toucher et sauver les autres), il fallait que quelqu'un vienne spontanément nous embrasser sur la joue.

Je remarquai qu'au début, João avait de la peine à comprendre le contexte ludique et la dynamique individuelle et collective de l'activité. Il semblait également embêté de devoir respecter les règles qu'on avait établies. Mais, après un moment, il commença à s'identifier au jeu et affichait déjà un large sourire.

Il décida de me provoquer. « Personne ne réussit à m'attraper », dit-il en me regardant. En tant qu'éducatrice, j'interprétai ce défi comme une ouverture pour un rapprochement. Je courus derrière João comme jamais je ne l'avais fait auparavant, même quand j'appartenais à l'équipe de handball et me donnais à fond pour aider mon équipe à marquer. Il était effectivement très rapide. Mais j'étais décidée de répondre au défi de ce garçon et de réussir à le toucher. A cet instant, je me suis rendu compte de l'importance réelle et subjective de la lucidité humaine, des actions-relations ludiques. Après un moment,


mort de rire et reconnaissant mon effort (je n'en pouvais plus), João fut solidaire avec moi. Il se rendit, permettant que je le touche. Une fois paralysé, d'autres enfants accoururent pour le sauver. Et une fois libéré, il se remit à courir.

A la fin de l'activité, nous avons demandé à João depuis combien de temps il vivait dans le quartier, car on ne l'avait jamais vu auparavant. Il répondit par le silence. Nous l'invitâmes alors à revenir jouer le samedi suivant. Il promit de revenir, et effectivement il apparaissait de temps en temps.

De par sa participation régulière, nous apprîmes petit à petit à le connaître, sa vie, son histoire... C'est ainsi que l'on comprit qu'en fait il n'habitait pas le quartier. Et qu'il n'y était pas né non plus. Depuis tout petit, il passait beaucoup de temps dans la rue, surveillé par sa mère et sa sœur. Il ne connaissait pas son père. Lorsque sa mère mourut, il continua à collecter du carton avec sa famille, c'est-à-dire sa sœur, son beau-père et les chiens qui l'accompagnaient dans ses lieux de vie – les mocós. Il n'avait jamais été à l'école. Il apprit à se droguer. C'est dans les rues du centre-ville qu'il rencontra des enfants du quartier, c'est ainsi qu'il connut Vilinha et créa des liens sociaux et affectifs avec cette communauté. Parfois il y passait quelques jours, dormant et se protégeant dans une cour quelconque. Il adorait qu'on le prenne en photo. Et il aimait faire des pirouettes en l'air. Mais à un moment donné on se rendit compte que João ne venait plus jouer avec nous depuis plusieurs samedis. On tenta pendant plusieurs semaines de le localiser. On alla trouver sa famille, qui disait ignorer où il était. Grâce à la relation de confiance que nous avons avec d'autres enfants qui vivaient dans les rues près de la cathédrale, on apprit que João ne se trouvait pas à Maringá, mais dans une autre ville. Laquelle ? Personne ne savait.

1. Nom fictif

2. A l'époque, alors que les enfants du quartier lui donnaient le petit nom de Vilinha, celui-ci était généralement vu par la ville et les médias comme un endroit dangereux. Ce n'était pas notre sentiment.



Presque deux mois plus tard, je me trouvais à Londrina, une ville située à environ quatre-vingt-dix kilomètres de distance de Maringá, attablée à une terrasse d'une cafétéria du centre-ville. Attentive à la réalité des enfants de la rue, je remarquai vite un garçon qui parcourait les tables pour distribuer des bouts de papier avec une inscription. Au fur et à mesure qu'il s'approchait de ma table, je reconnus João. Par respect pour son travail, je continuai à l'observer. J'attendais qu'il vienne jusqu'à moi. En m'offrant son billet, il a eu la surprise de me voir. Tout content, il lança sa pile de papiers en l'air et commença à crier mon nom. Nous étions tous les deux très émus par cette rencontre inattendue. Fous de joie, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. Nous nous sommes assis pour bavarder. Nous avons discuté très longtemps.

Autour de nous, les gens nous regardaient bouche bée. Certains semblaient furieux. D'autres gesticulaient avec leurs mains comme s'ils voulaient dire quelque chose. Sentant qu'il devait expliquer ce qui se passait, João me donna à lire un des papiers. Il y était écrit ceci : «Je suis sourd-muet. Aidez-moi SVP». Il n'y avait rien à expliquer. On a mangé et on est resté là pendant un petit temps. João promit de revenir à Maringá. La semaine suivante, il revint à nos jeux. Le temps passa... et aujourd'hui encore, en me remémorant et en décrivant ces souvenirs, je me rappelle de ce garçon avec tendresse.

Récemment, le 21 avril 2013, nous sommes revenus à Santa Felicidade. Un groupe de garçons et de filles de l'époque qui avaient participé aux jeux dans le quartier entre 1998 et 2005 (à présent de jeunes adultes), veulent l'appui du Programme multidisciplinaire d'étude, de recherche et de défense de l'enfant et de l'adolescent, de la Commission locale du Mouvement national des enfants de la rue, du Projet Brincadeiras, de l'Association d'éducateurs sociaux de Maringá, pour que le groupe d'enfants actuel, souvent leurs enfants, cousins, neveux et nièces, aient également accès à la culture ludique et à une formation en participation politico-sociale. Nous avons réalisé une première réunion. A cette occasion, en visitant les rues et les familles du quartier, retrouvant certains anciens et d'autres pas, j'ai demandé à un des jeunes s'il savait où se trouvait le protagoniste de ce récit. Il ne savait pas. On ne l'a plus jamais vu par ici. (...) Nous espérons que João soit aussi devenu un jeune adulte. Qu'il soit en vie. Qu'il vive bien. Par analogie au livre «Il y a beaucoup de mondes dans le monde», de Catarina Tomás, nous posons cette question : comme hier, il y a encore aujourd'hui beaucoup de meninos Joãos au Brésil. Pourquoi ? Jusque quand ?

Veronica Müller (Brésil)




Mercredi 09 octobre 1985

En soirée, je vais faire un tour dans le quartier avec mon collègue (masculin). Nous sommes allés dans quelques arcades puis dans un nouveau bar « Le Plaza »; il y aura des spectacles de danse nue à partir de jeudi. Probablement que j'y retournerai pour prendre connaissance de la clientèle. Rapidement, je m'aperçois que mon collègue et moi ne sommes pas un « couple idéal », nous sommes facilement repérables (que nous sommes nouveaux dans le quartier, parce que je suis plus grande que mon collègue masculin). Je reste un peu sur mon appétit dans le sens que j'ai manqué de feeling du fait que je discutais avec mon collègue...

Jeudi 10 octobre 1985

En soirée, c'est avec ma collègue féminine que nous avons fait la tournée des bars (le Bonne mémoire, le 58, le Cabaret centre-ville, l'Entr'ailles). Nous nous sommes beaucoup amusées, j'ai appris un peu à connaître ma collègue, c'est un point positif. Ce fut une très belle soirée mais comme hier je reste sur mon appétit, demain j'irai seule....





Vendredi 11 octobre 1985

En soirée, je sors seule une partie de la soirée. Je me rends au Plaza (bar de danseuses nues). Les danseuses arrivent vers 22h00. Elles sont provocantes. Plus tard dans la soirée, je m'aperçois qu'elles se laissent toucher par les clients et même qu'elles les incitent fortement (dirigent la main). Cela me dérange un peu comme femme parce que selon moi (à cette époque), il n'y a pas de respect de soi de la part de ces dames... Probablement que je m'y habituerai...

Dimanche 13 octobre 1985

Je suis allée au restaurant St-Joseph (restaurant de quartier), j'y ai pris un café à une petite table. Je me sentais assez à l'aise, même un peu bien. Il y avait quelques jeunes... quelques-uns mangeaient, d'autres jouaient à la machine à poker, voyageaient entre la rue et la tabagie d'à côté. Sans obligation, le jeune cuisinier vient me réchauffer mon café, je trouve ça l'un. Je vois des points d'interrogation dans les yeux des jeunes et du personnel du restaurant.

Je quitte le restaurant pour aller au bar de danseuses (Le Plaza). Je remarque le changement de danseuses. Elles me paraissent plus jeunes, surtout une qui débute ce soir-là pour la première fois. Il y a peu de monde. Je m'installe au bout du bar devant la machine à poker pour justifier ma présence (une fille seule dans un bar de danseuses...). Un homme vient me parler et passe le reste de la soirée à côté de moi... c'est moins gênant pour moi d'être là...

(...) Je quitte vers 23h45 pour me rendre au bar Le Vénus (bar gay). Il y a un party avec spectacles de travestis donc beaucoup de clients masculins. J'ai joué à la machine à boules tout en observant ce qui se passe autour de moi.

Avis personnel : S'il y a prostitution dans ce bar, telle que la rumeur le dit... elle est plus masculine et peut-être même essentiellement masculine... on verra dans l'avenir!

Lundi 14 octobre 1985

Aujourd'hui, je prends congé. Je réalise que je n'ai pas fait beaucoup d'heures pour cette première semaine mais pour moi c'est bien ainsi. J'y suis allée à mon rythme, plus lentement. (...) J'envisage bien ma deuxième semaine. (...) À l'avenir j'aimerais pouvoir m'organiser pour être dans la rue certains après-midi et tôt en début de soirée car j'ai l'impression de manquer quelque chose en n'étant pas présente dans ces périodes. (...)

32

Mardi 15 octobre 1985

Réunion d'équipe en soirée, je propose mon idée d'être barmaid 10 heures/semaine, pour plus de facilité, pour une meilleure couverture (légitimité de ma présence comme femme dans un bar de danseuses nues). On trouve mon idée bonne. (...)

Mercredi 16 octobre 1985

Avant d'aller faire mon sport, je vais prendre un café au restaurant Jacques-Cartier. Je discute avec A., le plongeur, c'est agréable! Je commence à me faire connaître des jeunes.

Après mon sport, je retourne dans le quartier, je vais faire un tour à la bibliothèque municipale, je me promène sur la rue Notre-Dame des Anges (À cette époque cette rue était reconnue pour la sollicitation des personnes prostituées). Je n'aime pas beaucoup et j'ai tendance à juger négativement ces messieurs.


Je retourne prendre un café au restaurant Jacques-Cartier. Rien à signaler. Je finis ma soirée au Plaza (bar de danseuses nues) avec des collègues. G., le gérant du bar, nous parle beaucoup de son bar et du quartier.

Mardi 21 octobre 1985

Je n'ai pas écrit depuis plusieurs jours tout simplement parce que je trouve ça lourd d'écrire tous les jours, de me l'imposer. À l'avenir, j'écrirai lorsque j'aurai quelque chose à dire...

Pour le moment, je continue à sortir, j'observe, je discute, je joue aux machines (machines à boules, à poker), le temps de m'imprégner dans le milieu. Certains soirs me semblent longs mais rien de dramatique. Je pense qu'à partir de ce soir et des jours à venir, je vais essayer de me promener plus, de voyager... histoire de marcher tout mon terrain...

Monic Poliquin, « Les tout débuts du travail de rue se ressemblent-ils tous ? pour tous ? » (Québec)



S'approcher d'un inconnu demande une attention toute particulière de la part d'un travailleur social de rue, notamment lorsqu'il s'agit d'un enfant. Il faut qu'il cesse d'avoir peur de vous, qu'il vous considère comme un ami et même qu'il s'ouvre à vous. Lors de nos premières prises de contact, on s'efforçait de ne pas montrer notre nervosité aux enfants et à leurs accompagnateurs. Il nous fallait toujours garder à l'esprit qu'une attitude amicale et courtoise permettait d'établir une relation de confiance. Ce n'était pas facile, car nous avions chacun notre personnalité propre et nos problèmes personnels qu'il nous fallait mettre de côté. S'occuper d'un enfant peut être une expérience agréable, mais lorsque l'on est confronté à ses problèmes ou ceux de sa famille, on se doit parfois de porter un masque pour maintenir un jugement impartial nous permettant de trouver des solutions.

Pipera Eleni & Koutsina Maria (Greece)

Vivre au rythme du jeune, investir la relation avec ses tripes, être authentique, c'est ressentir ses craintes, ses joies, sa tristesse. C'est ressentir la violence de son environnement. On partage, on échange, on mange un bout ensemble, on tourne à la dérision ce sentiment de colère et d'injustice qui nous anime, c'est se dire et s'inscrire au-delà d'un discours surfait, et puis c'est schizophrénique.

Cette jeune, je l'affectionne, je m'inquiète pour elle, j'angoisse avec elle lorsqu'elle va s'inscrire dans cette école après six mois de rue et de squat. Avec sa réalité tellement loin du normatif aseptisé. Je la rassure, elle a des capacités mais je ne lui mens pas sur le mode d'emploi, consciente de sa marginalisation et de son incompatibilité avec les institutions. En rue c'est une caïd, dans ses yeux je vois une petite fille qui me demande de la soutenir. Dans ce monde, elle cherche mon regard pour la rassurer sur son droit d'exister.

Cette schizo, on la vit et il nous le dit. Il se balade, nous le croisons. Il cherche comment se venger de sa copine qui l'a trompé. Il veut tout casser et trouver ce gars. On l'aide à se dire, il se calme et ses yeux rougissent, il n'est plus en colère mais triste. Il nous remercie de passer du temps avec lui, j'ai confiance en vous, comme des amis ou plus que des amis. J'aime passer du temps avec vous mais en fait vous n'êtes pas des amis, je n'arrive pas à m'exprimer, vous me comprenez ?

Anne Lise (Belgique)

## 🌀 Gestion de l'imprévu (les situations ne laissent pas indifférent – pas de recettes toutes faites)

Le travail de rue, un terme qui désigne une manière de travailler peu connue.

Apprendre à découvrir un quartier et ses habitudes, ses habitants, ses questionnements, ses inquiétudes. Faire l'apprentissage d'aller à la rencontre mais aussi de la solitude. Se demander parfois la raison de notre présence, se questionner sur sa pratique. Patienter que le temps, les échanges, la confiance fassent les choses. Être innovant, improviser, permettre le changement au niveau des choses. Être confronté à des personnes et réalités si différentes, savoir écouter, informer et acquérir cette patience, cette régularité qui ouvrira la porte aux échanges.

Un travail de longue haleine qui provoque des rebondissements d'émotions, parfois des joies, parfois des peines. Un travail toujours renouvelé, on ne peut jamais prédire comment cela va se passer. Rendre visible l'invisible, permettre un lieu d'ouverture et d'expression, un lieu de non jugement, un lieu sans conditions. Rendre à l'espace public son dynamisme, permettre aux gens d'être acteurs du théâtre de leur vie, leur permettre d'obtenir les moyens et les outils.

Le travail de rue, un bol d'air pur, même quand le temps est gris.

Nora (Belgique)

34

L'expérience dans les rues de Lima est enrichissante, pleine de défis, émouvante mais n'est pas recommandable à tous. J'ai connu des gens qui ont été bouleversés et faisaient des cauchemars en raison de ce choc frontal avec cette réalité. Des enfants vivant sous des ponts, sans aucune dignité dans une ville où il peut faire 12°C et 100% d'humidité en hiver. Et malgré ces conditions, ils sourient encore. Les histoires de la rue sont presque toujours dures et avec une fin incertaine. Tant d'enfants deviennent des adultes soudainement, des jeunes filles deviennent mères ou des adolescents qui ne furent jamais des enfants.

Avec l'équipe de rue, nous sortons aussi de nuit et nous pouvons observer la dynamique d'une ville sans passants, comment les espaces publics se transforment en territoires de quelques personnes, comment les habitants nocturnes s'organisent. Les éboueurs circulent et retournent les poubelles ; les enfants qui travaillent comptent leur argent à un coin de rue avec leurs instruments de musique à côté ; les délinquants mineurs marchent rapidement en regardant partout avec le butin sous leurs vêtements (portefeuilles, bonnets, montres, cartes, boucles d'oreille qu'ils ont pris aux passagers des véhicules de transport public à leur arrêt au feu rouge). C'est ainsi que ça se passe dans la rue, la nuit : il faut savoir se situer dans cet univers, savoir saluer et savoir reconnaître quand quelqu'un est sous l'emprise de la drogue ou a eu une mauvaise journée, savoir si la police est à proximité en train de harceler ou si l'enfant de quelqu'un est tombé malade. Savoir aussi que d'autres organisations travaillent dans le quartier, afin de croiser l'information et ne pas dupliquer les efforts. Coordonner avec les autorités pour annoncer notre présence et la nature de l'intervention.

Fabrizio Caciono (Pérou)

Lors de notre mission, ce jour-là, nous avons rencontré une mère et sa fille de trois ans. La mère est accro à la drogue et cherche sa dose. La fillette court et joue dans la foule qui nous entoure. Je m'inquiète pour l'enfant et j'ai envie de crier à la mère qu'elle n'a pas le droit de négliger sa fille ainsi. Quand des enfants sont impliqués, ça m'atteint davantage. Je sens monter en moi la colère, la tristesse et un conflit intérieur. Je prends deux minutes pour reconnaître mes émotions. Je regarde rapidement ma collègue pour lui signaler que je compte m'approcher de la fillette. Je souris à l'enfant et m'assois près d'elle. Elle me rend mon sourire. Quand je lui demande comment elle s'appelle, elle me répond : « Eirini ». Elle me demande mon nom à son tour. Tout doucement, elle s'approche de moi et on se met à jouer ensemble. Au bout d'un moment, la mère s'avance vers moi. Elle semble inquiète. C'est la première fois qu'elle me voit, elle doit alors se demander ce que je fais avec son enfant. À ses yeux, je suis une inconnue et une menace potentielle. Le quartier et ses habitants sont familiers. Je me rends compte que cette femme se soucie plus de sa fille que je ne le pensais. Elle s'en inquiète à sa façon. On discute un moment, et pendant la conversation, j'en viens à me demander qui établit les critères de qualité d'une vie. Qui décide de ce qui est bien ou mal pour chacun d'entre nous ? Qui peut juger si cette enfant serait plus heureuse sans sa mère ? Le sourire d'Eirini tandis qu'elle regarde sa maman restera gravé dans ma mémoire toute ma vie. Pour elle, cette femme est sa mère et elle a besoin d'elle. Je me demande si mon intervention est vraiment nécessaire. Peut-être la mère et la fille ont-elles trouvé un équilibre et leur propre mode de communication. Cependant, je ne peux m'empêcher de me demander si c'est vraiment le cas, si c'est suffisant. J'en viens également à m'interroger sur d'autres aspects de leur vie. Où vivent-elles ? Dans quelles conditions ? Ont-elles un toit ? De la nourriture ? Une assurance maladie ?

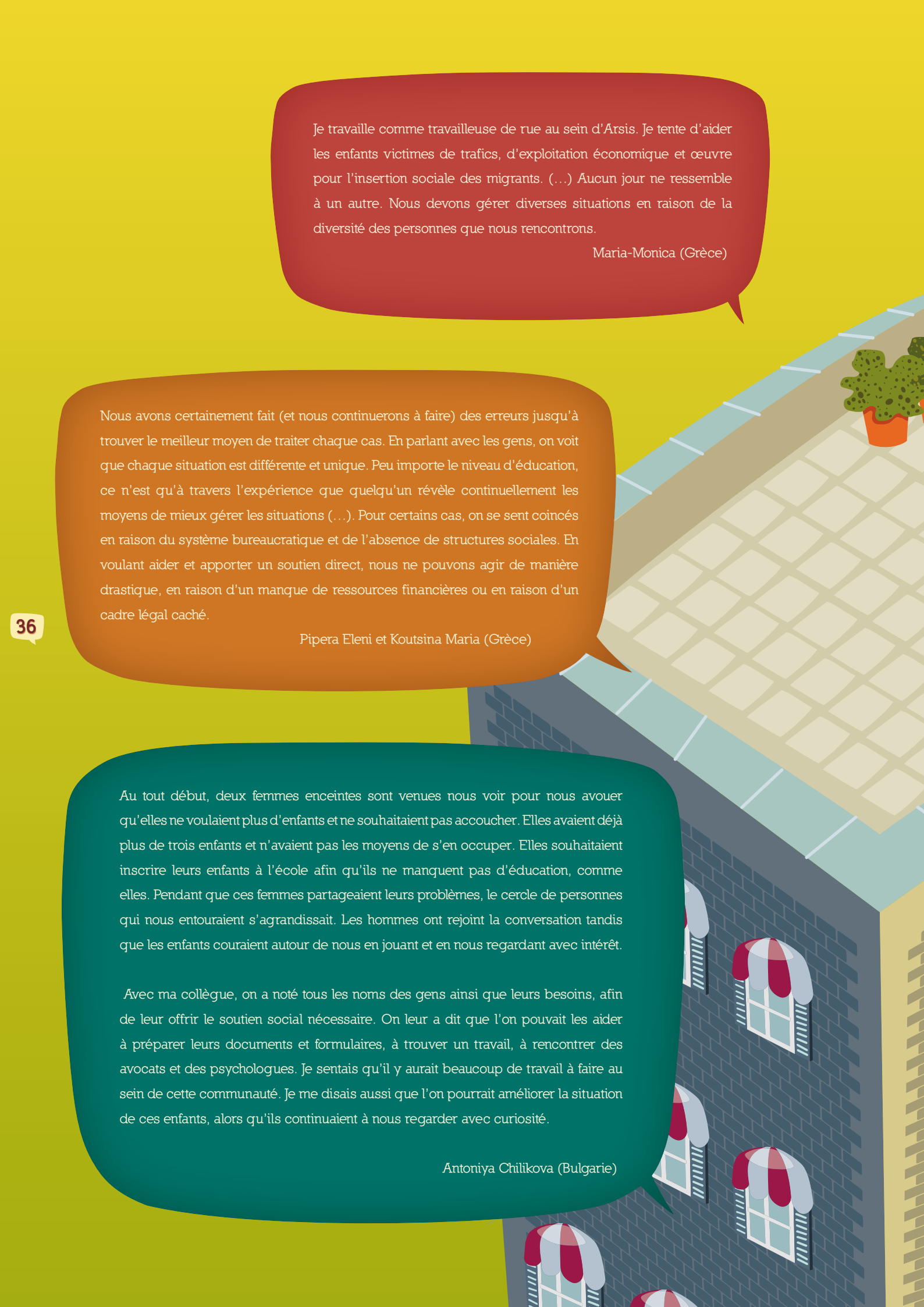
Je me dis que la meilleure chose à faire est d'obtenir plus d'informations sur leur mode de vie et leur capacité à répondre à ces besoins. Je continue à discuter avec la mère pour obtenir ces renseignements. J'apprends qu'elle est au chômage et qu'elle élève sa fille toute seule. Elle me dit également que leur maison n'a pas l'électricité ; elle a été coupée, car elle n'avait pas les moyens de payer la facture. Ça me fait penser à un programme d'aide financière aux familles. En plus de cela, en tant que mère célibataire, elle peut prétendre à certaines allocations. Elle semble l'ignorer et n'a jamais cherché à en bénéficier. Il est possible d'aider la mère, de lui fournir un soutien afin qu'elle puisse subvenir à ses besoins et ceux de sa fille. Je l'incite à venir à notre

bureau pour que l'on en parle plus en détail. Je lui explique aussi ce qu'elle peut faire pour obtenir les allocations dont elle a droit, et qui lui fourniraient une aide temporaire. Je lui remets un formulaire avec nos coordonnées. Elle me remercie et me promet de venir la semaine suivante. Elle a l'air plutôt positive et semble avoir perdu sa méfiance initiale. Sa poignée de main est plus chaleureuse que lors de notre première rencontre. J'espère que cette femme viendra à notre bureau afin que l'on ait l'opportunité de lui fournir les informations dont elle a besoin pour améliorer sa situation et celle de sa fille. Sur le long terme, peut-être pourra-t-on l'orienter vers un programme de réhabilitation. À chaque situation que nous rencontrons, l'objectif à long terme reste toujours dans un coin de notre esprit. Pour cette femme, venir nous voir serait déjà un grand pas. Tandis qu'on la salue en partant, j'entends des voix au loin. Je vois un groupe de trois jeunes Roms s'approcher de nous en scandant les slogans d'un parti d'extrême droite. L'homme responsable de l'intervention de la journée nous informe qu'il est temps de partir. Nous disons au revoir aux gens qui nous entourent et nous partons. À notre départ, nous entendons des cris venant du parc du quartier. On dirait qu'un conflit a éclaté. L'image du jeune Rom qui scandait des slogans d'extrême droite et insultait les immigrés me semble très étrange.

La pensée qui me vient à l'esprit est ce que décrit Goffman dans *Stigmate* : il n'est pas rare que le stigmatisé adopte, à l'égard de ceux qui sont stigmatisés davantage, la position que le parti majoritaire adopte envers eux. La stigmatisation et le racisme au sein des groupes qui subissent une exclusion sociale sont un phénomène courant. Les personnes exclues ont tendance à exclure les autres en retour. Ce phénomène est d'autant plus marqué en temps de crise économique et sociale, telle que celle que nous vivons aujourd'hui. Dans ces circonstances, ces comportements ont tendance à s'amplifier. Nous arrivons au bureau pour que notre équipe puisse procéder à sa séance de débriefing habituelle et expliquer ce qu'il s'est passé. Mais moi, j'ai une envie de voir la mer et je sors de la salle. En observant l'infinité de la mer, je repense à ma journée. Je commence par la confrontation de l'équipe, le sourire d'Eirini et à la poignée de main chaleureuse de sa mère, et enfin les slogans choquants des jeunes Roms. Je me sens bientôt perdue dans l'immensité bleue et je finis par me calmer. Ma profession me rappelle la mer, si imprévisible et pourtant si belle

Nana Michalopoulou et Yannis Eminides (Grèce)





Je travaille comme travailleuse de rue au sein d'Arsis. Je tente d'aider les enfants victimes de trafics, d'exploitation économique et œuvre pour l'insertion sociale des migrants. (...) Aucun jour ne ressemble à un autre. Nous devons gérer diverses situations en raison de la diversité des personnes que nous rencontrons.

Maria-Monica (Grèce)

36

Nous avons certainement fait (et nous continuerons à faire) des erreurs jusqu'à trouver le meilleur moyen de traiter chaque cas. En parlant avec les gens, on voit que chaque situation est différente et unique. Peu importe le niveau d'éducation, ce n'est qu'à travers l'expérience que quelqu'un révèle continuellement les moyens de mieux gérer les situations (...). Pour certains cas, on se sent coincés en raison du système bureaucratique et de l'absence de structures sociales. En voulant aider et apporter un soutien direct, nous ne pouvons agir de manière drastique, en raison d'un manque de ressources financières ou en raison d'un cadre légal caché.

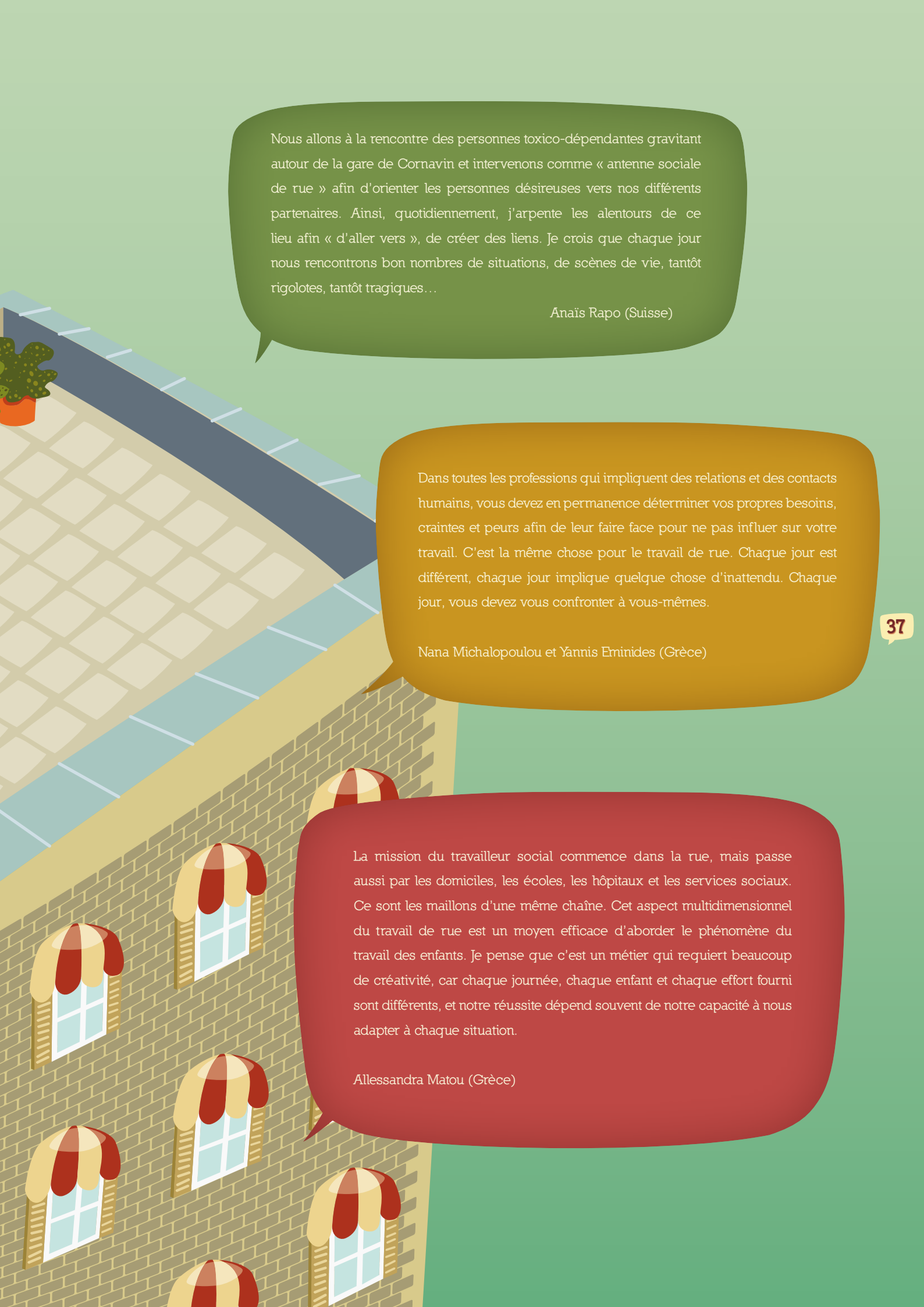
Pipera Eleni et Koutsina Maria (Grèce)

Au tout début, deux femmes enceintes sont venues nous voir pour nous avouer qu'elles ne voulaient plus d'enfants et ne souhaitaient pas accoucher. Elles avaient déjà plus de trois enfants et n'avaient pas les moyens de s'en occuper. Elles souhaitaient inscrire leurs enfants à l'école afin qu'ils ne manquent pas d'éducation, comme elles. Pendant que ces femmes partageaient leurs problèmes, le cercle de personnes qui nous entouraient s'agrandissait. Les hommes ont rejoint la conversation tandis que les enfants couraient autour de nous en jouant et en nous regardant avec intérêt.

Avec ma collègue, on a noté tous les noms des gens ainsi que leurs besoins, afin de leur offrir le soutien social nécessaire. On leur a dit que l'on pouvait les aider à préparer leurs documents et formulaires, à trouver un travail, à rencontrer des avocats et des psychologues. Je sentais qu'il y aurait beaucoup de travail à faire au sein de cette communauté. Je me disais aussi que l'on pourrait améliorer la situation de ces enfants, alors qu'ils continuaient à nous regarder avec curiosité.

Antoniya Chilikova (Bulgarie)





Nous allons à la rencontre des personnes toxico-dépendantes gravitant autour de la gare de Cornavin et intervenons comme « antenne sociale de rue » afin d'orienter les personnes désireuses vers nos différents partenaires. Ainsi, quotidiennement, j'arpente les alentours de ce lieu afin « d'aller vers », de créer des liens. Je crois que chaque jour nous rencontrons bon nombres de situations, de scènes de vie, tantôt rigolotes, tantôt tragiques...

Anaïs Rapo (Suisse)

Dans toutes les professions qui impliquent des relations et des contacts humains, vous devez en permanence déterminer vos propres besoins, craintes et peurs afin de leur faire face pour ne pas influencer sur votre travail. C'est la même chose pour le travail de rue. Chaque jour est différent, chaque jour implique quelque chose d'inattendu. Chaque jour, vous devez vous confronter à vous-mêmes.

Nana Michalopoulou et Yannis Eminides (Grèce)

37

La mission du travailleur social commence dans la rue, mais passe aussi par les domiciles, les écoles, les hôpitaux et les services sociaux. Ce sont les maillons d'une même chaîne. Cet aspect multidimensionnel du travail de rue est un moyen efficace d'aborder le phénomène du travail des enfants. Je pense que c'est un métier qui requiert beaucoup de créativité, car chaque journée, chaque enfant et chaque effort fourni sont différents, et notre réussite dépend souvent de notre capacité à nous adapter à chaque situation.

Allessandra Matou (Grèce)

L'été arrivait doucement, et les « activistes » des écoles itinérantes refaisaient leur apparition dans la communauté rom de Dendropotamos, apportant avec eux leur boîte verte de petits miracles sur roues. Les enfants de tout âge suivaient l'école itinérante en une parade de rue bruyante et joyeuse. Les animateurs de l'école itinérante avaient décidé d'ouvrir l'école à proximité des bas quartiers afin qu'ils puissent apprendre à connaître les enfants et que les mères puissent les voir jouer et progresser. En fait, j'étais la coordinatrice de cette intervention d'école itinérante, et j'adhérais à l'idée de créer des liens avec les mères. En général, lorsque je rencontrais des mères ou des femmes assez âgées pendant mon travail au sein de la communauté, elles ne venaient me voir que pour me demander des vêtements, de la nourriture ou de l'aide pour bénéficier d'allocations. Elles ne me parlaient jamais de leurs enfants, des problèmes qu'elles rencontraient avec eux, ni de l'aide dont elles avaient besoin pour se sortir de situations difficiles. Elles ne nous demandaient même pas ce que l'on pensait de leurs enfants, même si l'on était leurs éducateurs, en quelque sorte. Je me suis dit que nous rapprocher d'elles pourrait être une bonne idée pour qu'elles se rendent compte que cette école alternative était bénéfique à leurs enfants, pour qu'elles éprouvent une certaine fierté et soient amenées à nous en parler. Au final, les choses ne se sont pas passées comme prévu. Notre rencontre a été beaucoup plus compliquée que ce que l'on avait imaginé.

38

Peu de temps après avoir commencé à jouer, elle est apparue. C'était une toute petite grand-mère, vêtue d'habits traditionnels roms, et qui semblait si gentille que personne n'aurait pu prévoir ce qui allait arriver. Elle s'est approchée et nous a souri, puis elle s'est mise à hurler et à jurer en romani. Elle a commencé à lever la main et en moins de deux, elle battait les enfants un par un, sans exception. Des gifles et des coups de pied. Ça n'a pas duré plus d'une minute. Elle a ensuite tout remis en ordre, selon ses propres critères, et s'en est allée. J'avais essayé de la raisonner pendant qu'elle frappait les enfants, mais elle ne semblait pas me prêter attention. J'ai cru comprendre que le

bruit que l'on faisait la gênait, ou quelque chose comme ça. Ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'aucune des adolescentes ou des jeunes mères n'a essayé de l'arrêter. Mais peut-être est-ce normal dans la communauté rom ? Ça a été un moment très intense, car les éducateurs n'ont pas su quoi faire. On s'est juste figés et on a observé la situation. Ce n'est pas un hasard si les enfants de cette communauté rom sont les plus violents des trois camps de la ville que l'école a visités. Après cet incident, les éducateurs ont refusé de retourner dans ce camp lors de l'intervention suivante, ce que je pouvais comprendre. Ça a été une expérience traumatisante pour moi aussi. On a dû discuter avec les enfants pour leur redonner envie de participer aux « jeux de rue », des jeux sans règles où personne ne gagne ni ne perd. Ce sont des gens différents, des enfants en danger, qui vivent dans des conditions difficiles.

Environ un an s'est écoulé depuis l'incident. L'école itinérante se rend au camp une fois par semaine, mais on ne s'installe plus aussi près du quartier. La grand-mère avait un nom, mais je ne m'en souviens plus. On s'était rencontrées une ou deux fois, j'étais même allée chez elle, mais on n'a jamais parlé de « l'incident ». Je me suis vite rendu compte que ce que je considérais comme un « incident » n'était en fait qu'un aspect de leur vie quotidienne. On a discuté de sa petite-fille Korina et de sa mère absente. Korina est l'enfant la plus violente et la plus inattentive de l'école itinérante. Sa grand-mère m'a avoué avoir des difficultés à élever une telle enfant. J'ai compris alors que la violence engendrait la violence. Des « aphorismes » tels que celui-ci, ou plutôt ces dogmes, comme je préfère les appeler, on ne peut pas simplement les expliquer à quelqu'un et s'attendre à ce que le cycle de violence se brise. C'est quelque chose qu'il faut ressentir, apprendre et vivre chaque jour, pour en venir à le respecter. Peut-être est-ce la mission du travail social de rue : savoir être suffisamment patient pour voir les principes généraux et spécifiques s'appliquer au quotidien.

Mota Marianthi (Grèce)



## 🌀 Défis, arrivée sur le terrain

Au début, travailler avec les enfants des rues me mettait très mal à l'aise. Avant de faire partie d'ARSIS, je les regardais avec compassion en me demandant ce qui les avait poussés à vivre dans de telles conditions. Mais après avoir passé du temps avec eux, après avoir assisté aux séminaires sur les meilleures méthodes de travail avec les enfants, j'ai commencé à comprendre et à voir ce qui se cachait sous la surface. Toutefois, je dois avouer qu'à ce stade, ma formation n'était pas suffisante, et qu'un apprentissage plus pratique demandait l'expertise de spécialistes. Ce dont il faut se souvenir en priorité, c'est qu'observer ne suffit pas. Il faut aussi communiquer avec les enfants et connaître leur façon de penser afin de gagner leur confiance. Pour cela, mes connaissances de l'albanien se sont révélées très utiles.

Maria-Monica (Grèce)

Le comportement des enfants à l'égard de l'organisation et de son staff est bon. Ils tentent de cacher les sacs leur permettant de sniffer de la colle en face de moi. Ils partagent à la fois des choses positives et négatives. De par nos efforts, ils viennent au CPCS pour se réfugier, venir en réhabilitation, bénéficier d'infrastructures scolaires. Certains retournent dans leur famille, certains quittent la rue.

Mon travail implique aussi des inconvénients : il y a beaucoup d'organisations pour les enfants en situation de rue mais ces enfants ne sont pas motivés pour venir à l'organisation, ils restent dans la rue, consomment des drogues, parlent grossièrement devant nous. Beaucoup d'amis sont morts en raison d'abus de drogues. Certains volent, mendient dans la rue en se coupant le front, les bras, les mains... J'essaie de centrer mon attention sur les risques en rue. Par manque d'argent, je ne peux répondre à leurs attentes (nourriture...) et j'en ai assez.

Kalash Rawal (Népal)

Je vais sur le terrain tous les jours. Lorsque l'on fait du travail de terrain, les choses sont en évolution et j'aime ce type de défis qui me motivent à atteindre mon but. La vie est pleine de défis : sans cela, elle serait terne et sans couleurs.

(...) Mais la plupart du temps, ils nous manifestent le fait que nous faisons un incroyable travail. Nous pouvons voir la joie dans les yeux des parents quand nous leur ramenons leur enfant perdu. Oui, c'est notre travail et je me sens chanceux d'être associé à un tel travail et à une telle organisation.

Shyam Krishna Shrestha (Népal)

Tout a des aspects positifs et négatifs. Parfois, nous prenons des photos des enfants lorsque nous travaillons sur le terrain : le public s'y oppose et nous faisons parfois face à des agressions du public cible, certains tentant de prendre la caméra.

(...) Certains enfants sont nouveaux dans notre programme et ils n'ont jamais entendu parler de ce type de programmes auparavant et il n'est donc pas facile pour nous de les convaincre de notre programme et pourquoi les faire fréquenter l'organisation. Après des rencontres régulières, ils comprennent que nous agissons pour qu'ils aient un avenir brillant, une éducation, de la nourriture. Dans ce programme de sensibilisation, les enfants nous aident parfois à faire comprendre aux nouveaux venus qu'ils n'ont pas à s'inquiéter et ils ont plus facilement confiance dans notre programme par le biais des autres enfants. Parfois, les enfants ne coopèrent pas avec nous, ils se sentent hésitants à partager leurs problèmes, ce qui arrive surtout lorsqu'ils se droguent (colle).

Shyam Krishna Shrestha (Népal)

40

Quand notre ambulance les rencontre, ils viennent et demandent des soins, panser leurs blessures, soigner leurs maux de tête, leurs douleurs abdominales, un rhume, une toux, des douleurs musculaires, etc. Je leur mets des pansements et leur donne une ou deux plaquettes de médicaments appropriés. Ils essaient d'en prendre davantage et nous devons les convaincre qu'ils n'ont pas à garder plus de médicaments sur eux que nécessaires car nous venons tous les jours.

(...) Lorsque nous les soignons, tous les enfants entrent dans l'ambulance, il est très difficile de les soigner tous ensemble et il y a un risque élevé de contagion au personnel soignant. Afin de me protéger, je portais un masque, mais une nuit, un des enfants m'a demandé pourquoi je portais un masque, si cela était dû à son odeur... Nous les ignorons quand ils posent ce type de questions. J'essaie d'expliquer le problème mais ils ne veulent pas écouter.

Lob kumar shrestha (Népal)

Ambulancier depuis 4 ans pour l'ONG CPCS, j'accompagne un programme de terrain de nuit. Je travaille à Basantpur (Kathmandu) depuis le 7 mars 2009 où je me suis rendu pour la première fois. Nous avons rencontré 50/60 enfants des rues dans ce quartier. C'était au début de mon travail. Aucun enfant ne me connaissait et je ne les reconnaissais pas non plus. La plupart avaient un sac plastique et une cigarette à la main. J'étais curieux de savoir pourquoi ils avaient ces sacs et ce qu'il y avait dedans. Je n'en avais aucune idée. Je l'ai appris par la suite durant mes activités de terrain. Ils sniffent de la colle à l'aide des sacs et mélangent de la JAVA avec des cigarettes. (...) Au jour d'aujourd'hui, ils me connaissent bien comme personnel de CPCS en raison de mes interactions régulières.

Salikram Archarya (Népal)

Lorsque j'ai commencé mon travail de terrain, j'allais dans divers quartiers où les enfants des rues se trouvaient. A l'époque, je ne connaissais rien aux enfants des rues et leurs activités. Quand je les rencontrais, ils consommaient de la dendrite et fumaient. Mais je ne savais pas pourquoi. J'allais souvent sur le terrain et je leur demandais pourquoi ils se droguaient. Au début, ils ne disaient rien puis après, ils ont partagé leurs problèmes. Ils expliquèrent qu'ils se droguaient pour oublier leurs problèmes et leur peine ».

Bimal Khanal (Népal)

Durant les dernières décennies, la Grèce est passée de pays fournisseur de migrants pour les autres pays à un pays récepteur de nombreux immigrants. Le phénomène des enfants qui mendient ou travaillent dans la rue a augmenté brutalement. Notre objectif est de noter par écrit les aspects de ce phénomène et d'aider notre groupe cible à résoudre leurs problèmes, (problèmes administratifs, de maltraitance, de survie), quand nous avons la possibilité d'agir.

Nous avons embrassé la profession avec enthousiasme, avec l'envie d'aider des enfants vulnérables et de contribuer à améliorer leurs conditions de vie. Malheureusement, nous n'avons pas de baguette magique qui nous apporterait une solution miracle, et certaines difficultés touchent autant les travailleurs de rue en tant qu'employés que les enfants eux-mêmes, leur protection, leur éducation et leur suivi. En ce qui nous concerne, nous nous sommes retrouvées à faire un métier dont nous ignorons tout. Nous n'avions ni l'expérience ni la formation nécessaire.

Pipera Eleni et Koutsina Maria (Grèce)

Je me suis souvent arrêté pour repenser à mes visites, soit pour faire mon journal de bord ou pour repenser à mes réactions, mes sentis, ce qui fait que j'ai eu l'impression de passer ma semaine dans le milieu.

Monic Poliquin, « Les tout débuts du travail de rue se ressemblent-ils tous ? Pour tous ? »  
(Québec)

41

Nous devons trouver des moyens différents et innovants d'approcher ces enfants. Nous avons rencontré des parents et des enfants endurcis par leurs conditions précaires, des enfants dont l'innocence avait été volée, mais qui pouvaient être extrêmement ingénieux et malins, qui savaient nous manipuler pour obtenir ce qu'ils voulaient, et dont les comportements pouvaient nous surprendre ou nous gêner. Parfois, ils étaient d'une maturité frappante. Il faut d'abord attirer l'attention des enfants. C'est alors qu'on peut prétendre gagner leur confiance.

Pipera Eleni et Koutsina Maria (Grèce)



En avril, notre équipe a commencé son travail dans le quartier de Drujba, à Sofia, où s'élèvent des immeubles habités par une population socialement défavorisée. Nous nous sommes rendus dans ce quartier accompagnés d'un homme avec qui nous avons travaillé précédemment. Il nous a raconté l'histoire de la communauté et les problèmes auxquels elle était confrontée. C'était ma première expérience de travail de rue dans un tel quartier, et j'étais rassurée d'apprendre qu'une équipe était toujours constituée d'hommes et de femmes. Comme c'était notre première visite dans le secteur, un collègue d'une autre équipe nous a rejoints et présentés à quelques membres de la communauté.


Antoniya Chilikova (Bulgarie)

42

Je m'occupe depuis quelques années de Nathalie. Quand nous l'avons rencontrée, elle avait à peine 15 ans et elle se prostituait à Bruxelles. Aujourd'hui Nathalie a 25 ans, elle a deux enfants, un gamin de sept ans qui est placé en famille d'accueil et une petite fille de trois ans qui vit en Algérie dans la famille de son mari. Nathalie est à nouveau enceinte, de sept mois, et depuis deux à trois jours elle se plaint de douleurs dans le ventre. J'insiste à de nombreuses reprises pour qu'elle se rende à l'hôpital et je demande aussi à l'infirmière de mon association de la contacter. Sans succès, elle reste dans la douleur et refuse de se rendre à l'hôpital.

Ce soir-là, comme tous les mardis, je travaille dans la rue et vers 20 heures, je reçois un coup de fil, c'est Nathalie. Visiblement elle est toujours en souffrance, elle demande à me voir, on se donne rendez-vous à 22 heures dans le parking d'une piscine dans un quartier populaire de la ville. J'arrive au rendez-vous et Nathalie est là, pliée en deux par la douleur. Elle tente de me parler mais éprouve beaucoup de difficulté, elle a des haut-le-cœur. De mon côté, je tente de la convaincre d'aller aux urgences, je veux bien la conduire. La discussion dure quelques minutes, elle refuse de me suivre et finit par me dire « j'attends mon deal, puis je monte avec toi ». Elle n'attend pas ma réponse et me plante dans le parking. Elle repart vers le logement où elle est hébergée par des connaissances arabes. Je ne connais pas l'adresse... Un quart d'heure plus tard, je reçois un coup de fil, c'est Nathalie, elle est en pleurs et me dit « mon bébé est en train de naître, il est bleu, il est mort ». Je me précipite à la voiture et me rends au logement de Nathalie qui se trouve à quelques minutes de mon lieu de travail. En arrivant, je vois une ambulance, Nathalie est à l'intérieur. Je me dirige vers un infirmier et je lui demande des nouvelles de l'enfant. Il me dit que le médecin essaye de le réanimer. Quelques instants plus tard je vois le médecin descendre les escaliers. Elle a dans les bras un petit enfant enroulé dans une couverture verte. Il est mort...

Michèle (Belgique)





Aujourd'hui, c'est probablement le jour où je peux le mieux ressentir la limite entre la vie et la mort. Cette prise de conscience que nous devons tous avoir vécu un jour, est en moi comme une boucle sans fin où se mêlent, s'enchevêtrent la joie et la tristesse d'une perte. Je pense que cela est la meilleure expérience qu'une éducatrice de rue comme moi puisse avoir vécu.

## La Vie – Un enfant est né

Ce matin au réveil, je comptais passer à la maternité Hung Vuong pour visiter l'enfant de H. C'est une fille, née vers 21h, le 25/11/2012. Elle pèse 2,67kg. H. est le nom de la maman de la petite fille. Née en 1993, elle a 19 ans. Orpheline, elle part vivre à Saigon dès l'âge de 10 ans. Au début elle survit en faisant des travaux divers : plongeuse, aide cuisinière, distributeur de journaux... Par après, elle rencontre et fait la connaissance de T. Ils vivent en couple, comme mari et femme. Quand elle est enceinte de lui, T. la quitte dès le cinquième mois de sa grossesse. Depuis lors, H. va vivre dans la rue. Le jour, elle erre dans les parcs, et à la nuit tombée elle marche vers la Gare de l'Est pour chercher un lieu de refuge pour passer la nuit... Ainsi allait sa vie jusqu'au jour où nous l'avons rencontrée.

Je travaille dans un groupe indépendant, nommé groupe des Travailleurs de Rue Cày Mai. Parmi nous, il y a des éducateurs sociaux, mais aussi des volontaires et des étudiants en sociologie ou des travailleurs sociaux. Nos activités visent principalement à aider, à informer sur le HIV / AIDS, STIs, sur les conditions d'accouchement, sur l'hygiène sexuelle, et, plus généralement, sur le savoir vivre pour les jeunes des rues qui vivent dans les parcs, les gares, et les marchés... et spécialement pour les jeunes femmes enceintes ou ayant des enfants.

Nous avons rencontré H. dans le parc P.L et l'avons aidée à trouver un logement, à manger et aussi à régler les frais liés aux consultations prénatales jusqu'à son accouchement. Pendant le séjour de H. dans la maison que nous avons louée pour elle, nous lui avons appris des savoir-vivre et nous l'avons encouragée à lire des ouvrages portant sur la maternité et les enfants.

Ce matin, je rends visite à H. à l'hôpital. Elle me regarde gaiement - « Je me sens mieux, Sister ! ». La voyant sourire ainsi, je me sens aussi quelque peu contaminée par son bonheur !

Franchement, je ne peux pas me rappeler le nombre de nouveaux-nés de ces filles « poussières de la vie » qui sont passés dans mes bras depuis que j'ai

commencé ce travail... Il se peut que le nombre dépasse les 200 ??? Combien de fêtes d'un mois et d'un an auxquelles j'ai été conviée ... je ne puis m'en souvenir avec précision !

Ainsi me suis-je sentie comme en train de vivre le bonheur et la quiétude quand j'entendais H. parler de son enfant avec cet air de satisfaction. Je me souviens encore de mes mots et conseils pendant un moment de partage « Ta vie a été solitaire jusqu'à présent, mais maintenant tu as ton enfant, tu dois essayer de le nourrir, de ne pas le laisser vivre la même situation que toi, sa mère. Au moins, ta fille, dans cette vie, a une personne proche, c'est toi, c'est toi sa maman. » Et maintenant, la voyant bien ainsi, je me sens rassurée, surtout quand je lui ai remis son enfant pour qu'elle le chérisse dans ses bras maternels. Depuis hier soir, elle n'a pas osé prendre son enfant tellement cet être lui paraissait minuscule ! Maintenant H. ne doit plus se soucier des frais pour son enfant, des frais de logement et d'alimentation. N'a-t-elle pas une famille ? Elle nous a Nous !

Je soulève son enfant ... depuis hier, personne, ni H., ni L., l'assistante sociale de mon groupe, n'ont osé soulever l'enfant, car toutes les deux devaient se sentir inexpérimentées. Le bébé pleurait de toute sa force car il avait faim, peut-être parce que sa maman n'osait pas encore lui donner le sein. Alors j'ai donné un biberon au bébé. J'ai montré à la mère comment nourrir son enfant, lui montrant même comment elle pouvait taper légèrement sur le dos du bébé afin de faire bien passer le lait qu'elle venait de lui donner. Je lui ai donné des tas de conseils, sans oublier d'ajouter : « rien ne vaut le lait maternel ». De plus, grâce au lait maternel, H. ne devrait plus dépenser d'argent pour acheter du lait industriel quand nous ne serons plus là pour l'aider.

Après avoir arrangé tout pour H. à l'hôpital, je m'encours vite pour aller aider une autre fille qui s'appelle aussi H. Celle-ci ne se trouve pas dans un hôpital, mais aux pompes funèbres TD qui se trouvent rue Truong Chinh, dans la commune de Tân Binh.

## La Perte – un enfant nous a quittés

Son prénom est P. Il vient d'avoir 16 mois. P. est le deuxième enfant d'un couple de jeunes de la rue que j'ai eu l'occasion de connaître depuis la naissance de leur premier enfant, début 2005. Nous les avons suivis au cours de ces années pleines de vicissitudes.

Je me remémore la mi-mars de cette année. J'ai été tellement surprise quand il y a eu cet appel de la maman de P. Elle disait que son enfant était aux urgences à l'hôpital Nhi Dong I à cause

d'une commotion cérébrale. Il y a une semaine, l'enfant est tombé du lit, la tête sur le sol. Pensant qu'il n'avait rien, H. ne l'a pas amené à l'hôpital. Une semaine plus tard, P. s'évanouit. Je rassure la jeune maman et cours à l'hôpital. Voyant l'enfant respirer à peine parmi un tas de fils, je prie pour que l'enfant soit bien soigné et soit vite rétabli. Mes vœux sont exaucés. L'enfant est en bonne santé, et les médecins lui permettent de quitter l'hôpital après une longue période d'observation.

Le temps passe. Ce matin, sur le chemin vers l'hôpital Hung Vuong pour rendre visite à un nouveau-né, je reçois un message de H. sur mon GSM : «Sister ! Mon enfant est mort !» . Je suis restée figée... «Comment, quoi ? »

Je cours jusqu'à la morgue. H. et son mari n'étaient pas là, sans doute occupés à régler les paperasses pour l'incinération. Quand je suis entrée, l'image qui m'a été imposée fut d'une tristesse infinie ! Le corps de l'enfant se trouvait voilé sur une table, d'un côté ses vêtements contenus dans un sac, et, vers l'avant de la table, un vase avec une fleur blanche de chrysanthèmes. A côté de la table, sur un tabouret en plastique, un bol de riz servant à y planter les bâtons d'encens. Au loin... un homme montait les planches qui serviront de cercueil au jeune défunt. Je lui demande : « Est-ce pour le petit ? » - Oui, dit-il. Je reste à côté du corps du petit P. et prie intérieurement pour lui. Il devait avoir froid. Je me hâte d'appeler H. et son mari pour que le couple soit de retour aux côtés du jeune défunt. Qu'il ne soit pas seul à cet instant. H. arrive en pleurant. Je l'enlace, la console. Elle dit : « J'ai encore des proches, mais personne ne fait attention à moi, ni à mon enfant. Même pas mon père. Quand il a appris que mon enfant est mort, il a simplement dit : « Je te l'ai déjà dit ... il fallait le faire adopter, mais tu ne m'as pas écouté... ». Et c'est tout, il ne disait plus rien après ça. Je suis tellement triste, Sister ! Pourquoi ma famille ne m'aide pas, alors que les autres comme vous avez tellement fait pour moi ? Ma famille veut bien aider les autres, mais pas moi.

« Sister ! Là où il va, y a-t-il quelqu'un pour l'allaiter ? » « Sister ! Est-ce que mon Fils peut aller au Paradis ? » « Sister ! Comment faire pour fermer ses yeux ? » «Sister ! Nous n'avons plus que cent mille Dong, que faire ? » Et encore bien d'autres questions... toutes commençant par « Sister ».

Pendant que H. parlait et passait sa main sur les yeux de P., l'enfant a fini par fermer ses yeux. P. est placé dans le cercueil pour la cérémonie d'obsèques. H. se tourne vers moi : « Sister! Pourquoi il n'y a pas de moine pour lui faire des prières ? ». Je ne savais pas trop comment répondre. Je n'allais pas lui répondre « parce que vous n'avez pas d'argent, en général les moines sont payés pour prier... ». Cependant, une femme debout quelques mètres plus loin, répond à ma place : «Pas besoin de prière pour les enfants en bas âge, seuls les adultes en ont besoin ». Tant mieux alors... pour les personnes pauvres comme nous !

Avant de fermer le cercueil, H. se rappelle soudainement qu'elle a oublié le biberon du bébé défunt « afin qu'il puisse boire du lait là-haut... ». Son mari est alors allé chercher un biberon pour le placer dans le cercueil. Après m'être assurée du bon déroulement des obsèques, je repars.

Aujourd'hui, des émotions contradictoires se sont emparées de moi. Du bonheur, je passe aux larmes. Un don reçu avec joie, une perte qui m'écoeure. Un bébé naît, aussitôt un autre nous quitte. Deux enfants, deux situations, deux petits morceaux de vie sont apparus au cours d'une même journée de ma vie, me laissant vivre deux sentiments complètement différents.... C'est cela la vie ! Qui suis-je ? Comment me positionner? Que puis-je faire dans cette situation? ... Trop de questions trottent dans ma tête...

Luong Hong Loan (Vietnam)





Ce matin sur le chemin vers l'hôpital Hung Vuong,  
je reçois un message:  
« Sister ! Mon enfant est mort ! »



Quand je suis entrée, l'image qui m'a été imposée  
fut d'une tristesse infinie ! Le corps de l'enfant se  
trouvait voilé sur une table, d'un côté ses vêtements  
contenus dans un sac, et, vers l'avant de la table,  
un vase avec une fleur blanche de chrysanthèmes.



A côté de la table, sur un tabouret en plastique, un  
bol de riz servant à y planter les bâtons d'encens.



« Sister! Là où il va, y'a-t-il quelqu'un pour  
l'allaiter ? »



« Sister !  
Est-ce que mon fils peut aller au paradis ? »



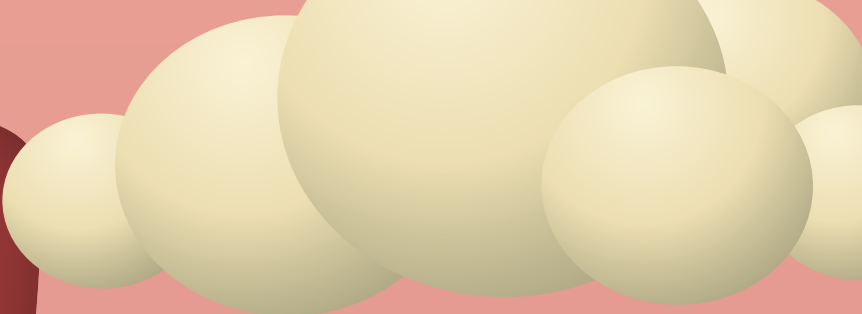
« Sister ! Comment faire pour fermer ses yeux ? »

## SOLIDARITÉ (lien avec l'équipe, entre associations) :



Face à une trop fréquente absence de reconnaissance du travail de rue et aux dures réalités dont les travailleurs sociaux de rue sont les témoins quotidiens, la solidarité constitue un enjeu majeur de leur mobilisation et de leur motivation. Le travail en équipe, la possibilité de débriefer une situation, de parler avec d'autres des situations rencontrées permet de sortir les travailleurs de rue de leur isolement. La collaboration avec d'autres organisations, institutions, au contact des personnes en situation de rue est également essentielle pour une circulation des informations et un accompagnement pluridisciplinaire efficace. Cependant, il reste encore parfois à convaincre ces partenaires du bien-fondé de l'action des travailleurs de rue ...





D'autres organisations disent que les travailleurs de terrain distribuent de la nourriture mais le CPCS ne fait pas ça.

Kalash Rawal (Népal)

La plupart des gens reconnaissent le bien-fondé de ce type d'ONG s'occupant d'enfants dans le besoin car nous ne faisons pas d'argent sur le dos des enfants à travers des trafics ou la vente d'enfants. (...) Sur le terrain, on entend parfois des questions sur notre motivation (pourquoi vous occupez-vous de ces enfants ?) et nos actions (que faites-vous avec ces enfants ? prenez-vous réellement soin d'eux ou n'est-ce qu'un prétexte pour faire de l'argent ?). Nous organisons de nombreux ateliers de sensibilisation à la rue, au programme de travail de rue.

Shyam Krishna Shrestha (Népal)

Nous travaillons en coordination avec le public, les politiques, la police, les clubs locaux, les ONG locales, les OING et l'Etat. Tous ces acteurs nous aident. Nous faisons parfois face à des difficultés car certaines personnes ne comprennent pas le programme et s'éloignent mais nous finissons par les convaincre.

Nawaraj Pokharel (Népal)



Il y a deux ans, nous avons un programme d'interaction organisé avec des femmes et des enfants. Je participais à travers le CPCS, mais il y avait aussi des représentants d'organisations gouvernementales, la police, des représentants de la société civile, des femmes et des enfants en situation de rue. Il y avait au départ beaucoup de distance entre tout ce monde, la police et les personnes en situation de rue se percevaient comme des ennemis. Le but de ce programme était de travailler ensemble pour une évolution positive des mentalités. En cas de comportements incorrects, il y avait des tensions entre la police et les enfants des rues. Les enfants étaient dans une condition très critique, l'ambiance était plutôt mauvaise, avec des préjugés, même au sein des organisations sociales.

Les leaders de la société civile et les politiques ou encore la police utilisaient ces enfants des rues qui étaient toujours dans une position de démonstration politique. Les enfants étaient contents de se battre, lançaient des pierres sur la police. Les gens avaient peur des enfants.

La police contrôlait les enfants sans raison, les arrêtait et détenait pendant deux ou trois jours et leur ordonnait de laver des vêtements, de nettoyer des toilettes, de s'occuper du jardin... Puis, les enfants étaient relâchés. Les enfants voyaient donc la police comme un ennemi. J'ai le sentiment que le programme d'interaction a permis des relations équilibrées entre eux. Ce programme est aussi mis en place par des organisations à 2 voire 4 reprises. Il a été difficile de faire un pont entre la police, la communauté et les enfants des rues. Après quelques réunions, une atmosphère plus propice s'est créée et a permis l'instauration de bonnes relations. Peu à peu, tout le monde a tenté de comprendre que ces enfants n'étaient pas différents des autres enfants. Progressivement, les policiers et le public ont collecté des vêtements usagés pour les enfants. La police de Ranipokhari a aussi distribué des vêtements une fois par semaine. Nous avons organisé deux ou trois fois des concours de dessin ainsi que des démonstrations de sensibilisation par le théâtre à divers endroits. Les règles étaient trop rigides pour les enfants des rues.

Ces activités ne peuvent être menées par une seule personne, une organisation. Il est nécessaire d'impliquer d'autres organisations, la société, la communauté. L'unité permet de minimiser les risques et d'éviter des problèmes avec certains enfants. Nous travaillons avec le soutien et la coopération des organismes suivants : organisations gouvernementales (CCWB, CDO, DCWB, SWC), organisations sociales (CWIN,

VOC, SARAH, SATHA, BALBATABARAN), leaders (qui donnent des suggestions et des conseils).

Des défis majeurs et des problèmes apparaissent durant la gestion:

- une approche sociale à l'égard des enfants qui est toujours négative, un travail fait pour avoir de l'argent mais pour le bénéfice des enfants. Il y a 10 ans, il y avait un refuge à Kalanki où les enfants venaient généralement passer la nuit pour prendre du repos. Sur la route allant au refuge, nous interpellions le public pour qu'ils passent par la même route mais les gens nous ont ignorés.

- organisations gouvernementales et police : deux garçons ont été arrêtés par la police à Balambu il y a deux ans et détenus sans raison. J'ai reçu des informations des policiers, les enfants n'ayant pas commis de crime. En raison de ces situations, nous rendons souvent visite au bureau de police.

Bijesh Shrestha (Népal)

Il y a trois ans, nous rencontrions des officiels du gouvernement à propos de la consommation de colle et de substances chez les enfants des rues. Ils avaient une attitude positive envers nous au début mais ils nous ont ensuite demandé d'accepter un document conceptuel sur le problème des enfants des rues à Kathmandu. Nous avons présenté ce document en tentant d'être clairs, mais le gouvernement a prétendu avoir d'autres priorités et ne nous a pas écoutés. Ils nous ont également dit qu'ils n'avaient aucune tolérance à l'égard des enfants des rues se trouvant dans la capitale et que la solution du problème devait venir des ONG. Les officiels du gouvernement et les fonctionnaires ont posé des questions sur le nombre d'enfants des rues dans la ville et ont blâmé l'organisation.

(...) Dans certains cas, les officiels du gouvernement ont trouvé très positif et nous ont demandé quelle était notre proposition pour résoudre le problème des enfants des rues et ce qui devrait être fait du côté du gouvernement. Selon lui, les ONG sont responsables de la résolution du problème. Il y a quelques années, j'ai participé à une réunion d'ONG qui débattaient de NFE en lien avec les enfants. Je leur ai proposé de parler des enfants des rues et de leur éducation informelle mais les participants n'étaient pas convaincus de mon idée de fournir une éducation aux enfants des rues. Ils se concentraient sur une éducation générale pour ces enfants.



Un jour, j'ai rencontré un membre d'un club intéressé à travailler avec un travailleur de terrain pour résoudre le problème des enfants des rues. Il m'a dit que ledit club s'impliquait avec des travailleurs sociaux pour résoudre le problème des enfants des rues et fournissait un programme de sensibilisation aux enfants des rues dans sa localité. Par la suite, il ne donna plus aucune nouvelle, ne répondait plus au téléphone.

En allant sur le terrain, auprès des communautés, on comprend mieux cette société particulière que nous visitons plus rapidement et nous pouvons collecter plus d'informations de personnes différentes et voir la réalité vécue par ces enfants.

Je parle souvent avec les médias qui abordent la question de l'existence des enfants des rues dans la ville et le nombre d'ONG s'occupant d'eux. Mais les médias disent aussi que rien n'a été fait pour ces enfants et que le problème persiste. Ces médias ont une vision négative des ONG et de leurs pratiques.

La police et le personnel de sécurité en interaction avec les travailleurs sociaux commentent sur la situation des enfants des rues et des efforts des organisations. Les ONG ont la solution pour sauver les enfants habitant dans les rues.

Arjun mohan Bhattarai (Népal)

La journée avait mal commencé. L'équipe n'arrivait pas à se mettre d'accord, notamment sur les membres qui devraient participer à une mission dans un quartier de Thessaloniki devenu un ghetto de Roms, où la consommation de drogue était monnaie courante. Dès le début, les hommes ont refusé que les femmes participent à cette intervention, car ils jugeaient le quartier trop dangereux. Bien sûr, les femmes n'étaient pas d'accord, ce qui a causé une atmosphère très tendue. Ce n'est pas évident d'être une femme dans ce métier, notamment lorsque l'on travaille sur les problèmes de drogue, car les usagers sont généralement des hommes. De plus, les femmes qui prennent de la drogue sont souvent stigmatisées et considérées comme des objets à exploiter. Ce contexte influence les travailleurs hommes. Ils ressentent le besoin de protéger leurs collègues femmes, ce qui crée un déséquilibre dans les rapports. En tant que femme, on doit constamment prouver que l'on peut tenir des fonctions plus importantes qu'un simple rôle de « renfort » ou de spectateur passif. C'est ce qui me traversait l'esprit pendant la querelle. Fort heureusement, ces pensées et la colère que je ressentais à l'égard de mes collègues hommes se sont dissipées lors de l'intervention qui a suivie. Si l'on commence à essayer de prouver sa valeur constamment, on finit par perdre de vue son objectif premier. Il a fallu apaiser les tensions afin de pouvoir reprendre le travail. Sur le terrain, le travail d'équipe est très important. On a besoin de se sentir en confiance et en sécurité au sein de son équipe, sinon on ne peut rien faire. Par chance, on a pu se réconcilier et avancer. Notre équipe a traversé quelques épreuves. Comme nous venons tous de milieux différents et que nous avons nos propres perceptions et positions, les confrontations sont inévitables, mais nous faisons en sorte de concilier nos différences et d'intégrer et de mettre à profit nos singularités dans notre quotidien. Tout comme une famille peut être en désaccord ou en conflit de temps en temps, sans pour autant se désunir, nous ne pouvons pas ignorer le fait que nous sommes une équipe.

Nana Michalopoulou et Yannis Eminides (Grèce)

En général, je dirais que ça va bien, je me sens bien, je suis relativement à l'aise. J'ai hâte à la prochaine réunion d'équipe pour connaître les premières impressions des autres travailleurs de rue.

(...) Mardi 15 octobre 1985 Réunion d'équipe en soirée (...) Cette réunion me fait du bien, me permet de relaxer et d'avoir le feeling des autres.

Monic Poliquin, « Les tout débuts du travail de rue se ressemblent-ils tous ? Pour tous ? » (Québec)



Notre travail ne se limite pas aux déplacements dans la rue ; nous devons également prendre en compte le domicile des enfants et la situation des familles. Récemment, alors qu'il jouait devant sa maison, un enfant a été blessé par une voiture qui passait là. Les voisins, qui connaissaient les conditions de vie du garçon, se sont sentis obligés de solliciter l'intervention du juge des enfants. Celui-ci a alors contacté les services sociaux qui ont ensuite demandé à l'équipe de travailleurs de rue d'ARSIS de se rendre au domicile des parents. Les enfants avaient été aperçus dans les rues de la ville un an auparavant, et nous avons incité la famille à inscrire les deux aînés à l'école. Comme nous connaissions déjà cette famille, notre visite, et celle du représentant des services sociaux, était considérée comme une « extension normale » de notre travail avec eux. Les parents n'ont pas pris cette visite de manière très positive. À la vue des conditions de vie précaire de la famille, le travailleur social a évoqué la possibilité d'éloigner les enfants de leurs parents. La mère s'est énervée et a avoué ne pas comprendre les raisons de cette intervention. Elle a expliqué qu'elle aimait ses enfants et qu'il n'était pas rare que des enfants se blessent en jouant dehors. Le travailleur social, lui, a vu quatre enfants évoluer dans un appartement sale et jouer dans une cour jonchée de morceaux de ferraille, ainsi que des parents qui criaient en bulgare combien ils les aimaient. D'un autre côté, les parents voyaient un inconnu les « menacer » de leur retirer la garde de leurs enfants. L'équipe de travailleurs de rue, en revanche, voyait d'un côté une famille qui avait fait en sorte d'améliorer la condition de vie de leurs enfants. Cela faisait un an qu'ils étaient inscrits à l'école, et les deux aînés étaient désormais propres et soignés, du fait de leur entrée à l'école. Et surtout, ces enfants ne passaient plus leur temps dans la rue à travailler, mais dans une salle de classe avec d'autres élèves de leur âge. D'un autre côté, notre équipe voyait un travailleur social qui essayait de prendre la meilleure décision concernant le cadet, comme la loi l'exige.

On s'est mis à tenir le rôle d'intermédiaire entre la famille et le travailleur social. En tant qu'équipe de travailleurs de rue, et comme nous connaissions la famille du fait de nos visites régulières, nous avons essayé d'expliquer qu'aimer ses enfants ne se limitait pas à répondre à leurs besoins les plus élémentaires (un toit, de la nourriture, des vêtements...). Les parents ont pu parler aisément des difficultés qu'ils rencontraient, et notre équipe a essayé de proposer des solutions à leurs problèmes. Nous avons pris le relais et trouvé un enseignant qui pourrait se rendre au domicile des enfants pour les aider à faire leurs devoirs, car aucun des parents n'en était capable. Nous avons rencontré le directeur de l'école ainsi que les professeurs des enfants pour pouvoir suivre leurs progrès et évoquer leurs problèmes au sein de leur famille. Nous avons aidé les parents avec les visites médicales, en les accompagnant à l'hôpital afin que les enfants puissent faire les examens et recevoir les vaccins nécessaires. Nous les avons aidés à résoudre les difficultés administratives qu'ils rencontraient, car ils ne possédaient pas tous les documents et certificats requis. Enfin, nous avons cherché un technicien compétent capable de remédier aux problèmes de sécurité constatés dans la maison des parents.

Nous avons utilisé un guide d'entretien semi-directif contenant des questions concernant la citoyenneté, la ville natale, l'âge, le sexe, le nombre d'enfants, les raisons de leur venue à Bergen, leurs moyens de transport et d'hébergement dans la ville, les besoins spécifiques, etc. Nous avons passé deux semaines à travailler activement sur le terrain afin de rencontrer le groupe cible, de recueillir des informations et de comprendre leur situation. Quatre travailleurs de terrain au total étaient impliqués, mais la majorité de l'enquête a été faite par une personne roumaine et un travailleur de rue expérimenté. Nous nous rendions toujours sur le site par deux. Les travailleurs de terrain venaient de différents milieux et parlaient anglais, allemand, espagnol, italien, roumain et hongrois, en plus du norvégien.

L'enquête a été réclamée par les autorités publiques locales. L'objectif était de recueillir davantage d'informations sur le groupe cible dans le but de développer une coopération entre la ville de Bergen et une ville/région de Roumanie pour étudier la population minoritaire, à savoir la communauté rom. Pendant l'enquête, nous étions en contact avec une employée de l'administration de la commune de Bergen, qui nous a emmenés sur le terrain. Elle était également chargée de prendre les mesures nécessaires après la complétion de l'enquête.

La présence d'une personne parlant le roumain et le hongrois était cruciale. De plus, elle connaissait bien la culture roumaine. Elle n'était pas formée au travail social ni au travail dans des structures existantes, et elle devait donc collaborer avec un travailleur de rue expérimenté. L'idéal aurait été de s'associer à une personne venant du milieu rom roumain, mais ce n'était pas possible au moment du déroulement de l'enquête. Nous n'avons pas impliqué le groupe cible dans nos démarches, préparations et évaluations, car nous avions très peu d'informations concernant ce groupe et aucun réseau officiel n'existait au sein de la population rom de notre ville. Nous devions également collaborer avec les hommes politiques et les autorités administratives de la ville.

Camilla Fonnes Haaland (Norvège)

Lorsque j'ai commencé mon travail en tant que travailleur social de rue, j'ai débuté dans une fonction que je ne connaissais que très peu et dans une commune que je ne connaissais pas du tout. Plusieurs difficultés se sont alors présentées à moi. Outre le fait que je devais me former en termes de méthodologie du travail social de rue, j'ai dû me positionner en tant qu'observateur afin de comprendre les différents enjeux sociaux, économiques et culturels auxquels était confronté le public bénéficiaire avec lequel j'allais être amené à travailler.

Après plusieurs lectures, j'ai utilisé un outil développé par notre association, la cartographie, afin de rencontrer les différents acteurs de terrain présents sur notre zone d'action travaillant avec notre public cible. Ces différentes rencontres m'ont permis de me faire connaître en tant que nouveau travailleur social de rue, de présenter notre service ainsi que mon action mais aussi d'établir une relation de confiance interprofessionnelle dépassant le cadre institutionnel pour passer à la relation entre personnes. Cette relation a peu à peu permis de me faire connaître et reconnaître par ces acteurs et ensuite d'entrer en relation avec leurs publics. Les relais de personne à personne ont également pu être établis. Une fois ces contacts établis et cette relation nouée, l'importance de nourrir cette relation par notre présence, notre visibilité, m'a sauté aux yeux. En effet, c'est en passant et repassant dans les différents lieux, chez les différents acteurs et personnes ressources

que nous, en tant que travailleurs sociaux de rue, allons et continuerons à être connus, reconnus, acceptés, légitimés.

Petit à petit, grâce à ces moments formels ou informels de rencontre, je me rends compte que je me crée ma place dans le paysage associatif de la commune. Grâce aux rencontres avec les acteurs, ceux-ci me font rencontrer leurs publics, m'expliquent leurs visions de leur travail. Le public commence également à me reconnaître grâce à mes passages dans les associations, maisons de quartier, écoles, lieux stratégiques, et commence à m'interpeler pour savoir simplement qui je suis car je ne fais pas partie du quartier, parce qu'ils m'ont vu traîner avec mon sac à dos, parce qu'on leur a dit qu'il y avait un travailleur de rue ...

Ces rencontres restent pour l'instant de la simple demande d'information, de prévention ou de relais, que je peux effectuer grâce au travail expliqué précédemment, et qui constitue une première étape. D'autres sont encore dans une phase de test car ils savaient la confiance qu'il pouvaient placer en mon prédécesseur mais pas encore celle qu'ils peuvent m'accorder. Je crois que ce n'est qu'en continuant à être présent et disponible aux moments prévus, c'est-à-dire quand ils savent et donc s'attendent à me voir, que j'obtiendrai une certaine légitimité dans mon travail et auprès du public.

Olivier Bernard (Belgique)



# RESILIENCE, EMPOWERMENT

(développement du pouvoir  
d'agir) :

Le développement du pouvoir d'agir (« empowerment ») des personnes en situation de rue, à travers l'accompagnement et le soutien apporté par les travailleurs de terrain, est la voie pour qu'elles sortent du cercle de la rue, de la pauvreté, de l'exclusion et des discriminations. Faire de ses origines un atout, revoir d'anciens jeunes accompagnés qui s'en sont sortis, savoir qu'ils sont sur la bonne voie, est essentiel à la motivation des travailleurs sociaux de rue. C'est la meilleure reconnaissance de l'utilité et la nécessité de leur présence sur le terrain et l'illustration qu'ils ont joué (et continuent peut-être à jouer) un rôle clé dans la vie de ces personnes. Cependant, il reste encore parfois à convaincre ces partenaires du bien-fondé de l'action des travailleurs de rue ...

## 🌀 Renversement de situation, apporter quelque chose de nouveau

Je suis née en Albanie, mais je vis en Grèce depuis que j'ai quatre ans. Même si certains disent que mes origines albanaises sont sans intérêt, en fait, c'est ce qui m'a ouvert les portes du travail social. J'ai étudié la sociologie à l'université de l'Égée, dans la ville de Mytilène, et ai été diplômée en 2010. Une fois mon diplôme en poche, j'ai commencé à chercher un travail en lien avec mes études. Après beaucoup d'effort, j'ai enfin pu décrocher un contrat de cinq mois avec l'ONG ARSIS pour lequel la connaissance de l'albanais était obligatoire. Grâce à ma seconde nationalité, je peux désormais partager quelques-unes de mes expériences avec les lecteurs.

Maria-Monica (Grèce)

## 🌀 Petits rayons de soleil, moments de grâce

Dans le quartier de Balaju, il y avait un garçon nommé Shakti Rai qui se droguait depuis trois ou quatre ans. Il consommait du GAJA, TT, Tab et des cigarettes. Quand je l'ai rencontré, j'ai tenté de le convaincre des effets nuisibles des drogues et il était prêt à venir au Centre de Jour de Balaju. Il apprit à conduire et a obtenu son permis. Il est aujourd'hui indépendant.

Kalash Rawal (Népal)

En raison du travail avec les enfants, nous acceptons les menaces et les insultes. Il y a davantage de stress dans ce travail mais plus de joie aussi.

Salikram Archarya (Népal)

53

Quand je suis arrivée en Grèce, ma famille et moi pensions que l'on n'arriverait pas à s'adapter à ce nouvel environnement. Non seulement il nous fallait apprendre la langue, mais aussi trouver une maison et un travail pour survivre. Heureusement, ma famille a eu de la chance, car après de nombreuses années de vicissitudes et d'efforts soutenus, nous avons réussi à vivre correctement dans un pays étranger. En tant qu'immigrée, j'ai connu bien des situations similaires à celles rencontrées par les enfants que je côtoie dans mon travail. Je me dis souvent que ma vie aurait été plus simple si quelqu'un était venu me voir au début pour me demander si ma famille et moi avions besoin de quoi que ce soit. Je suis fière de faire partie de l'équipe de travailleurs de rue d'ARSIS, et d'être désormais de ceux qui aident les enfants à se reconstruire. En conclusion, j'aimerais aussi dire que même si le travail semble difficile au début, au bout de quatre mois, ce n'est pas plus compliqué que de discuter avec ses frères et sœurs.

Maria Monica (Grèce)

Léa est une fille de 23 ans que j'ai accompagnée dans le cadre de sa formation professionnelle et sa recherche de logement. Elle fréquentait peu ou pas les structures dévolues aux jeunes sur le quartier, cependant elle avait des activités sportives et associatives en dehors.

Au cours d'un de mes temps de travail de rue, je la croise avec quelques-unes de ses copines que je n'avais jamais vues auparavant. Nous discutons un moment et Léa me fait part de son envie de mettre en place un tournoi de foot féminin sur le quartier avec ses copines. Elle me demande de l'aide pour la mise en place de cette action puisque pour elle je suis la personne la plus à même de faciliter ses démarches sur cette organisation. L'idée me paraît intéressante et j'y vois l'opportunité de nouer plus de liens avec ces autres jeunes filles. Cependant, je leur propose de se mettre en lien avec l'animateur jeune du quartier qui de son côté a du mal à entrer en contact avec les filles du quartier. En effet, ces dernières ne fréquentent pas le local jeunes et sont peu présentes sur l'espace public.

Le montage du projet s'est donc fait en partenariat. Il a été l'occasion de mettre en lumière les envies, les besoins et la capacité de mobilisation des jeunes filles du quartier, qui ont été nombreuses à s'associer à cette journée. Ce moment a réuni des filles d'autres quartiers de Saint-Nazaire et a créé l'espace d'une journée un temps festif puisque le tournoi s'est déroulé en plein milieu du quartier.

Suite à ce moment, j'ai non seulement pu accompagner certaines de ces filles en individuel mais elles ont aussi repéré l'animateur jeune comme un facilitateur à la construction de leur projet. Effectivement, à la rentrée suivante, elles ont souhaité mettre en place un cours de hip hop qui a été par la suite intégré aux activités de la maison de quartier et ouvert à d'autres participants.

Cela fait aujourd'hui trois ans que cette rencontre a eu lieu, le tournoi de foot féminin s'est déroulé chaque année le premier dimanche de juillet. Il a été, à chaque édition, un moment de rassemblement pour les habitants et l'occasion pour des habitants de Saint-Nazaire de découvrir ce quartier plus souvent cité pour des faits de délinquance.

Les deux premières éditions ont été accompagnées et soutenues par les animateurs jeunes et les éducateurs de prévention spécialisée. L'idée a été de guider au mieux les jeunes filles sur les démarches administratives, la sollicitation de partenaires et les points essentiels d'organisation d'une telle manifestation. En parallèle, les jeunes filles ont créé leur association nommée « So 'cœur » afin que les fonds récoltés puissent servir à une organisation plus autonome des rencontres à venir. C'est donc le 7 juillet 2013 que « So 'cœur » tiendra seule les rênes du tournoi de foot féminin sur le quartier du Petit Caporal. Seule mais sous le regard bienveillant et la participation de tous ceux qui ont permis à ces jeunes filles d'être à l'origine d'un événement attendu par tous sur leur quartier.

Karine Josse (France)





Norman est l'un des (anciens) consommateurs d'héroïne avec qui je travaille. Il traîne toujours dans le même coin. Norman est toujours prêt à discuter de choses sérieuses, mais aussi à rigoler. Il y a de cela quelques années, il a renoncé à ses mauvais penchants au profit de trois doses sordides de méthadone journalière. Au fil du temps, Norman a su reconnaître la triste réalité de cette dépendance subventionnée par l'état, moins chère, moins fun, moins illégale, mais tout aussi dangereuse. Ce n'était pas la seule drogue que Norman appréciait. Il buvait beaucoup et ça devenait un véritable problème. Norman en était conscient et on en a beaucoup parlé au fil des années. Un jour, Norman est allé chez le médecin pour se plaindre de maux de ventre et de souffle court. Le médecin lui a lancé qu'il mourrait s'il n'arrêtait pas de boire. Norman a été si stupéfait qu'il n'a même pas demandé au médecin ce qu'il devait faire. Il s'est simplement levé et est parti. Évidemment, cette nouvelle a complètement bouleversé Norman qui s'est juré sérieusement d'arrêter de boire et de mener une vie plus saine. J'étais très honoré d'être présent lorsqu'il a fait ce serment. Devant moi se tenait un Norman fier et lucide, avec un soda à la main. Il ne voulait pas être assisté par qui que ce soit. Il allait s'en sortir tout seul. Il allait affronter la peur et l'état de manque. Je lui ai conseillé de se faire accompagner par un professionnel. Je lui ai dit que j'allais l'aider à trouver une personne compétente, que je serais à ses côtés pendant le sevrage, jusqu'à la fin. Mais Norman était têtu et déterminé.

Il a tenu sa promesse plus longtemps qu'il ne l'avait lui-même imaginé. Il ne touchait pas à l'alcool, mais était entouré de ses amis

constamment ivres. Pendant la période de sevrage, chaque jour présentait son lot de tentations à résister, et je voyais qu'il était fier de lui. Norman savait sûrement autant que moi que ses douleurs, ses nausées, son agitation, ses tremblements, ses peurs et ses migraines cesseraient avec un seul verre. 85 centimes pour une bière fraîche et voir disparaître les douleurs et les envies irrésistibles qui accompagnaient chaque journée d'abstinence. Le combat de Norman dura trois semaines, ce qui est long pour lui. Le jour où il a craqué, je l'ai vu avec une bière à la main. Quand je me suis approché, il a tourné la tête de honte. Je lui ai dit de ne pas avoir honte. Que j'étais fier de lui. Qu'il avait tenu très longtemps et qu'arrêter de boire n'était pas chose facile. Et enfin, que s'il avait pu tenir si longtemps tout seul, les chances de réussite seraient encore plus grandes avec l'aide d'un professionnel. Je me souviens encore de l'intensité de son regard quand j'ai prononcé ces mots. Dans ses yeux, j'essayais de déceler un peu du courage qu'il avait trouvé grâce à nos conversations. Norman s'est levé et est parti. Je lui criais que Rome ne s'était pas faite en un jour, en espérant qu'il puisse encore m'entendre. Il s'est retourné, m'a souri, a levé le pouce et a touché son cœur de la main droite comme le font si affectivement les Arabes. Il a bu une autre gorgée de sa bière qui devait lui sembler si délicieusement douce. Il m'a crié qu'il essaierait à nouveau, avec de l'aide, mais pas tout de suite. Norman sait que je serai là quand le moment sera venu. Il sait que je serai là quand il s'en sortira, et même s'il ne s'en sort pas.

Joris Sabo (Belgium)

55

Par le biais de mes réflexions, des échanges avec mes collègues et d'autres professionnels, et la rencontre réelle quotidienne avec « les gens », j'ai pu réfléchir à ce que doit être un éducateur de rue et ce à quoi il doit être attentif pour ne pas être un "berger" qui guide son "troupeau" sur le bon chemin.

L'éducateur de rue est un acteur d'éducation informelle sur le terrain. Par sa présence et ce qu'il met en place, il apporte des éléments qui peuvent contribuer à aider les jeunes à grandir.

L'éducateur de rue doit être clairvoyant sur son but éducationnel et ne pas se placer dans le versant sécuritaire. Il doit rester lucide sur son rôle de présence auprès de la population et plus spécifiquement auprès des jeunes, dont l'objectif est de créer le contact et d'entretenir une relation de confiance pour permettre d'accompagner chaque jeune dans son développement personnel tout en étant attentif à son inscription sociale car, comme l'écrit pertinemment Berthe Reymond-Rivier, « (...) (une) stricte interdépendance (...) unit la prise de conscience de soi et la prise de conscience d'autrui, l'élaboration du Moi et la reconnaissance de l'autre comme un Alter Ego. C'est au sein même du rapport avec autrui que se construit la personne. Il n'y a pas de Je sans Tu, de Moi sans Toi. » .

L'éducateur de rue est une personne supplémentaire dans l'entourage des jeunes et doit s'y inscrire en tant que partenaire. Il ne doit pas être là pour répondre aux attentes étatiques mais pour s'intéresser aux besoins et demandes de la population. Sa présence permet d'enrichir le quotidien des jeunes par le biais d'une nouvelle référence adulte et par les différentes expériences sociales, sportives, culturelles, etc. qu'il suscite.

Gaëlle (Belgique)

Pour notre travail de rue, nous avons voulu occuper, un après-midi par semaine, un local situé dans un quartier délaissé de la ville. Il s'agit d'un point de chute où nous recevons les personnes que nous croisons en rue et que nous n'avons pas pu aider directement en raison de situations complexes. Il s'agit également d'un endroit connu par les jeunes et ils savent que s'ils ne nous ont pas croisés en rue durant la semaine, ils peuvent aisément nous retrouver lors de cette permanence.

C'est lors d'un de ces après-midis qu'est né le projet «Elias», du nom d'un jeune de 19 ans qui fréquente notre AMO depuis quelques années. Si, au début, ce jeune passait surtout pour une aide individuelle, il a pris maintenant l'habitude de passer au local juste pour discuter de choses et d'autres sur le quartier, sur sa vie de jeune...

Depuis un moment, lorsque nous le croisons en rue ou lors de la permanence, nous remarquons que ce jeune est particulièrement remonté contre les pouvoirs publics qui, selon lui, ont abandonné le quartier. Il se plaint du manque d'infrastructures (plaine de jeux, activités pour les ados, local pour se réunir), de la saleté du quartier, du fait qu'il y ait une surveillance policière accrue, qu'il n'y ait rien pour les jeunes... Pour Elias, tous ces phénomènes entraînent la délinquance des plus jeunes, qui suivent l'exemple des grands car ils n'ont rien d'autre à faire que de trainer.

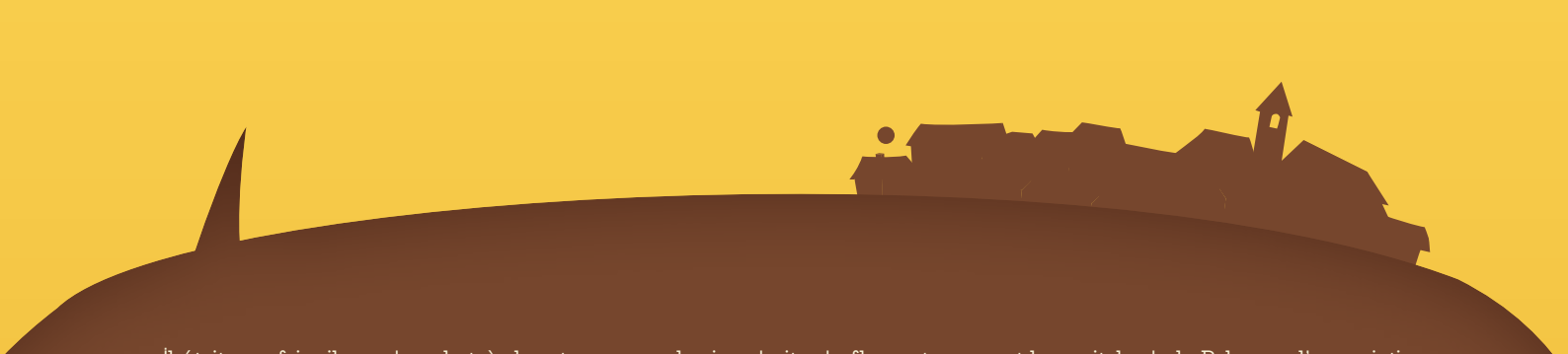
Un jour où nous le croisons en rue, nous nous posons un instant avec lui et la discussion tourne encore autour de ses doléances. Comme nous le connaissons bien, nous nous permettons une approche un peu particulière, nous lui disons bien entendre ce qu'il nous dit mais nous lui demandons ce que lui, en tant qu'habitant, il peut faire pour faire évoluer les choses puisqu'il fait le constat que rien ne bouge et que cela ne risque pas de s'arranger. Sa première réaction a été aussi sèche que le discours qu'on venait de lui tenir. Il était visiblement en colère de notre remarque et nous a rétorqué que ce n'était pas à lui ni aux habitants de faire à la place de la commune.

Quelques jours plus tard, Elias nous interpelle en rue alors que nous étions à proximité du local et nous l'invitons à nous rejoindre. Elias nous dit qu'il a bien réfléchi à la discussion de la dernière fois et qu'il est d'accord avec le fait qu'il faut agir pour pallier le manque d'offres d'activités pour les jeunes. Il nous dit alors qu'il va organiser des tournois de sport, qu'il souhaite faire une demande pour occuper un local du contrat de quartier pour les jeunes afin d'y créer des activités, projection cinéma, cours d'impro... Les idées sont nombreuses et le jeune nous semble un peu perdu au milieu de toutes ses propositions et c'est pour cela que nous lui proposons notre soutien pour l'aider à structurer son projet et de faire un accompagnement pédagogique afin de lui montrer comment établir une méthodologie de projet.

Après quelques mois de travail, les actions que ce jeune propose touchent tout un groupe de jeunes du quartier. Même si a priori notre intervention n'est pas collective, elle a une portée collective puisqu'en soutenant un jeune du quartier qui, de par sa position, a plus de légitimité que nous vis-à-vis des autres jeunes, c'est tout un ensemble, un collectif que nous parvenons à toucher.

Medhi et Christopher (Belgique)



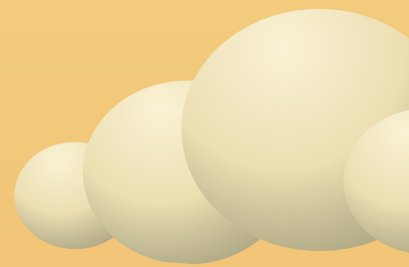


Il était une fois, il y a de cela très longtemps, sur la rive droite du fleuve traversant la capitale de la Pologne, l'association GPAS Prague North. Et dans cette association travaillaient quelques âmes courageuses qui ne craignaient pas les arrières cours et les portes sombres. Oui, bien des gens n'osaient regarder à travers ces portes, de peur de perdre quelques louis d'or, ou même leur vie ! Mais les membres de cette association ne croyaient pas en un pouvoir diabolique et surnaturel qui aurait pris au piège ces portes et ces cours. Ainsi, ils ouvrirent ces portes courageusement, avec assurance, et découvrirent des trésors. Ces pouvoirs maléfiques se révélèrent n'être que des gens ordinaires, parfois perdus, parfois déchirés par les mâchoires impitoyables de la dépendance, ou simplement incapables de retrouver le bon chemin. Parmi eux, il y avait des enfants. Les âmes courageuses de GPAS décidèrent alors de tendre la main à ces enfants et de passer du temps avec eux. Un beau jour, une idée de projet leur vint : « Visiter le monde à Varsovie ». Ensemble, ils commencèrent à explorer les coins de la ville qui rappelaient des pays ou des continents différents. Dans les livres, ils cherchaient des photos du monde entier, et ils se mirent à acquérir divers objets de contrées lointaines. Grâce à leurs connaissances et leur imagination, ils purent imaginer un désert égyptien à la place de la plage près du fleuve. Au cimetière orthodoxe de l'église flottait une ambiance russe, et sous le palmier du centre-ville, ils pouvaient respirer la brise hawaïenne. On prit de nombreuses photos de ces voyages.

Un jour, les enfants et l'âme courageuse se rendirent au zoo afin de connaître l'Afrique. Là-bas, ils trouvèrent une petite tortue. Tout d'un coup, un petit lutin s'assit sur l'épaule de l'un des garçons, et lui suggéra en murmurant de jeter la petite tortue dans la gueule du crocodile. Et le garçon s'exécuta. L'âme courageuse qui avait accompagné les enfants ce jour-là réagit rapidement en expliquant au garçon qu'il avait fait quelque chose de mal. Quand ils quittèrent le zoo, ils décidèrent d'informer le gardien du royaume des animaux que la petite tortue était en danger. Ils appelèrent les autorités et dirent : « Une petite tortue est dans la cage des crocodiles ! »

De nombreux couchers et levers de soleil passèrent. Une autre âme courageuse emmena le même groupe d'enfants au zoo. Elle avait eu vent de l'histoire de la petite tortue et des crocodiles. Ainsi, lorsqu'ils arrivèrent près de la mare où les garçons avaient trouvé la petite tortue, l'âme courageuse courut pour protéger les animaux. Mais la mare était vide. L'âme courageuse en conclut que la famille de tortues avait émigré vers des contrées plus chaudes à l'approche de l'hiver. Elle soupira de soulagement. Après une amusante balade dans le royaume des animaux, l'âme courageuse et les enfants quittèrent le zoo et décidèrent de se promener près du fleuve. En chemin, ils virent un pommier, et puisqu'ils avaient faim, ils se mirent à courir vers l'arbre pour cueillir des pommes. Quelques minutes passèrent et les enfants revinrent montrer à l'âme courageuse ce qu'ils avaient trouvé dans le pommier. C'était une tortue ! Pauvre petite bête ! Elle refusait de sortir de sa carapace, bien que les garçons (toujours sous les ordres du lutin) essayaient de la brûler et lui criaient des incantations... Des incantations d'habitude réservées aux adultes... Mais la tortue resta cachée dans sa carapace.

L'âme courageuse proposa alors d'emmener la tortue chez un docteur-sorcier qui savait soigner ce genre de créature. Les garçons acceptèrent. Le docteur-sorcier examina, ausculta et tapota la tortue, puis il dit : « C'est une tortue femelle qui a dix ans. Sa queue et sa carapace sont gelées, elle a besoin de beaucoup de soins et de chaleur. » Il ajouta que souvent, de mauvaises personnes jettent des animaux exotiques lorsqu'elles ne souhaitent plus s'en occuper. L'âme courageuse et les enfants se demandèrent quoi faire de la tortue. Ils décidèrent de la donner au roi de l'association GPAS, ce qu'ils firent aussitôt. Le roi prit bien soin de la tortue, lui donna des friandises et beaucoup d'amour. Le printemps qui suivit, alors que le roi, l'âme courageuse et les enfants naviguaient sur les eaux du Zegrze, ils se remémorèrent l'aventure de la tortue. Tout à coup, les enfants avouèrent : « Tu sais, en fait... Âme courageuse... Nous n'avions pas trouvé la tortue dans le pommier... Nous l'avions volée au zoo... »



Il y a 15 ans, Guillermo Descalzi (alors journaliste à CNN) est venu à Lima pour réaliser un document sur les enfants de la rue dans cette ville. Il avait pris contact avec notre institution et connut de près le travail que nous réalisons : dès le premier contact dans la rue, il a pu témoigner la motivation au changement, la participation au programme résidentiel, les progrès aux différentes phases pour parvenir à la réinsertion finale. Descalzi connut aussi d'autres expériences, mais d'une certaine manière il développa une sympathie pour celle de Mundo Libre. En retournant à Miami, son lieu de résidence et de travail, il s'occupa de ce qu'il considérait comme l'accomplissement du rêve de chaque enfant : connaître Disneyland. Il obtint une invitation pour tous les résidents de notre programme ! Une expérience unique et grande commençait à se développer. De notre côté, nous devions obtenir les billets d'avion et les visas, un effort évidemment important en plus de la logistique pour mobiliser 40 enfants. Le voyage et l'expérience furent un succès, tout se passa mieux qu'on ne l'espérait. Les enfants furent logés à Disneyland, ils profitèrent de toute la magie et revinrent chargés de souvenirs et émotions. On parlait encore de ce voyage quand j'ai intégré l'organisation Mundo Libre comme volontaire et il restait encore un garçon de la « génération Disney ». On pouvait encore sentir la joie quand il racontait la visite.

58

En tant que volontaire à cette époque, j'étais impliqué dans le soutien au travail de rue. Un peu plus tard, j'avais déjà gagné une place dans l'équipe et je participais surtout aux sorties. Nous travaillions beaucoup dans le centre historique de Lima, point de rencontre de la population de rue. Un après-midi, alors que je jouais avec un groupe, un jeune d'un âge incertain (16, 18 ou 20 ans) s'approcha, en état de consommation avancé. Ses vêtements, ses ongles, le contour de sa bouche et son odeur corporelle dénotaient l'usage de colle. Il ne s'était pas lavé depuis plusieurs jours. Il tremblait, un peu en raison de l'émotion et en raison de sa consommation. Il montrait mon gilet bleu, presque avec obsession. Il criait « Mundo Libre, Mundo Libre » et voulait qu'on l'accompagne quelques mètres plus loin du lieu d'où le groupe se trouvait. La situation était tendue car le jeune commençait à devenir agressif. J'ai décidé de l'accompagner. Ils étaient cinq garçons de son âge environ dont certains étaient aussi en état

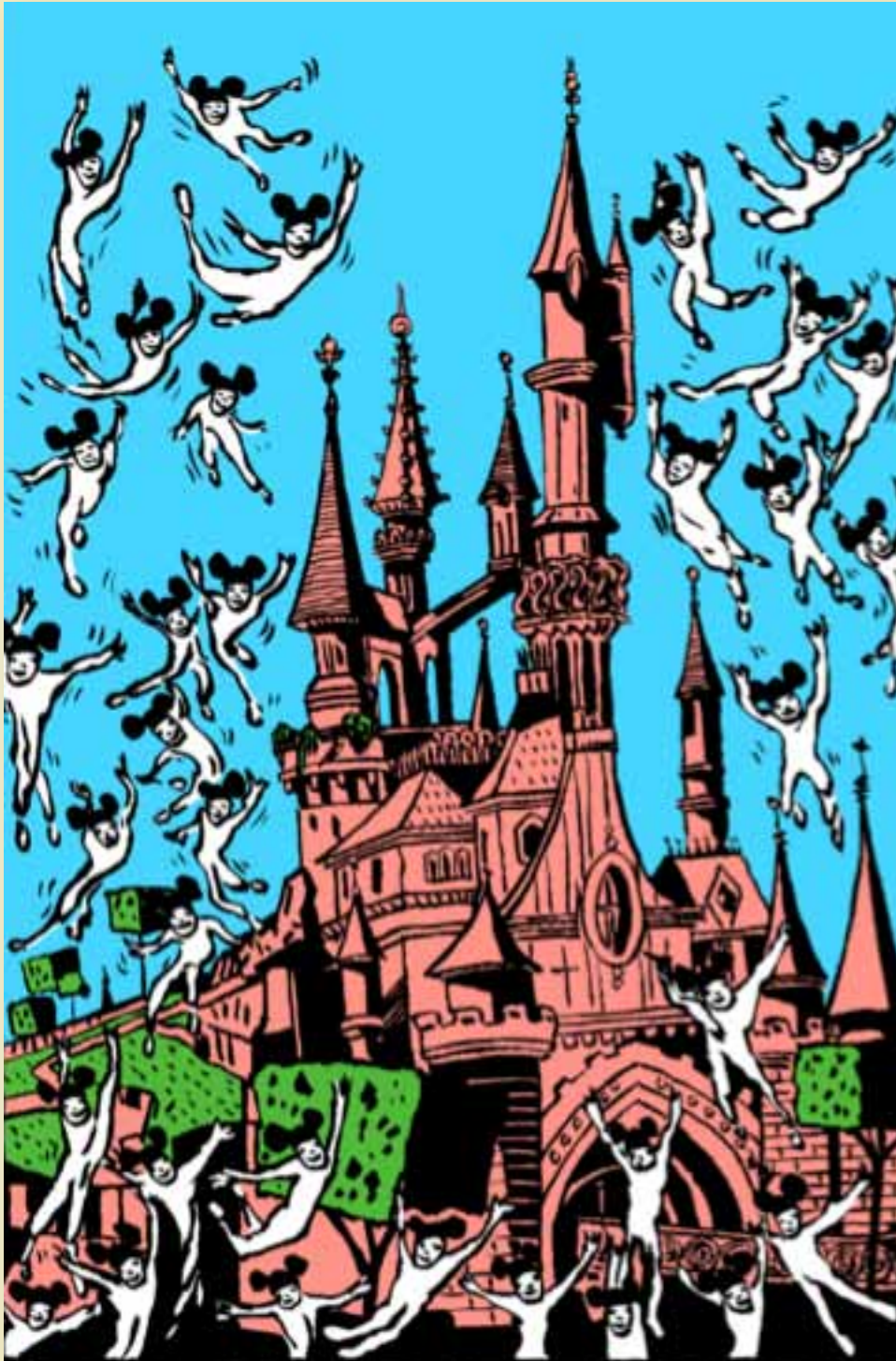
de consommation. En arrivant, le jeune se calma un peu et, enfin, on pouvait comprendre ce qu'il disait. Il me demandait de faire comprendre à ses camarades qu'il avait voyagé aux Etats-Unis et qu'il avait été avec Mickey à Disneyland. Il avait besoin que je confirme son histoire qu'il avait certainement raconté des centaines de fois et les autres se seraient moqués tout le temps. Je leur ai alors raconté qu'en effet, même si je n'étais pas là, Mundo Libre avait organisé ce voyage quelques années auparavant. Leurs visages affichaient un grand étonnement, une incrédulité, un bouleversement... Un des « leurs » avait été en dehors du pays, avait voyagé en avion aux Etats-Unis et avait connu Disneyland ! Jusqu'à maintenant, je pense au caractère surréaliste de cette révélation pour eux tous. Mon nouvel ami avait gagné une reconnaissance après je ne sais combien d'années. Son histoire avait été confirmée et, depuis lors, ses camarades le regardaient différemment. Le lendemain, je cherchai le jeune sur les photos et je parvins à l'identifier : il était très différent, un enfant avec un grand sourire et un regard transparent, un bonnet noir avec des oreilles et Mickey à côté de lui. Il a continué à vivre dans la rue, nous l'avons perdu de vue et son quartier de l'époque a été totalement modifié en raison de la construction d'une voie rapide.

Encore aujourd'hui, je me souviens de cette expérience avec tendresse. Elle m'enseigne que l'effort de laisser un petit peu d'espérance dans les cœurs fracturés des enfants vaut la peine. Elle m'enseigne que même s'ils suivent un autre chemin, ils emmènent nos mots, les embrassades, l'affection et le respect qui leur avaient été donnés. Elle m'enseigne que la rue, comme ils disent, ne paie pas. Elle me rappelle que certains rêves peuvent encore se réaliser et que, malgré les moments difficiles, on ne peut pas arrêter.

Fabrizio Caciano Serrano (Pérou)







# VIOLENCE



La violence, multiforme, est omniprésente dans la rue. Elle est une composante du quotidien des enfants, adultes, toxicomanes, prostitués, personnes en grande pauvreté. Elle est aussi une réalité à laquelle les travailleurs sociaux de rue doivent faire face lorsque les personnes en situation de rue centrent cette violence sur eux-mêmes (suicides, automutilations, consommation de drogues, etc.) ou sur autrui (insultes aux travailleurs de rue...). La violence peut également être structurelle, manifestée par les institutions ou la police. Elle peut aussi être visible ou invisible, insidieuse ou spectaculaire. Quelle que soit la forme qu'elle prend, elle fait souffrir.



## 🌀 Violence contre soi (drogue, automutilation, ...), Violence du groupe et violence contre autrui

La plupart des enfants utilisent des mots offensants et vulgaires les uns envers les autres, ce qui est négatif, surtout en présence de femmes du quartier.

(...) Durant notre travail de nuit, nous sommes confrontés à des mots vulgaires et offensants mais pas à de la violence physique. Nous ne pouvons toutefois pas dire que ça n'arrivera jamais à l'avenir car, jour après jour, le nombre de jeunes dans la rue augmente et ils sont accros à divers types de drogues et alcools. Quand ils sont dans un état d'esprit positif, ils sont corrects avec nous, mais s'ils sont sous l'influence de drogues ou alcoolisés, ils ne parlent même plus avec nous. Ce type de consommateurs n'a pas confiance, ils n'agissent à aucun moment.

Lob kumar shrestha (Népal)

Il est difficile de parler avec les enfants des rues. Ils parlent de manière obscène et indécente avec nous. Ils fument, sniffent de la colle. Ils se battent entre eux. Mais en raison de notre comportement respectueux, ils nous répondent et parlent avec nous. (...). Lorsqu'ils sont sous l'emprise de la drogue, ils ne veulent pas parler avec nous.

Raju Dulal (Népal)

61

Je connais un jeune qui a participé à un vol de téléphone avec deux potes sur un autre jeune. C'était un vol avec violence et il y a eu une plainte et des poursuites. Le jeune, que j'appelle Bouba, a commencé à se faire emmerder par les autres jeunes de la bande car apparemment il aurait donné des infos compromettantes à la police. L'un des deux autres jeunes qui étaient dans le coup a demandé une copie de sa déclaration pour la montrer aux autres pour prouver qu'il n'avait balancé personne. Bouba se faisait harceler constamment dans le quartier. Il vivait cloîtré chez son père quand il était sur le quartier. Ses parents sont séparés et ont une garde alternée, et donc il était tranquille quand il était chez sa mère mais stressé quand il était chez son père. Le groupe de jeunes s'en est pris également à la maison du père et surtout à sa sœur.

Pétards dans la boîte aux lettres, la voiture du père vandalisée à plusieurs reprises, la sœur harcelée constamment. Nous en avons parlé avec toute la famille pour essayer d'organiser une rencontre entre les parents des jeunes concernés. Les quelques parents de jeunes avec qui on avait des contacts ne nous ont soit pas été d'un grand secours soit ont eu des rendez-vous avec nous à répétition. Bref, le père de Bouba trouve que l'on n'aide pas du tout son fils et qu'on devrait prendre une position plus répressive en appelant la police. Nous en parlons souvent avec les jeunes harceleurs mais ceux-ci répondent qu'ils ne risquent pas grand-chose en tant que mineurs. La situation dure depuis de longs mois déjà et ne semble pas quitter les esprits. Tout dernièrement, un des jeunes qui a participé au vol a été attrapé par la police en essayant de refourguer des faux billets. Son père m'a dit que, depuis cet épisode, il lui semble

que son fils a peur et ose moins sortir de la maison. Ce jeune a été un des instigateurs de la haine envers Bouba. Maintenant, ça pourrait être son tour d'être persécuté.

Je remarque que les jeunes harceleurs les plus agités ont tous eu des passages compliqués avec l'école. Certains ont été renvoyés à de multiples reprises. Ils ont par moments passé des mois dans les alentours de la place Flagey, à Ixelles, sans être scolarisés ou pris en charge par une structure d'accrochage scolaire. Nous en avons aidé quelques-uns à retrouver une école et bénéficions du respect relatif des membres de la bande. C'est le jeu de la balance, et celui qui balance doit payer. Il a brisé le contrat tacite du silence et il faut en faire un exemple. La balance est l'exutoire pour toutes les frustrations de ces jeunes, et lorsqu'on discute avec eux, ils semblent très mal informés sur le degré d'implication qu'ils ont tous dans l'affaire. La sauvegarde collective passe par le pugilat de

l'individu qui a décidé de balancer le groupe de pairs. Nous participons à un projet collectif avec Bouba, et chaque fois que nous l'avons en activité, nous devons être vigilants. Lorsque nous partons en camp avec lui, nous allons le chercher à domicile pour éviter les emmerdes. Quand nous faisons des activités avec lui, nous les faisons dans des endroits où les autres ne passeront pas. C'est particulièrement emmerdant pour organiser des activités. Pour moi, il y a plusieurs facteurs qui contribuent à ces situations : les exclusions scolaires à répétition qui entraînent une dévalorisation du jeune ; un désinvestissement parental qui laisse le jeune à la rue, sans école, sans activités, durant de longs mois ; le rapport police – jeunes ; le manque de régulation de la part des adultes dans l'espace public ; l'attrait de l'argent par opposition à la précarité de certaines familles.

Anonyme (Belgique)

## 🌀 Stigmatisation, violence par le grand public

62

Pour certains «meninos» avec qui nous avons joué dans les rues et sur les places de ce quartier dans le passé, le présent est encore fait de luttes quotidiennes pour la survie, de résistance face à la violence policière et contre les emprisonnements arbitraires, d'alerte permanente face aux menaces et dangers de mort... et certains sont déjà partis.

Veronica Müller (Brésil)

Les personnes des communautés pensent que les enfants sont des voleurs, qu'ils ne sont pas hygiéniques. Les communautés les menacent. Si les enfants commettent une petite erreur, ils sont battus. Ces personnes ne critiquent pas seulement les enfants mais aussi l'organisation. La plupart des communautés ne s'intéressent pas à notre abri.

Kalash Rawal (Népal)

Nous avons parfois envie de nous mettre en colère par rapport à l'attitude des personnes à l'égard de ces enfants, mais si on réagit comme ça, on perd le contrôle de la situation.

Pipera Eleni et Koutsina Maria (Grèce)

Dans ce cadre du travail avec ces enfants dans l'ambulance, la population locale et la police regardent nos activités et nous demandent de prendre les enfants avec nous dans l'organisation pour leur réhabilitation et dans le cadre d'un programme. Ils nous disent de garder les enfants des rues à l'organisation et de faire évoluer leur comportement.

(...) Sans raisons, la police les place en détention, et leur remise en liberté est liée aux informations qu'ils peuvent livrer.

Lob kumar shrestha (Népal)

Nous jouons toujours sur le terrain avec les enfants des rues, et le public observe toutes les activités. Parfois, si des enfants volent du matériel public, les gens les attrapent et ils sont aussi en colère contre nous. Ils nous répondent d'une manière incorrecte, et c'est très difficile. Si certains disent que nous faisons du bon travail, d'autres disent le contraire.

Raju Dulal (Népal)

## 🌀 Violence policière (ou même indifférence policière)

63

Parfois, nous devons travailler sur la réintégration familiale, mais durant les visites aux familles, nous sommes confrontés à de nombreux problèmes avec les familles ou les enfants eux-mêmes, ainsi qu'avec la population locale et la police. Nous avons très rarement des soucis avec les enfants, sauf s'ils n'ont pas été sincères sur leur histoire et qu'ils nous prennent pour des idiots. Les parents parlent toujours de leurs difficultés économiques et ne peuvent répondre aux besoins de leurs enfants de la même manière que nous le faisons dans notre organisation. La police et le public ne coopèrent pas avec nous.

Shyam Krishna Shrestha (Népal)

Une fois, à notre arrivée à Basantpur, des enfants étaient en train de jouer aux cartes. Nous avons commencé à dialoguer avec eux et, soudain, un véhicule de police est arrivé. Des agents ont frappé et menacé les enfants. La plupart d'entre eux fuirent et la police nous interpela. Nous leur avons présenté nos cartes d'identité. Nous avons tenté de convaincre les policiers, mais ils ne nous ont pas écoutés. Des agents nous ont dit que l'attitude des enfants ne s'est pas améliorée du fait de nos activités et qu'au contraire elle a empiré. Ils nous ont dit de partir immédiatement. La police nous menace. Ce sont là des aspects négatifs du terrain.

Salikram Archarya (Népal)

Quand je vais sur le terrain, je vois la police et le public les traiter très mal. Ils sont alors agressifs et ne veulent pas parler avec nous, ils se sentent très tristes et déprimés. Je me sens personnellement mal de voir ce type de problèmes. Je fais beaucoup d'efforts pour les réduire et je pense que pour réduire le problème des enfants des rues, le gouvernement devrait engager une politique forte et la police comme le public devraient se comporter plus correctement.

Bimal Khanal (Népal)

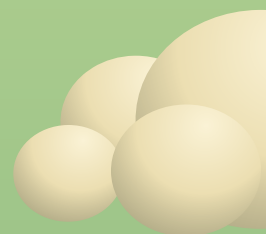
64

Ces Nigériens, montrés du doigt ou stigmatisés par une grande part de la communauté de la région, sont en effet considérés avant tout comme des dealers. Le deal démonstratif de certains provoque chez les gens un sentiment d'impunité et d'interrogation quant au rôle joué par les forces de l'ordre. Une pression pèse alors sur la police, et les contrôles incessants à l'encontre des ressortissants d'Afrique de l'Ouest (Nigéria, Sierra Leone, Guinée Conakry, Sénégal, etc.) n'occasionnent pourtant que très rarement des résultats probants en matière de saisie de produits stupéfiants. D'ailleurs, à une différence près, ce sont les mêmes personnes qui occupent ce dernier maillon (à haut risque) de la chaîne du deal de rue depuis plusieurs mois ou années. Pour les experts des questions policières, ce type d'intervention relève essentiellement d'une forme de marketing (montrer les couleurs et faire sonner les sirènes), engendre un déplacement de population, éclate une scène et ne résout aucun problème durable dans la société. Au contraire, la tendance à percevoir « l'étranger » comme un facteur criminogène grandit dans la société et le nombre de personnes en situation irrégulière de séjour n'a fait que croître depuis l'implémentation en 2006 d'une nouvelle loi fédérale durcissant la politique d'asile en Suisse.

Pour les consommateurs, l'addiction (bien souvent de nature pathogène) étant largement associée à un acte criminel, la situation se péjore, notamment par l'éloignement de tout dispositif sanitaire spécialisé et par le renforcement de leur isolement social.

Ainsi, des contrôles « au faciès » sont constamment effectués partout où ces Nigériens se trouvent. Le jour de la noyade, et depuis un certain temps après leur rejet des environs de la gare ou d'autres lieux fréquentés (inclus cafés et bars), ils se posent vers la plage (bord du lac) pour chercher le calme et une sorte de refuge. Ici encore, ils sont contrôlés et ceux qui manifestent le moindre agacement sont systématiquement menottés puis embarqués au poste de police.

Vincent Artison (Suisse)



## 🌀 Violence vécue par les personnes en rue / maltraitance

Je fais du travail de terrain la nuit avec des enfants en situation de rue. La plupart sont alcooliques, prennent de la colle, fument des cigarettes et certains d'entre eux disent prendre des narcotiques. Les enfants restent à différents endroits, ils ont leurs propres groupes et leaders. A Thamel (quartier touristique de Katmandou), la plupart des enfants mendient auprès des étrangers et des personnes circulant dans des voitures de luxe. La nuit, sur des parkings de la ville de Thamel, des enfants brisent les vitres et demandent de l'argent en montrant des bandages à leurs mains, aux jambes et au front.

(...) Lorsque nous les interrogeons, ils disent qu'ils se coupent les mains parce que leurs petites amies les ont trahis. Quand la blessure est sérieuse, ils doivent en parler à leur leader et ce n'est qu'après ça qu'ils peuvent venir avec nous à la clinique.

(...) La plupart des enfants sont de bonne humeur. La nuit, ces ateliers de sensibilisation sont inutiles pour eux car généralement ils consomment de l'alcool, etc.

Lob kumar shrestha (Népal)

Au début, nous ne connaissions pas vraiment le sujet de notre travail, c'est-à-dire les enfants qui travaillent et/ou vivent dans les rues, qui mendient et/ou vendent des choses pour assurer un revenu à leur famille, qui vivent dans des conditions de grande pauvreté et sont contraints d'aider leurs familles en travaillant dans les rues. La plupart d'entre eux viennent d'Albanie, de Bulgarie et de Roumanie. Ces dernières années, la Grèce est passée d'un pays fournissant des migrants à d'autres pays à un pays accueillant lui-même de nombreux migrants. Le phénomène des enfants mendiant ou travaillant dans les rues a soudainement augmenté. Notre but est de poser par écrit les aspects de ce phénomène et d'aider ces enfants à résoudre leurs problèmes (bureaucratie, abus, survie) lorsqu'ils ont l'opportunité d'agir.

Pipera Eleni et Koutsina Maria (Grèce)

Quels sont les problèmes de notre groupe cible ? Presque tout: décrochage scolaire, relations, conflits, problèmes familiaux, drogues, sexe, chômage, utilisation abusive des prestations sociales, problèmes de logement, difficultés pour se raccrocher au « système », comportement antisocial, absence de loisirs courants.

Martin Holis (République tchèque)







Jim est un homme grand, musclé, au physique attrayant. Il doit avoir entre 35 et 40 ans. D'après certains de mes partenaires, sa façon d'entrer en relation semble fondée sur l'intimidation, la confrontation. Il donne l'impression d'être sûr de lui. Je n'avais que très peu de relation avec cet usager. Aux alentours de la gare, nos uniques échanges se limitaient à un regard, un sourire ou un simple geste de la main. Ma première réelle discussion fut liée au plus grand des hasards. En effet, alors que je rendais visite à l'un de ses pairs à l'hôpital, nous étions sortis fumer une cigarette quand une voix rauque vint perturber notre discussion et solliciter mon « partenaire »...c'était Jim. Il sortait des urgences après être « tombé au Quai 9 », selon ses dires (le Quai 9 est le local d'injection ; par là il signifiait avoir fait une overdose dans ce lieu). Nous avons échangé quelques mots, puis je les ai quittés. Je réalise en vous parlant, que par la suite, sous la rotonde, « haut lieu de business de tout ordre », Jim m'avait apostrophée un jour : « Je voulais vous remercier ! C'est bien vous qui avez appelé l'ambulance quand je suis tombé dans la rue ? » Je lui ai répondu par la négative. Cela m'a toutefois renseigné sur le fait qu'il semblait avoir fait plusieurs OD. Puis je ne l'ai pas revu pendant un temps certain.

Chaque jeudi nous organisons des sorties, activités sportives ou culturelles, afin de permettre à ce public de quitter la gare et ainsi de trouver un peu de joie et de bonheur sans passer forcément par la consommation. Nous nous donnons rendez-vous derrière la gare, devant un vieux bus à impériale. Ce jour-là, je proposais un café à un bénéficiaire en attendant l'arrivée d'autres participants quand Jim fit son apparition à côté de moi. Il était plié en deux de douleur, son jean taché de sang, et les

larmes aux yeux... Il m'explique qu'il vient de se faire frapper au sol par sept policiers et qu'il souffre terriblement. Il pense avoir les côtes cassées et peine à tenir debout. Je lui propose de l'emmener « sur le champ » aux urgences. Il me remercie mais refuse ma proposition, en me disant qu'il va y aller par ses propres moyens. Je ne peux qu'acquiescer, non convaincue qu'il s'y rende réellement. Eh oui, la route menant à l'hôpital est pavée de grandes tentations... Quelques jours après, nous organisons la fête du Printemps au parc Galiffe, chaque année nous préparons un repas pour cet événement. En fin de soirée, alors qu'il ne reste quasiment plus de nourriture, je vois arriver Jim avec l'un de ses acolytes. Moi qui d'habitude n'ai jamais le temps de goûter à ces bons mets, j'avais succombé et tenais une assiette de dentées entre mes mains. Quel beau hasard encore une fois ! Je pus la partager en deux et ainsi leur permettre de consommer quelque chose de chaud. Jim grelottait, nous l'avons installé sur un banc sous la tente, et l'avons enveloppé dans une couverture. Il me narre qu'il s'est bien rendu à l'hôpital mais que sa prise en soin lui est apparu relativement expéditive... problème récurrent de l'accès aux soins pour ce type de population (intérieurement je bouillonne !). Nous décidons d'appeler l'UMUS, l'unité mobile d'urgence sociale. En les attendant je ne puis qu'admirer la bienveillance de ses pairs à son égard. Certains lui frottent le dos pour le réchauffer, d'autres lui parlent et l'encouragent. Malgré cette immense souffrance physique et humaine, c'est un très beau moment, très émouvant. Ce grand bonhomme, si fier d'habitude, semble anéanti. J'apprendrai par la suite qu'il venait de se séparer et qu'il était en grande souffrance. Apparemment, suite à cette rupture, il avait explosé une vitrine d'un coup de poing, puis avait été interpellé par la police... L'UMUS arrive, il l'accueille à l'intérieur du bus. A sa demande, une collaboratrice reste auprès de lui. Après avoir pris connaissance de la situation de Jim, l'équipe médicale décide de l'emmener aux urgences. Je m'assure qu'elle ne se contente pas de le déposer devant l'entrée, mais qu'elle reste à ses côtés et ainsi lui garantis une prise en soins adéquate. L'équipe de l'UMUS me rassure, et ma collègue aussi, puis me dit leur avoir adressé la même requête. Le voilà entre de bonnes mains.

Quelques semaines plus tard, lors de la distribution de café dans ce même parc, je vois Jim venir dans ma direction. « Je voulais vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi ». Et là, il me parle de ses nouvelles décisions, de ses projets, des différents lieux où il se rend, de sa consommation... « Vous avez vu ? J'ai remis mon piercing, je me suis coupé les cheveux, et j'ai repris mon abonnement au fitness. » C'est vrai qu'il semble flambant neuf. Que de bonnes nouvelles ! Je le félicite pour tout ce chemin parcouru. Il souhaite me parler un instant. Nous nous installons à l'écart. Il m'explique qu'il a des affaires à récupérer là où il vivait précédemment, mais que son ancienne adresse se trouve à une soixantaine de kilomètres de Genève, et qu'il n'a pas de moyen de transport. J'accepte de l'accompagner là-bas. A ce même moment, mon responsable s'approche de nous, et s'adresse à Jim : « Alors du coup tu es venu directement ? ». Jim lui avait téléphoné dans la journée pour obtenir mes coordonnées téléphoniques ; sans succès, confidentialité et respect de la vie



privée obligent. Mon responsable lui avait conseillé de le rappeler plus tard à ce même numéro, quand je serais à ses côtés. Jim m'explique donc que pour faciliter son deuil, il souhaiterait vivement que nous puissions effectuer cette démarche dans les meilleurs délais. Nous nous fixons donc rendez-vous le lundi suivant à 10h. D'un commun accord nous convenons d'éviter la gare comme lieu de rencontre et de nous rejoindre près du lieu où il doit récupérer son traitement ce même jour.

Le jour J, légèrement en retard, j'envoie un message à Jim à 9h lui signifiant que je serai là à 10h30. Pas de réponse... mais il est relativement rare que j'en aie. Je pars, récupère le bus de l'association en passant, et sens que cette journée va être remplie d'inattendus... J'arrive donc à 10h15 au lieu de rendez-vous et envoie un message à Jim pour lui indiquer le lieu exact où je me trouve. A 11h, toujours personne... je prends mon portable, compose son numéro... personne, le répondeur s'enclenche. Je lui laisse un message, disant que je l'attends, et qu'il me contacte pour m'informer de ses projets du jour. Le temps continue de s'écouler. J'échange un moment avec un usager qui passe dans cette même rue. Puis arrivent deux contrôleurs du stationnement qui me somment de partir immédiatement si je ne veux pas être amendée. Je saute dans le véhicule, roule quelques mètres pour ne plus être en vue des « forces de l'ordre » et réessaie de joindre Jim. Il est 11h20, le répondeur se met en fonction plus rapidement que la fois précédente... Je lui laisse à nouveau un message, lui expliquant la situation et lui indiquant que je pars, sous réserve qu'il me rappelle dans les quinze minutes, et qu'ainsi je pourrais encore faire demi-tour. Plus aucune nouvelles de Jim. Je quitte donc le quartier et ramène le minibus.

Le soir, je travaille dans le secteur des Pâquis. En repartant en bus avec mes collègues, nous repassons devant la gare. Et là subitement, ma chère collègue m'interpelle : « Regarde, c'est... je ne sais plus son nom... tu sais avec le bermuda blanc... ? J'ai le soleil dans les yeux, je n'arrive pas à déceler les visages. De

plus la description orale est tellement approximative que je suis incapable de savoir de qui il s'agit. Puis un indice important est mentionné : « Mais si, tu sais bien, celui qui nous a dit qu'il s'était fait frapper par la police ! » Ah oui, Jim... ! Dire que j'ai failli partir à pied, proposer des vêtements récupérés aux personnes gravitant autour de la gare... Merci la vie ! Un peu plus, et ce cher Jim aurait vécu un long moment de solitude en me voyant arriver !

Nous savons par l'expérience qu'à travers l'accompagnement de ce type de public, le processus n'est jamais linéaire. Et je le vis régulièrement, quand je leurs propose une sortie, ils me font part de leur enthousiasme, me promettent la main sur le cœur que cette fois ils seront des nôtres, mais le jour J, tout est différent... Pour eux c'est toujours cette grande ambivalence entre l'envie de s'évader, de quitter ce lieu d'appartenance... et la réalité du manque, la peur de rentrer trop tard et de ne pas pouvoir assurer leur consommation du soir. Un jour, alors que je proposais à l'un d'eux une activité à l'extérieur, il me rétorqua : « Mais je n'ai pas le temps, tu sais, faut que j'aille bosser ! Je dois faire la manche pour pouvoir acheter mon produit et ainsi être sûr de passer la nuit ! » Sans compter que suite à ces nombreuses promesses non honorées, ces multiples rendez-vous ratés, ils sombrent dans une grande culpabilité : « Je ne veux rien, je ne suis pas capable de tenir mes engagements, donc je n'en prends plus. » Ayant une estime d'eux déjà « dans les chaussettes », cela ne fait qu'amplifier leurs représentations d'eux-mêmes... je pense bien sûr entre autres à Jim... Quand nous nous sommes rencontrés au parc et qu'il m'a fait part de sa demande, il a sûrement voulu mettre tout en place pour être sûr d'être présent et d'aller au bout de sa décision. Mais d'autres tentations devenus prioritaires ont été plus fortes... Nous nous recroiserons sûrement bientôt...

Anaïs Rapo (Suisse)

Nous tenons à remercier les illustrateurs, graphistes, lecteurs, traducteurs et surtout les travailleurs de rue pour avoir partagé leurs histoires avec nous. Nous remercions également les organisations de travailleurs de rue qui ont collecté ces témoignages et nous les ont fait parvenir :

- Esbg/Passerelle (Porto-Novo, Bénin) et Groupement des Educateurs Spécialisés du Bénin (Cotonou, Bénin) ;
- CPCS (Katmandou, Népal) ;
- Groupe de travailleurs de rue Cay Mai, (Ho Chi Minh Ville, Vietnam) ;
- Associação de Educadores Sociais - AESMAR (Maringá, Brésil) ;
- Association Gavroche (Varna, Bulgarie) ;
- Association for the Social Support of Youth - Arsis (Grèce) ;
- Alliance for Children and Youth (Bulgarie) ;
- Association Café Cornavin (Suisse) ;
- Association Okana Thessalonique (Grèce) ;
- ANPS Saint Nazaire (France) ;
- Association tchèque de Street work (République tchèque) ;
- Association Vlastrov (Belgique) ;
- Association JES (Belgique) ;
- Plateforme romande du travail social hors murs (Suisse) ;
- Outreach services of Bergen (Norvège) ;
- Fédération Traces de Rue (Belgique) ;
- Network of Polish streetworking organisations (Pologne).

Cette publication est financée par le Programme de l'Union européenne pour l'emploi et la solidarité sociale (PROGRESS (2007-2013)).

Le programme est mis en œuvre par la Commission européenne. Il a été instauré pour soutenir financièrement les objectifs de l'Union européenne en matière d'emploi, d'affaires sociales et d'égalité des chances et contribue ainsi à atteindre les buts de la Stratégie européenne 2020 dans ces domaines.

Le Programme, établi sur sept ans, vise tous les acteurs pouvant aider à influencer le développement d'une législation et de politiques appropriées et effectives dans le domaine social et de l'emploi, à travers l'UE-27, AELE-EEE et les pays candidats et candidats potentiels.

L'information contenue dans cette publication ne reflète pas nécessairement la position ou l'opinion de la Commission européenne.

**DYNAMO**  
INTERNATIONAL  
Street Workers Network



Dynamo International ASBL  
Rue de l'Étoile, 22 - 1180 Bruxelles  
Tél : +32 2 378 44 22  
Fax : +32 2 378 44 21  
Mail : [dynamo-int@travailderue.org](mailto:dynamo-int@travailderue.org)  
Site : [www.travailderue.org](http://www.travailderue.org)

